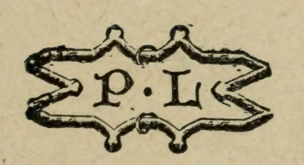
HUMBLES VICTIMES

FRANÇOIS VEUILLOT

Humbles Victimes



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

AVANT-PROPOS

Au début de l'automne, un soir de l'an passé, je gravissais la montagne. Un vieil ami, le docteur Jean, m'accompagnait. Sur le bord du sentier, dans une prairie sauvage, une paysanne très âgée cueillait des fleurs. Elle les cherchait avec sollicitude, elle les choisissait avec attention, elle les détachait de leur tige avec piété. Dans son tablier, dont les coins relevés se nouaient à la ceinture, elle rangeait sa moisson. J'aperçus qu'elle dédaignait parfois les plus belles et que, sous l'herbe haute, elle en récoltait de très humbles et de très petites.

— Quel étrange bouquet prépare cette bonne vieille?

— Elle n'apprête aucun bouquet, me répondit le docteur. Elle recueille des simples.

— Quels simples et qu'en veut-elle faire?

— Les simples, mon ami, ce sont de modestes plantes, d'aspect timide et de précieuse valeur. Il en est dont la puissance est supérieure à nos plus savants remèdes. Elles ne possèdent parfois ni parfum ni beauté; mais la Providence a caché dans leur sève une vertu secrète. Les gens de la campagne, et surtout les vieux qui ont toujours aimé la terre, con-

naissent bien ces trésors de leurs pâtours incultes. Simples du monde, une mystérieuse affinité les conduit vers ces simples de la nature. Cette pauvre montagnarde, au dos cassé de vieillesse, aux joues craquelées de rides, a opéré des cures merveilleuses. Elle discerne avec un admirable instinct les fleurs salutaires; elle en compose des tisanes; elle distribue ces tisanes aux hommes et aux bêtes. Le remède est facile à prendre, avenant au goût, et il fait du bien. Je n'en dirais pas autant de tous ceux du Codex. *Aussi, je respecte beaucoup ce confrère en jupons...*

— Ah! docteur, m'écriai-je en interrompant mon ami, vous avez fait ma préface.

— Comment? votre préface?

— Eh oui. Vous savez que je suis un pauvre plumitif. Or, j'ai mis dans quelques petits contes, un peu de mon imagination, de mon cœur, de mes idées. Je crois, c'est peut-être une illusion d'auteur, que ces fantaisies pourraient distraire honnêtement le bon public. Et je voudrais lui offrir ce cadeau. Mais je cherchais en vain, pour présenter ma gerbe, un avant-propos assez bref pour ne pas effrayer le lecteur, assez expressif pour expliquer mon but. Votre histoire a jeté une lumière dans mon esprit.

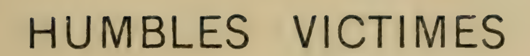
— Pourquoi?

— Pourquoi? Parce que mes héros, pour la plupart, sont des humbles. Les sentiments qui agitent leurs âmes et qui en font jaillir le sourire ou les pleurs, ne remuent pas le monde. Les drames et les

fêtes auxquels ils sont mêlés, conservent un caractère intime, ou bien la part qu'ils y prennent est obscure. Ce petit livre est réellement un bouquet de simples.

Mais, comme les fleurs de la prairie sauvage que la vieille allait découvrir sous l'herbe haute, mes modestes nouvelles ont leur vertu cachée. Du moins, ce fut mon effort et ce reste mon vœu. Tout en me gardant de moraliser, j'ai toujours désiré que, de ses relations rapides avec mes petits personnages, le lecteur gardât une impression heureuse et saine.

Respirez en passant cette bottelée de simples; je crois qu'elle n'est pas trop déplaisante et qu'elle vous laissera bon souvenir.



HUMBLES VICTIMES

AU GRAND SEIN DES LOIS

I

Pourquoi le citoyen Planchet, le corpulent serrurier de la rue Quincampoix, s'était-il obstiné, malgré tous les conseils, à maintenir au fronton de sa boutique une enseigne aussi compromettante et un emblème aussi contraire à la Révolution ? La République avait déjà plus d'un an, que l'on voyait encore au-dessus de sa porte, en lettres bien moulées, cette inscription abominable : *Au Grand Saint Eloi !* Et — ce qui est pis — l'inscription criminelle était surmontée de la statue en bois, violemment peinturlurée, du ci-devant patron de la feue corporation des serruriers.

Ce qui devait arriver arriva. Sur les premiers jours de l'an II, le citoyen Planchet fut dénoncé, arrêté, jugé, condamné, exécuté. Cette quintuple opération ne dura pas cinq jours. Et voilà où conduit l'entêtement !

Pourquoi le gros serrurier n'avait-il pas imité son voisin, l'austère et fougueux citoyen Brutus Cantaloup, le marchand drapier, dont la réputation de civisme était aussi bien établie que la qualité de son Elbeuf ? Au lieu de pousser l'esprit de rébellion jusqu'à la guillotine, il aurait beaucoup mieux fait d'ac-

compagner ce hardi révolutionnaire au *Club des Thermopyles*, où Cantaloup brillait, sinon par l'éloquence, au moins par la férocité. Dès le lendemain du 10 août, le marchand drapier s'était découvert une âme sans-culotte ; et quelques jours plus tard, il avait troqué son prénom peu guerrier de Placide pour le nom plus sonore et plus menaçant du meurtrier de César. Sa fille elle-même, une blondinette aux yeux limpides et aux joues rebondies, dans le frais épanouissement de sa onzième année, ne répondait plus au nom abhorré d'Antoinette ; elle avait reçu celui de Floréal. Au dernier décadi, la fillette avait arboré sur ses cheveux d'or un ravissant bonnet phrygien du plus pur écarlate, éclatante affirmation des sentiments paternels.

Que l'enfant ressentît grand plaisir à devenir ainsi le certificat ambulant des convictions de son père, il n'en faudrait point jurer. Malgré les supplications de Brutus, aussi doux pour sa Floréal adorée que farouche envers les suppôts de la tyrannie, la pauvre petite essayait vainement de feindre la gaieté. Ses joues commençaient à fondre et son regard à pâlir. On mûrissait très vite, au climat de 93. Quatre ans plus tôt, quand sa mère avait rendu l'âme, au bruit de l'émeute, en mettant au monde un petit garçon mort-né, la fillette avait six ans à peine ; et pourtant le souvenir était resté, au fond de son esprit, des prières apprises sur les genoux de l'excellente femme et des pieux conseils entendus de sa bouche. Antoinette aimait le bon Dieu, sous le bonnet phrygien de Floréal.

Au surplus, si l'on avait creusé l'âme et le cerveau

du citoyen Cantaloup lui-même, on eût bientôt rencontré sous le vernis rubicond dont il se barbouillait, le plus bonasse et le moins sanguinaire des bourgeois. Malheureusement, le terrible Brutus était aussi le plus poltron des marchands drapiers, et la frayeur qui le tenaillait sans relâche en avait fait un révolutionnaire indomptable. Il en gémissait le plus obscurément possible, au tréfond de sa conscience, et, de tout son cœur, il aspirait au jour où l'on pourrait se retrouver honnête et pacifique impunément. Mais, en attendant, pour écarter de lui l'ombre du soupçon de modérantisme, il n'avait point scrupule à devenir un des pourvoyeurs de l'échafaud. Voilà pourquoi Floréal était triste.

II

La boutique occupée par l'infortuné Planchet ne resta pas longtemps déserte.

Un beau matin, Brutus aperçut, grimpé sur une échelle, à la hauteur de l'inscription qui avait coûté la vie au gros serrurier, un individu qu'il ne connaissait point. C'était un vieillard au front plissé de rides, aux cheveux drus et grisonnants, au dos légèrement voûté, maigre et petit, mais dont les mouvements prompts, agiles et sûrs, annonçaient la vigueur et la souplesse. Armé d'un robuste pinceau, l'étranger mettait beaucoup d'ardeur à effacer le nom du *Grand Saint Eloi* sous un badigeon grisâtre. Ayant terminé sa besogne, il descendit prestement sur le pavé, fit trois pas en arrière et admira son œuvre, en compagnie de quelques badauds qui le regardaient l'œil morne et la bouche ouverte.

— Ah ! voilà qui est fait, s'écria-t-il en souriant d'un air placide et complaisant. Maintenant, citoyens, ajouta-t-il après quelques instants de contemplation muette, il va falloir ôter la statue.

Et son pinceau levé désignait le pauvre saint de bois, impassible en son habit multicolore.

— Après quoi, je peindrai là-dessus mon enseigne, à moi.

— Quelle enseigne ? interrogea un gamin curieux.

— Tu la verras, mioche, et tu m'en diras des nouvelles..... Holà ! Baptiste, un marteau et des pinces !

Cet appel fit sortir de la boutique un garçonnet de douze à treize ans, chétif et boiteux, dont les grands yeux clairs et très doux se noyaient dans le vague.

Il s'arrêta, les bras ballants, le regard ahuri, devant le petit vieillard.

— Eh bien ! gourmanda celui-ci d'un ton moitié brusque et moitié compatissant, tu n'as donc pas compris ? Je t'ai demandé un marteau et des pinces !

— Ah ! oui, répondit Baptiste en hochant la tête.

Et, clopin-clopant, il s'en retourna d'où il était venu.

— Ah ! oui, répéta le gamin curieux, en contrefaisant la voix blanche et la démarche tortue de l'enfant.....

Mais une taloche, allongée par une vigoureuse commère, interrompit cet exercice.

— T'as pas honte, espèce de gringalet, de te moquer ainsi d'un innocent et d'un infirme ?

— Et puis, s'il n'a pas beaucoup de tête, il a bon cœur, appuya d'un ton paterne et sentencieux, le petit vieillard.... Ah ! te voilà. Tiens ! remporte-moi ça dans la boutique.

Et, mettant le pinceau dans les mains de Baptiste, il

grimpa lestement à l'échelle avec ses nouveaux outils.

Les badauds regardaient, silencieux. Seul, le petit gamin ricanait. L'homme hésita quelques secondes; on eût dit qu'il avait peur; enfin il attaqua le vieux saint d'une main tremblante.....

Depuis un instant, Floréal avait rejoint son père; elle était pâle, et son petit cœur lui dansait dans la poitrine.

— Papa, rentrons, murmura-t-elle à voix basse.

— Et, pourquoi, fillette?

— Ça me fait trop mal de voir démolir ce pauvre saint!

Le marchand drapier sursauta ; ses gros yeux ronds roulèrent de droite et de gauche, effarés. Personne, heureusement, n'avait entendu ce gémissement criminel. Il serra fortement le bras de sa fille, et d'un ton anxieux, courroucé :

— Tais-toi, malheureuse, grinça-t-il entre les dents. Tu veux donc me conduire à l'échafaud !

Puis, très haut, s'adressant au petit vieillard inconnu :

— Hardi, citoyen ! C'est un plaisir de voir cogner d'aussi bon cœur sur ces vermines de ci-devant curés. Dommage seulement qu'il ne soit pas de chair et d'os au lieu d'être en bois !

Le bonhomme, en haut de son échelle, ébaucha un geste d'agacement et de mépris ; puis il continua de besogner de la pince et du marteau. Le saint tenait ferme, et le démolisseur éprouvait manifestement beaucoup de fatigue..... ou peut-être, une violente émotion. Cependant, il vint à bout de son travail.

— Hé ! là, donc, attention ! maladroit ! Veux-tu bien...

Ces interpellations brusques étaient adressées par le

petit vieillard au gamin curieux, qui, s'approchant, le nez en l'air, avait heurté l'échelle et s'en allait choir au seuil de la boutique, au-dessous de la statue..... Mais, tout-à-coup, un bruit mat, immédiatement suivi d'exclamations douloureuses et angoissées, coupa la phrase en deux. Saint Eloi venait de s'abattre, et le bois lourd avait frappé l'enfant à la tête, avant de s'allonger sur le sol.

La statue, de vieux chêne, était à peine éraflée ; mais le gamin saignait d'une blessure à la tempe et criait à fendre l'âme. On s'empressa autour de lui.

En un instant, le petit vieillard avait dégringolé de son échelle, écarté les badauds, mis les genoux à terre, assis l'enfant contre le mur, examiné la plaie.

— Allons, ce ne sera rien, fit-il avec un large sourire ; une simple égratignure..... Hé ! ne geins donc pas si fort ! Ce morceau de bois n'est pas un boulet d'Hondschoote ou de Dunkerque..... Baptiste, ajouta-t-il, en élevant la voix, vite, un peu de vulnéraire, de l'eau fraîche et du linge blanc !..... Ecartez-vous, citoyennes, ou vous allez l'étouffer !..... Allons, Baptiste, hâtons-nous, mon garçon !

Mais le petit boiteux, au regard vague et tendre, accourait déjà, portant les objets réclamés.

— Ah çà ! citoyen, demanda Brutus Cantaloup, tandis que le vieillard, avec une promptitude et une habileté qui dénonçaient une longue expérience, opérait le pansement du blessé, tu es donc apothicaire ou médecin ?

— Moi, pas du tout, répondit le vieux, sans interrompre sa besogne.

Et il continua, parlant tour à tour à la foule, à Baptiste et au gamin :

— De mon état, je suis serrurier, pour vous servir, citoyens et citoyennes..... Allons! toi; reste donc un peu tranquille, je ne te fais pas si mal!..... Oui, serrurier à l'enseigne..... Mais vous la verrez demain, mon enseigne, elle est d'un goût délicat..... Baptiste, encore un peu de linge! Et puis, apporte-moi le petit flacon rouge, à côté du vulnéraire..... Seulement, à la campagne, où j'ai longtemps habité, il faut, quand on le peut, se rendre utile à ses voisins, n'est-ce pas?..... Là, ça va mieux, maintenant, petit maladroit!..... Alors, j'ai appris à soigner les blessures et les fièvres, et si quelqu'un a besoin de se faire administrer une purgation, pratiquer une saignée, arracher une dent, qu'il s'adresse à Urbain Roulleau. Ce sera pour rien..... Maintenant, toi, mon garçon, tu vas rentrer chez tes parents; voilà dans cette bouteille, un élixir de ma façon, dont tu boiras dix gouttes avant de te coucher, si tu es pincé par la fièvre. Et, une autre fois, ne sois pas si curieux!..... Quant à moi, conclut le vieillard en prenant dans ses bras le saint de bois qui gisait sur le pavé, je m'en vais cacher cette image compromettante..... A vous revoir, citoyens. Salut et fraternité!

Sur ce petit discours, Urbain Roulleau rentra chez lui, referma la porte, et, peu à peu, les badauds s'éparpillèrent en devisant sur le nouveau serrurier, qui avait plu généralement par son air bonhomme et par ses offres de service en cas d'accidents ou de maladies.

Lui, cependant, tenant toujours à pleins bras le pauvre saint déchu et condamné, descendait à la cave. Une torche fumeuse à la main, Baptiste éclairait son maître. A cette lueur incertaine et tremblante, on eût dit que la physionomie de l'homme et de l'enfant se

chargeait d'ombre et de tristesse. Urbain Roulleau qui souriait tout à l'heure avec sérénité, prenait maintenant comme une gravité douloureuse, et le petit boiteux lui-même, au lieu de cet œil vague et presque inconscient, regardait droit devant lui d'un air pensif. Etrange effet d'un jeu de lumière et d'ombre!..... Un instant plus tard, après avoir couché doucement la statue dans le coin le plus obscur de la cave — évidemment, ce vieillard était fort soigneux, puisqu'il mettait tant de délicatesse à ranger un morceau de bois — Baptiste et Urbain, remontés dans la boutique, avaient repris, au grand jour, le premier son innocence, et le second sa bonhomie!.....

III

L'hiver a passé. Le printemps renaît. Nous sommes aux premiers jours d'avril 1794, ou, pour parler plus congrûment, vers le milieu de germinal an II. Voici tantôt six mois que le petit vieillard est installé dans la boutique autrefois tenue par feu Planchet, six mois que la terrible enseigne *Au grand Saint Eloi* s'est éclipsée, pour faire place à cette inscription beaucoup plus révolutionnaire: *Au Grand Sein des Lois* dont les cinq mots semblent saigner sur la porte en lettres écarlates.

Ce calembour absurde était la surprise, au goût si délicat, que le nouveau serrurier ménageait à sa clientèle. Urbain Roulleau paraissait fort orgueilleux de sa trouvaille, et tout le voisinage, il faut l'avouer, partageait son admiration. D'ailleurs, ce *Grand Sein* flattait la manie du temps pour les métaphores pompeuses et le respect craintif et superstitieux que l'on

portait aux lois, surtout depuis qu'elles étaient si méprisables.

En tout cas, cette burlesque invention avait établi la renommée du citoyen Roulleau.

Au surplus, le nouveau serrurier travaillait avec adresse et promptitude ; il était franc compagnon, sans-culotte avéré, possédait des papiers en règle, et Brutus Cantaloup, qui l'avait pris en affection, venait de l'introduire au Club des Thermopyles. Enfin, son air bonhomme, accompagné des drogues, des onguents et des conseils qu'il offrait gratis aux gens du quartier, l'avait rendu populaire.

Or, ce matin-là, 18 germinal an II, par un gai soleil d'avril, qui, là-bas, sur la place de la Révolution, allumait un rayon d'or au couperet de la guillotine et excitait les tricoteuses à danser autour de l'échafaud, Brutus entra chez son voisin, le front songeur et l'œil au guet.

— Citoyen, soupira-t-il à mi-voix, salut et fraternité.....

— Ou la mort, acheva rondement le serrurier, soulignant d'un sourire épanoui le mot sinistre.

Un tablier de serge noire à la ceinture, une barre de fer à moitié rougie dans la main gauche, un marteau dans la main droite, Urbain Roulleau restait debout devant son enclume. Au fond de l'atelier, Baptiste, accroché au soufflet de la forge, activait le feu.

Le marchand drapier demeurait indécis sur le pas de la porte.

— Or ça, citoyen, poursuivit le serrurier, qu'y a-t-il pour ton service ?

— Je voudrais te dire un mot..... confidentiel, insi-

nua Brutus, en désignant le petit boiteux du coin de l'œil.

— Oh ! tu peux parler devant lui..... un innocent !

Brutus ébaucha une moue défiante.

— On ne sait jamais, grogna-t-il, en hochant la tête.

Urbain se contenta de hausser les épaules, et, se tournant vers Baptiste :

— Allons, mon gars, un peu de répit..... Tiens ! va porter au citoyen Briguet la clé qui est là, sur l'établi, sous ta main gauche..... Oui, c'est ça..... Et dis-lui, ajouta-t-il à voix basse à l'oreille de l'enfant, que j'irai le voir, à la nuit, demain..... Va, mon garçon ! Et maintenant, poursuivit le serrurier en se carrant sur un escabeau, qu'as-tu de si grave à me dire ?..... Une conspiration ?

— Non ! reprit Cantaloup, après un coup d'œil craintif autour de lui. Voilà ! Ma fille est très malade.

— En effet, je ne l'ai pas vue depuis quelque temps. Mais ce n'est pas un crime, ou du moins pas encore !

— Attends un peu ! Le médecin qui la soignait, mon vieil ami Tribal, est arrêté.

— Ça, c'est ennuyeux ! Pourquoi diable ont-ils arrêté ce vieil ami ?

— Oh ! ils ont eu raison, répliqua Brutus en tressaillant.

Puis, d'un ton féroce et tout ensemble effaré :

— C'était un misérable et je m'en veux de l'avoir connu.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il soignait une vieille aristocrate et il a voulu empêcher qu'on l'emportât sur un brancard à l'Abbaye, prétendant qu'elle rendrait l'âme en route.

— En effet, c'est un criminel, affirma le serrurier d'un air indifférent, tandis que ses deux poings se crispaient d'eux-mêmes.

— N'est-ce pas? reprit Cantaloup, d'un accent convaincu. Mais revenons à ma fille.

— Il faut prendre un nouveau médecin. Je puis me charger d'un bobo, mais je n'ose attaquer une maladie grave.

— C'est que, balbutia le marchand dans un embarras manifeste et la sueur au front....., ma petite..... a le délire.....

— Eh bien?

— Eh bien, dans son délire... elle dit... des choses...

— Compromettantes?

Le terrible Brutus inclina la tête en signe affirmatif, et, après un nouveau regard circulaire, il murmura, très bas, d'une voix chevrotante :

— Elle invoque le bon Dieu.....

— Vraiment?

— ..... La sainte Vierge.....

— Ah bah!

— ...... Et les Saints!

Le serrurier contemplait son ami d'un air de commisération.

— Effroyable, en effet, conclut-il, avec une inflexion d'ironie que le marchand drapier, tremblant, ne sentit pas.

— Jure-moi, citoyen, reprit Brutus en serrant les mains d'Urbain Roulleau, que tu n'en diras rien.

— Sois tranquille! Aie confiance en moi. Dans un instant, j'irai voir ta fille.

Et, tandis que s'éloignait le poltron féroce, il ajouta, se parlant à lui-même :

— Pauvre malheureux !..... Pauvre petite !.....

Dans la rue, sous le *Grand Sein des Lois*, Brutus heurta un individu débraillé, l'œil faux, le nez vermeil et la lèvre pendante. Il le connaissait vaguement, pour l'avoir rencontré un soir au club des Thermopyles et l'avoir vu exécuter un jour une danse ignoble au pied de l'échafaud.

L'individu posa la main sur le bras du marchand.

— Tu connais ce citoyen-là, dit-il, à Cantaloup, d'une voix traînante et rogue, en désignant le serrurier du bout de sa pipe.....

— Oui ! c'est un bon républicain.

— Ah !..... Et il y a longtemps qu'il demeure ici ?

— Heu !..... Depuis brumaire.

— Ah..... Et d'où vient-il ?

— Mais..... ma foi..... je ne sais pas trop..... De la campagne..... Aurais-tu des soupçons ?.....

— Moi ? Pas du tout..... Il m'avait semblé reconnaître un vieux camarade.

Et le louche individu tournant les talons s'éloigna d'un pas lent, les mains dans les poches et la tête enfoncée dans les épaules, en sifflotant la *Carmagnole*.

Brutus, intrigué, soucieux, rentra chez lui.

IV

— M. Roulleau ne viendra-t-il pas aujourd'hui ?

La petite Floréal a murmuré la question d'une voix très lasse, interrompue soudain par une toux violente.

C'est aujourd'hui le 28 germinal — en bon français, le Jeudi-Saint, 17 avril, un grand jour de fête, hélas !

bien oublié dans le Paris de Robespierre. Une décade entière est passée depuis qu'Urbain Roulleau a visité l'enfant pour la première fois. La petite a été bien malade, on l'a crue perdue ; mais ce serrurier bizarre est ma foi très bon médecin, car il a guéri la fillette. Il est vrai que tout péril n'est pas encore écarté ; cependant, le mieux s'accentue de jour en jour.

Elle est bien affaiblie, la pauvre Floréal, et ses joues rebondies et roses ont fondu, se sont décolorées au feu de la fièvre ; elles sont maintenant toutes creuses et toutes pâles. Au fond de ses yeux, pourtant, de ses grands yeux qui brillent, on sent la vie qui remonte et l'espoir qui renaît.

Sa chambrette est éclairée par une petite cour intérieure, où trône un vieux marronnier ; l'arbre est tout frais paré de menues feuilles, au joli vert tendre, entre lesquelles pointent, çà et là, des bouquets mousseux de fleurs blanches. Il fait bon le contempler quand on sent bouillonner dans son corps, après le froid de la mort prochaine, une sève de printemps.

Mais la pauvre chambrette, illuminée en ce moment par une coulée de soleil, où l'on voit danser mille grains de poussière, est cependant bien triste et bien désolée. Car, sur les murailles grises, on n'aperçoit pas le moindre crucifix, pas la moindre image pieuse ; aucun saint ne sourit de son cadre à l'enfant malade, aucun Christ ne lui ouvre ses bras. Et la fillette en est chagrine. Elle a mûri encore en ces jours de souffrance, et ses dix ans qui devraient s'épanouir d'insouciance heureuse et naïve, ont un air grave et douloureux de petite femme, et de petite femme ayant connu déjà la tristesse et l'amertume.

Près du lit, Brutus Cantaloup tourne et retourne à pas fiévreux. Il est inquiet, il ne tient pas en repos, ces dix jours ont altéré sa physionomie, comme si la maladie de son enfant l'avait atteint lui-même. Et, en effet, il s'est senti frappé jusqu'au cœur. En voyant sa fillette aimée presque mourante, il a eu l'impression d'un poignard aigu qui lui fouillait l'âme. Etait-ce un remords ?..... Il n'a pas voulu le savoir, il n'a plus la liberté de se repentir..... Il faut, bon gré, mal gré, qu'il reste fidèle à son club, à ses camarades, à tout son appareil de convictions féroces et sanguinaires. Aussi, tout en souffrant de quitter sa fille, il n'a manqué ni une séance aux Thermopyles, ni une occasion de se montrer sans-culotte impitoyable. Il a entendu vanter par un ami l'héroïsme exemplaire avec lequel il donnait le pas, sur l'amour paternel, au devoir civique ; et, l'angoisse au fond de l'âme, il s'est pavané sous ce compliment qui le torturait.

— M. Roulleau ne viendra-t-il donc pas aujourd'hui ? a répété l'enfant, qui tousse à déchirer sa gorge et sa poitrine.

— Mais oui, petiote, il va venir, il devrait être là..... J'espère qu'il ne tardera point..... Je ne voudrais pas m'en aller sans l'avoir vu.

— Vous allez partir ?..... Où donc.

— Mais au club..... Il faut bien que j'y paraisse..... Ah ! maudit club, achève-t-il entre les dents, d'une voix lamentable et furieuse, en bousculant un escabeau qui n'en peut mais.

Cependant, un nouvel accès plus douloureux arrache une plainte à Floréal.

— Et cette pauvre chérie qui souffre le martyre !.....

Urbain croit qu'elle est guérie..... J'ai bien peur qu'il ne se trompe..... Est-ce qu'il est médecin ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et le malheureux se pétrit le front, de désespoir, à deux mains !.....

Puis, soudain, un cri lui échappe :

— Hé là, mon enfant, ma Floréal, Antoinette, qu'est-ce que tu as ?

La malade, épuisée par cette quinte violente, a renversé la tête en arrière, à demi pâmée ! Brutus se précipite auprès d'elle et tombe à genoux.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, je vous en supplie, guérissez-la, guérissez-la !

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? interroge une voix derrière lui.

C'est Urbain Roulleau qui vient d'entrer..... Brutus pâlit et frémit. Le serrurier l'a surpris invoquant Dieu..... il est perdu !

Tout effaré, le malheureux cherche à rattraper sa prière, il balbutie des explications confuses.

— Je..... J'ai..... Tu n'as pas.....

— Tu priais Dieu, je l'ai entendu, répond simplement Urbain, qui regarde Brutus avec une gravité douce et compatissante.

— Mais non ! Seulement, je.....

— Mais si, je le sais bien, j'étais là..... Ne t'en défends pas, mon pauvre ami..... Le cri de ton instinct paternel a peut-être eu raison..... Au fond, nous avons beau dire..... Allons, n'aie pas peur, en tout cas ; ce n'est pas moi qui te dénoncerai..... Et puis, c'est pour l'enfant que j'étais venu ; voyons notre malade.

Floréal est déjà remise ; elle sourit, plus calme et

presque reposée. Un bref examen suffit au serrurier-médecin pour s'assurer que, malgré l'accès, le mal est en décroissance.

— Allons ! ça va mieux, dit-il au père encore ahuri et craintif. Tu peux aller sans scrupule aux Thermopyles. Je tiendrai compagnie à ta fille.

Deux minutes après, Brutus était parti.

..... Mais que fait donc Urbain Roulleau ? Quelle est la mystérieuse opération qu'il prépare et pourquoi prend-il tant de précautions ?

Après avoir accompagné Cantaloup jusque dans l'escalier, le voici qui écoute avec attention s'il ne vient personne ; ensuite, il ferme la porte à double tour, et c'est d'un pas lent, recueilli, religieux, qu'il remonte auprès de la couchette.

Evidemment, tout cet apparat n'a rien d'inattendu pour l'enfant. Loin d'en paraître effrayée, elle sourit, au contraire, en regardant Urbain ; sa physionomie revêt je ne sais quel éclat radieux, je ne sais quelle émotion profonde. Une bouffée de rose a nuancé la pâleur de ses joues.

Sans dire un mot, d'un geste calme et respectueux, le serrurier fouille dans sa poitrine, en tire un linge très blanc, qu'il étale avec soin sur une table auprès de l'oreiller. Autour du linge, il pose deux chandelles, et, battant le briquet, les allume..... Or, il fait grand jour, et Floréal n'a point l'air étonné.

Enfin, dans sa poitrine encore, avec d'infinies précautions, presque avec solennité, Urbain Roulleau prend un petit objet métallique et rond, qu'il baise avec amour et que, très gravement, il place au milieu du linge..... Or, ce petit objet, si vénéré, n'est tout

simplement, d'apparence au moins, qu'un écu de six livres.

Quel est donc ce mystère? Il semble, en tout cas, que Floréal en ait compris le sens et la portée ; car, à la vue de la pièce argentée, la fillette a joint les mains et baissé les paupières.

— Antoinette !.....

Urbain, rejetant le nom païen de Floréal, a donné à l'enfant son vrai nom de baptême, et la malade a rouvert les yeux.....

Le serrurier parle à voix basse et d'un accent pénétré d'émotion. Une de ses mains tient doucement les doigts amaigris de la petite, et l'autre s'appuie sur la table, à côté de l'écu qu'elle protège.

— Antoinette, aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, c'est le Jeudi-Saint. C'est l'anniversaire du jour où Notre-Seigneur opéra ce miracle d'amour, l'institution de la Très Sainte Eucharistie. Vous êtes bien jeune encore, ma chère enfant, vous n'avez pas atteint votre douzième année ; mais par les temps que nous traversons, votre intelligence a devancé votre âge. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, ce qu'est la Sainte Eucharistie ?

— Oh ! oui, murmura l'enfant, dont le regard très pur se fixa sur les yeux d'Urbain, oui ! C'est Jésus, qui a changé le pain en son corps afin de se donner à l'homme en nourriture.

— C'est bien, mon enfant. Vous avez une foi solide et suffisamment éclairée pour vous approcher du Très Saint mystère. Au surplus, je dois me hâter. Demain, peut-être, on viendra m'arrêter.....

L'enfant tressaillit, une ombre de douleur obscurcit son visage.

— Eh oui, ma pauvre enfant, je dois m'y attendre, et je suis même étonné d'avoir pu, six mois durant, exercer mon ministère. Il y avait un Judas parmi les apôtres : il y en a, je le sens, dans le petit troupeau qui se rassemble autour de moi. Je dois le réunir dimanche, avant l'aurore, pour célébrer la messe et distribuer la communion pascale à ces héroïques fidèles. Il se peut bien que ce jour-là, je monte à l'échafaud au lieu de monter à l'autel..... Eh bien, ma pauvre Antoinette, avant de m'en aller, je veux vous laisser le réconfort divin. Ce sera le meilleur remède à votre maladie, ce sera votre secours le plus efficace au milieu des difficultés qui vous attendent. Allons, mon enfant, recueillez-vous, vous allez faire votre Première Communion.

Tout se tait dans la chambre de cette enfant que la présence de Dieu transforme en sanctuaire. Au loin gronde et frémit le murmure étouffé de la grande ville, écrasée par la Terreur. Près de la fenêtre, un vent léger secoue les fleurs du marronnier vêtu de printemps. Les yeux clos, les mains croisées sur son drap blanc, la première communiante attend son Dieu.

Sur la table où il l'a posé, couché sur le linge entre les deux flambeaux que le soleil pâlit, Urbain Roulleau prend l'écu de six livres. Il presse un ressort secret : la pièce adroitement creusée se sépare en deux morceaux, l'Hostie Sainte apparaît. Dans l'humilité de ce ciboire étrange où la fureur des impies le condamne à se cacher, l'infinie majesté du Créateur éclate aux regards purs du prêtre et de l'enfant.

Maintenant, le Corps sacré du divin Maître, élevé sur le lit de cette fillette exténuée par la fièvre, entre les doigts de cet homme en habit d'ouvrier, brille au milieu de la chambre.

La voix d'Urbain Roulleau se fait plus solennelle encore et plus pénétrante.

— Ma fille, ouvrez les yeux ! Je ne puis vous entretenir bien longtemps, mais je prie Dieu, ce Dieu qui est là devant vous, ce Dieu qui va descendre en vous, de vous inspirer. Tout à l'heure, il sera dans votre âme, il parlera lui-même à votre cœur. Ecoutez-le ! Faites ce qu'il vous commandera. Demandez-lui ce dont vous avez besoin, tout ce que vous désirez ; ayez confiance en l'infini de son amour et songez que vous serez très puissante auprès de lui qui est le Tout-Puissant. Je n'ai pas besoin de vous dire pour qui vous devez prier, d'abord.....

— Papa, murmura l'enfant dans un soupir très faible, et son œil se voila d'un nuage.

— Oui, votre pauvre père ! Il y a, dans son intelligence, une étincelle de foi que Dieu peut ranimer ; il y a, dans son cœur, un germe de bonté que Dieu peut épanouir..... Priez pour lui.....

Urbain Roulleau se tait !..... Dans la chambre nue, sans ornement, sans même un crucifix, Dieu descend pour la première fois dans l'âme d'une enfant, et peut-être au-dessus de Paris l'ange envoyé par la colère divine, a-t-il remis son glaive au fourreau, pour se prosterner devant ce cœur pur devenu le tabernacle du Très-Haut.

A genoux aux pieds de la fillette immobile et radieuse, Urbain Roulleau adore et prie.

V

Tandis que ce tableau du ciel illuminait la chambrette, à quelques pas de là, deux suppôts d'enfer ourdissaient leurs complots.

C'était dans le coin le plus abrité du cabaret des *Vrais Sans-Culottes.*

Des deux côtés d'une table graisseuse, où se prélassait un broc de vin rouge entre deux verres à moitié pleins, deux individus causaient à demi-voix. L'un d'eux nous est connu. Ce vêtement débraillé, cet air farouche et ce nez rubicond appartiennent au promeneur de mauvaise mine que Brutus a rencontré, voici dix jours, au seuil du *Grand Sein des Lois.* L'autre, un demi-bourgeois, vigoureux, d'âge mûr, haut en couleur et de verbe impudent, porte un air jovial et bon garçon, démenti par deux yeux vifs et mi-clos, d'une mobilité irritante et inquiétante.

— Allons, dit ce dernier, promenant son regard partout sans l'arrêter nulle part, allons, citoyen Morgas, je vois que tu n'es pas un trop mauvais limier. Je te recommanderai à Robespierre.

— Ah! citoyen Briguet, répond l'autre, accoudé nonchalamment sur la table, si tu fais ça, tu peux compter sur ma reconnaissance..... Encore un coup!

Puis, après avoir rempli les deux verres et incontinent vidé le sien, le citoyen Morgas essuya son museau du revers de sa manche et continua :

— C'est que j'ai eu de la peine à le dénicher, cet oiseau-là!..... Tu conçois, j'avais douze ans, quand j'ai quitté le pays, et maintenant, je marche à la

quarantaine. Et le curé, pendant ce temps, prenait de l'âge aussi.

— Naturellement, ponctua le citoyen Briguet, qui, les mains à plat sur les cuisses, écrasait de sa robuste personne un petit escabeau.

— Mais je l'avais bien connu pendant la dernière année, l'année de ma Première Communion, souligna Morgas avec un ricanement odieux. Tel que tu me vois, j'étais enfant de chœur, et cet idiot-là voulait me pousser au Séminaire.

— Ah ! par exemple, il avait bien choisi !

— Dans ce temps-là, j'étais bête et je mordais, dur comme fer, à son idée. Il m'apprenait le latin. J'étais constamment fourré chez lui. J'ai découvert de la sorte un tas de détails qui me sont revenus l'autre jour à la mémoire. Ainsi, un soir qu'il raccommodait ses clés à la chandelle, pendant que je me crevais les yeux sur l'Evangile, il me raconta qu'avant d'être prêtre, il avait été apprenti serrurier.

— Ah ! bon, je comprends !

— Une autre fois, que j'étais malade, il me guérit par des drogues et par des onguents qu'il composait lui-même.

— Parfait, je comprends tout !

— C'est pourquoi, quand j'ai vu qu'il avait pris la boutique à cet imbécile de Planchet et qu'il se mettait à soigner les bobos, je n'ai plus douté d'avoir mis la main sur mon homme.

— En effet !

— Mais c'est un fin matois. Il en avait déjà la réputation quand j'étais tout petit. J'ai eu beau le sur-

veiller, je n'ai pu découvrir encore de quelle guitare il a joué pour obtenir des papiers en règle.

— Le tribunal révolutionnaire éclaircira ce point, répliqua Briguet, l'œil toujours en alerte, et gare à ses complices !

— Tu vas le faire arrêter ?

— Parbleu !

— Dès aujourd'hui ?

— Non ! primidi prochain, 1er floréal, au petit jour. Un beau coup de filet que nous allons jeter dans sa boutique.

— Ah ! conte-moi donc ça !

Le citoyen Briguet rapprocha son escabeau de la table, et, baissant encore la voix :

— Depuis quelque temps, je le soupçonnais. Ce serrurier-médecin me paraissait d'allures suspectes et j'avais noué commerce avec lui. C'est un finaud, mais doublé d'un naïf. Il se ferait guillotiner pour sauver une âme. Aussi, j'avais déjà réussi à capter sa confiance. Il ne m'avait pas encore dit qu'il était curé, mais il m'ouvrait déjà son cœur, afin de gagner le mien, car il me croyait tout farci de regrets pour la ci-devant religion. Quand tu m'as conté tes premiers soupçons, j'ai brûlé mes vaisseaux, j'ai joué le grand jeu. Tu ne devineras jamais la comédie que je lui ai donnée, il y a cinq jours.

— Non ! Laquelle ?

— Mon vieux, je me suis confessé !

Les deux bandits éclatèrent de rire.

— Maintenant, je suis au courant de tout. Or, primidi prochain, c'est le jour de Pâques, et, pendant la nuit, notre curé dira la messe !.....

— Et tu vas pincer à la fois le pasteur et le troupeau ?

— Justement !..... Robespierre est prévenu..... J'aurai, grâce à lui, quelques joyeux lurons de la garde conventionnelle. Avec eux, tu sais, les petites fêtes de ce genre ont du ragoût. Je t'invite !

Depuis un instant, le citoyen Morgas était plongé dans la méditation devant le broc vide.

— Tu ne sais pas, citoyen Briguet, à quoi je pense ?

— A faire remplir ce broc !

— Non !..... C'est-à-dire oui !..... Un broc plein n'est jamais de refus..... Mais encore à autre chose.

— Quoi donc ?

— Cantaloup pourrait bien appartenir à la bande au curé.

— Lui ! Ah ! par exemple !

— Je l'ai vu tenir des conciliabules avec Urbain Roulleau.

— Tout simplement parce qu'ils sont voisins, et que le serrurier, pas bête, a conquis l'amitié de Brutus, un des pantins les plus braillards du club des Thermopyles. Je le connais, c'est moi qui tiens la ficelle.

Le citoyen Morgas hocha la tête.

— Puisque je le connais, répliqua l'autre, et mieux que toi. C'est un lâche, il sera toujours avec les plus forts. Lui, risquer sa peau pour entendre la messe ? Allons donc !

— C'est égal, je me méfie..... Une idée ! Si on l'emmenait avec nous ?

— Pour l'arrestation ?

— Oui ! sans lui nommer l'individu. Quand il se trouvera face à face avec lui, nous verrons bien quelle mine il prendra !

— Ma foi, je veux bien. Il ne pourra pas nous servir à grand'chose, au moment périlleux. Mais si l'on se cogne un peu, la physionomie de ce trembleur sera drôle à regarder.

VI

C'est le soir, dans la chambre de Cantaloup, mal éclairée par un quinquet falot. Le marchand drapier reconduit le citoyen Morgas, aussi débraillé, puant et repoussant que jamais.

— Ainsi, c'est convenu, dit Morgas à demi-voix — car Brutus l'a prié de baisser le ton pour ne point réveiller Floréal assoupie dans la pièce à côté, — c'est bien convenu ?

— C'est bien convenu !

— Dans une heure, au cabaret des *Vrais-Sans-Culottes!*

— Oui, oui, j'y serai.

— Et surtout, pas d'hésitation !

— Moi, hésiter, quand il s'agit de prêter main-forte au citoyen Briguet, pour prendre au piège un curé de malheur et des gueux d'aristocrates ?..... Ah ! bon sang ! je n'aurai jamais été à pareille fête !

— Hum ! Tu n'avais pas l'air si résolu tout à l'heure !

— Comment, pas résolu, moi ? répond Brutus en élargissant ses gros yeux ronds, qu'il cherche à rendre terribles et qui sont surtout grotesques. Ah ! la plaisanterie est bonne !..... Eh bien, tu verras !

Et, tandis que le sans-culotte aviné redescend dans la rue, Cantaloup — non sans avoir pris la précaution d'attendre un instant, l'oreille au guet — détend son visage, laisse tomber les bras, pousse un gros soupir, et s'affalant sur une chaise :

— Mon Dieu, gémit-il, quand tout cela sera-t-il donc fini ?

Mais soudain, brusquement, il se redresse ; un cri de surprise et d'effroi s'étrangle au fond de sa gorge.

Debout, l'œil hagard, affreusement pâle, à demi-vêtue, claquant des dents sous le frisson de l'angoisse et le tremblement du froid, Floréal est devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ?... Mais tu vas te tuer !... Qu'as-tu ?... Voyons !..... Réponds-moi !... Ou plutôt, non. D'abord, couche-toi !

L'enfant ne répond rien, reste immobile et glacée ; puis, d'une voix déchirante :

— Oh ! papa, je vous en supplie, n'y allez pas !

— Avant tout, je t'en prie, recouche-toi !

— Papa, je vous en supplie, n'y allez pas !

Mais le père, affolé, saisit la fillette entre ses bras, l'enlève et la porte à son lit, où il la dépose et la recouvre avec des soins maternels, tandis que l'enfant joignant les mains, le dévorant des yeux, répète :

— Oh ! je vous en supplie, ne vous en allez pas ! Restez ici !

— Mais, à la fin, qu'est-ce que tu racontes ? interrompt Brutus avec une feinte impatience et une brusquerie que dément l'émotion dont sa voix tremble encore. Je ne m'en vais pas courir les rues à cette heure ! Tu as eu un cauchemar !.....

— Non ! j'avais entendu des mots qui m'effrayaient, j'étais réveillée, j'ai eu peur, j'ai voulu tout savoir, je me suis levée, j'ai écouté derrière la porte.....

— Petite malheureuse !

— Pardonnez-moi !..... C'est mal, je le sais bien !.....

Mais je ne vivais plus dans mon lit, je n'ai pas pu m'empêcher !.....

Et la phrase, entrecoupée, s'achève en sanglots.

— Voyons, ma chérie, mon enfant, calme-toi !

Mais Floréal étreint violemment les mains de son père, et, de plus en plus enfiévrée :

— Je vous en prie, mon bon papa, n'allez point avec ces méchants hommes !..... Je n'ai entendu que deux ou trois phrases.....

— Et tu les as très mal entendues, je te le jure !

— Non ! non ! ne jurez pas. J'en ai entendu assez pour savoir qu'on va surprendre quelqu'un, l'arrêter, le mettre en prison, le conduire à l'échafaud..... Je ne veux pas que mon papa devienne un assassin..... Je ne veux pas..... Je vous en supplie, promettez-moi de rester !

— Mais, ma petite.....

— Oh ! c'est affreux ! Vous n'osez pas me répondre... Alors, vous voulez donc y aller ?..... Mon Dieu, mon Dieu !.....

Et l'enfant pleurait à sanglots, dans le feu d'une exaltation maladive.

Brutus Cantaloup, secoué jusqu'aux entrailles, hésitait ; il se sentait déchiré entre l'amour profond qu'il avait pour sa fille et l'effroyable peur dont il continuait à subir les tenailles. Résister à son enfant, c'était l'exposer à un coup de fièvre et de désespoir qui pouvait singulièrement aggraver la maladie, qui pouvait même..... il n'osait pas aller jusqu'au bout de ses craintes ! Mais refuser de prendre part à cette arrestation, refuser d'obéir au citoyen Briguet, l'ami de Robespierre, on disait même un de ses pourvoyeurs,

c'était se ranger dans la catégorie des suspects, et, par conséquent, se condamner sans remède à l'échafaud !.....

Le marchand drapier prit sa résolution. Il irait, mais après avoir endormi sa fille ; il croyait concilier ainsi sa conscience et sa lâcheté.

— Eh bien, là, oui, je devais y aller. Mais je n'irai pas, je te le promets !

— Bien vrai? fit la malade, inquiète et soupçonneuse.

Solennellement, Brutus étendit la main :

— Je te le jure !

Les traits de l'enfant se détendirent et son visage eut un rayonnement joyeux. De ses petits bras, tout brûlants encore, elle enveloppa le cou de son père et mouilla de ses pleurs et de ses baisers le malheureux, qui en frissonna jusqu'au fond des os.

Quelques instants plus tard, accablée d'un abattement d'autant plus lourd que l'exaltation avait été plus vive, l'enfant dormait. De temps en temps, de longs soupirs et des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine et agitaient son sommeil. Une de ses mains, pendant hors du lit, se crispait comme un étau sur le poignet de Cantaloup.

Celui-ci, le cœur bondissant d'angoisse, attendait. L'heure était proche. Il avait éteint la lumière, et cette veillée dans l'ombre était comme une veillée d'agonie. Le remords peuplait sa nuit de fantômes et parfois le secouait d'une révolte, à la pensée du crime où il se laissait entraîner. Jamais il n'était tombé si bas, jamais il n'avait participé si directement à une opération de police, au prologue de ce drame dont le dénouement sûr et rapide était l'échafaud. Il n'aurait pas cru que

ce fût si terrible et si douloureux de contribuer à un assassinat.

Et cependant, s'il reculait, c'était lui, Cantaloup, qu'il pousserait de sa propre main à la mort. Il se vit brusquement sous le couperet de la guillotine, et tout son corps, instantanément, fut baigné d'une sueur glaciale. Il fallait partir.

Avec des précautions infinies, le marchand drapier dégagea sa main prise entre les doigts fiévreux de l'enfant. La fillette eut un tressaillement, mais ne s'éveilla point. Très doucement, marchant comme un voleur, retenant son souffle, il gagna la porte. Une planche craqua, la serrure grinça. Brutus s'arrêta net, la respiration coupée, le cœur fou. L'enfant s'agita, poussa un soupir et resta endormie. Cantaloup, tout courant, s'en fut prévenir une voisine, une bonne commère, qui attendait dans une autre chambre et qui avait coutume de veiller l'enfant quand il était besoin. Puis, affolé — car il était tard — il se jeta vers l'escalier.

— Papa ! Papa ! Papa !

Strident, déchirant, cet appel angoissé traversa la maison tout entière et, comme un stylet acéré, pénétra le cœur de Brutus.

Lâche, il précipita sa course.

— Papa ! Papa ! Papa !

Ses jambes mollirent, il dut s'appuyer à la muraille.

— Papa ! Papa ! Papa !

Torturé de peur, il se raidit, se retourna, courut à sa fille.

A la lueur du quinquet rallumé par la vieille, il vit Floréal assise au milieu de son lit défait, les cheveux

en désordre et les yeux béants, luttant contre la femme qui s'efforçait en vain de la recoucher.

— Papa ! vous m'aviez juré..... Et vous y allez !

— Je t'en supplie, mon enfant, recouche-toi..... Si tu savais comme je souffre !... Eh bien, oui, j'y vais... Il le faut !

Floréal, anéantie, s'abattit dans ses draps, la tête entre ses mains, le corps frémissant de sanglots.

— Il le faut, te dis-je, il le faut..... Si tu crois que j'y vais pour m'amuser ? Mais, si je n'y vais pas, c'est l'échafaud !..... Tu ne veux pourtant pas me condamner à mort ?

L'enfant pleurait en silence.

— D'ailleurs, je ne bougerai pas, je ne toucherai à personne. J'assisterai sans rien dire à l'arrestation du prêtre.

D'un brusque sursaut, Floréal se redressa.

— C'est un prêtre ?

— Oui, qui dit la messe, à deux pas d'ici, pour Pâques ?

— Vous savez qui ?

— On ne m'a pas dit son nom !

— Eh bien, moi, je.....

Mais l'enfant s'arrêta net..... Avait-elle le droit de trahir les secrets que lui avait confiés Urbain Roulleau ?

— Tu disais ? interrogea Brutus, intrigué.

— Rien.

Cantaloup voulait insister, il n'en eut pas le temps. Des coups violents ébranlaient la porte. Il se hâta d'ouvrir.

Briguet et Morgas, insolents et rudes, entrèrent en coup de vent.

— Ah! çà, citoyen, tu as donc peur de venir?

— Moi, balbutia Brutus effaré. Pas du tout! Ma fille avait la fièvre, alors je..... Mais je viens, je suis à vous, me voici!

— Et tu fais bien, allons, en route!

Et le malheureux, poussé par ses compagnons, plus semblable à un prisonnier qu'à un complice, s'engouffra dans l'escalier.

Il mettait le pied dans la rue, quand un nouveau cri le cloua.

— Papa, le prêtre, c'est Urbain Roulleau!

Et là-haut, le plancher résonna sous le bruit d'un corps qui tombe.

— Ma fille!..... Urbain!..... Non, non, c'est trop, je n'irai pas... je veux rentrer... laissez-moi, laissez-moi!..

— Trop tard, mon vieux, grogna le citoyen Morgas, en lançant un regard d'intelligence à Briguet. Si tu n'es pas avec nous, on te mettra dans la charrette avec eux. Marche!

— Citoyen, déclara au même instant un soldat de la garde conventionnelle en poussant vers Briguet, d'un coup de pied dans les reins, un adolescent pâle et résolu, dont un bâillon fermait la bouche et dont une corde écorchait les mains, nous les tenons. Voilà celui qui montait la garde. On l'a pris au piège, il n'a pas eu le temps de crier ouf!

VII

Une chambre basse au-dessus de l'atelier d'Urbain Roulleau.

Une vingtaine d'hommes et de femmes, entassés, la remplissent. Tous, à considérer l'humilité de leurs vêtements, sont des gens du peuple. Et cependant, à regarder l'allure et la physionomie, l'on reconnaît, parmi eux, des bourgeois et des nobles. Sous le petit bonnet qui recouvre ses cheveux gris, et le modeste fichu noir qui cache ses épaules, cette femme, habillée comme une servante, a un port de duchesse. Et plus loin, ce jeune homme en costume d'ouvrier garde l'élégance et la tenue d'un gentilhomme.

Mais il n'est plus ici d'aristocrates et de roturiers ; dans cette chambre, il n'y a que des chrétiens. Tous, à genoux sur le plancher, le front bas, silencieux et graves, ils prient Dieu. Ils rendent grâce à Dieu de pouvoir, à l'heure même où Jésus sortit du tombeau, assister, dans une mansarde, au Saint-Sacrifice, quitte à payer le lendemain ce bonheur audacieux de leur tête.

Au fond de la pièce, un petit vieillard, au torse robuste, en vêtement de travail, est debout devant un placard ouvert à deux battants.

Sur un des rayons du placard, deux maigres chandelles, dont la lueur est masquée avec précaution par les battants, qu'on a laissés perpendiculaires au mur, éclairent faiblement cette chambre étroite où se célèbre, en plein cœur de Paris, la solennité pascale.

Entre les deux flambeaux, sur une pierre consacrée, Dieu lui-même est présent ; il est présent sous les apparences du pain qui repose au milieu d'une soucoupe en métal vulgaire, il est présent sous les apparences du vin qui remplit un verre de cristal.

Urbain Roulleau, profondément incliné, se frappe

la poitrine, en répétant trois fois : *Domine non sum dignus !*

A genoux près de lui, le petit boiteux, dont la figure indécise apparaît aujourd'hui radieuse et transfigurée, donne un très léger coup, du bout des doigts, sur la porte du placard, afin d'avertir les assistants que le moment de la communion est venu.

Puis, plus profond que jamais, le silence retombe.

Un instant se passe, un nouveau bruit s'élève, un très doux murmure : c'est le *Confiteor* que l'enfant récite à demi-voix. Tout bas, les proscrits le répètent.

Cependant, le prêtre a consommé le Corps et le Sang du Sauveur ; il se retourne, et, d'un geste calme et solennel, il trace un grand signe de croix sur les fronts qui s'inclinent. Pas un de ces chrétiens qui ne sache que cette bénédiction peut être la dernière !

Puis, tenant de la main gauche une bonbonnière en vermeil qui lui sert de ciboire, et de la main droite élevant la Sainte Hostie :

— *Ecce Agnus Dei,* dit Urbain Roulleau d'une voix grave et tranquille.

Au même instant, derrière la porte, un bruit de pas lourds et mal assourdis fait gémir le plancher, tandis que sonne un cliquetis d'armes et que gronde un blasphème.

Un frémissement traverse l'assemblée, comme un coup de vent dans les feuilles.

Impassible, Urbain Roulleau, sans un tressaillement, sans une hésitation, continue : *Ecce qui tollit peccata mundi. Domine.....*

Mais un coup brutal a ébranlé la porte, en même

temps que, sous la fenêtre, une troupe en armes envahissait la cour.

— ..... *non sum dignus*, a poursuivi le prêtre. On est trahi, surpris, cerné. C'est la mort. Cependant, la porte est solide, on aura le temps de communier peut-être, avant de tomber aux mains des sans-culottes. Et c'est pourquoi, dans l'ébranlement des coups acharnés sur le bois, dans le roulement des crosses frappant en bas sur le pavé, dans le tumulte des jurons, des cris et des menaces, les héros chrétiens, le rayonnement du martyre au front, se prosternent sans faiblesse aux pieds du prêtre.

Mais la garde conventionnelle a bien pris ses mesures. Un dernier coup plus terrible, et la porte, à demi-brisée, saute avec fracas..... La clarté d'une torche éclaire violemment la pièce et, soudain, l'hostie blanche étincelle entre les doigts du prêtre en habit d'ouvrier, comme elle brillait jadis, au milieu du cercle d'or de l'ostensoir, parmi les cierges de l'autel.

Dans l'encadrement de la baie brusquement ouverte, Urbain Roulleau voit se bousculer les soldats de la garde conventionnelle, à la veste bleue rehaussée de parements rouges, au sabre pendant sur la culotte blanche enserrée de guêtres noires. Un homme du peuple, en carmagnole, et deux bourgeois, dont l'un paraît le chef et dont l'autre, ahuri, semble agité d'un tremblement nerveux, font tache au milieu des uniformes.

A l'autre bout de la pièce, autour de l'autel improvisé, les proscrits forment bloc. Celui qui porte, en souquenille, un front de gentilhomme, brûle des yeux les révolutionnaires et cherche à son côté l'épée ab-

sente. Auprès de lui, la grande dame, à genoux, immobile, attend, les regards fixés sur l'hostie. Urbain Roulleau, face aux assiégeants, la physionomie sereine et la tête haute, élève en sa main le Dieu tout-puissant. Du plus profond de son cœur, il supplie Jésus, l'infini miséricordieux, de faire grâce à Briguet, le traître, et de pardonner à Brutus Cantaloup, le lâche.

Lâche, est-ce que Brutus Cantaloup mérite encore cette injure ?..... On sent, à le regarder, qu'un effroyable combat se livre dans cette âme. Un terrible assaut de remords ébranle, au fond de son cœur poltron, l'effroi bestial, affolant, qui l'a jeté dans cet abîme. A travers les murailles, il croit voir, il voit même, abattue sur le sol, inanimée, peut-être à l'agonie, l'enfant qu'il aime éperdûment. Meurtrier de sa fille, il va tuer maintenant, par sa criminelle inertie, l'ami généreux qui avait arraché Floréal à la mort. Et Dieu lui-même, entre les mains du prêtre, assiste à ces forfaits abominables. Il le voit, Dieu, dans l'hostie rayonnante, aveuglante, avec toute sa foi réveillée brusquement, comme après un cauchemar. Et son visage altéré, décomposé, se crispe d'angoisse et de douleur. Briguet lui-même en serait épouvanté, s'il se retournait vers son compagnon.

Mais Briguet, le regard dur et froid, la voix sèche et coupante, a jeté cette menace, appuyée d'un pistolet tendu :

— Si quelqu'un bouge, il est mort.

— Eh bien, tue-moi si tu veux !.....

Et Brutus Cantaloup, martelant ces mots d'une voix étranglée mais résolue, s'est tout à coup détaché du groupe. En un clin d'œil, il a saisi un sabre aux mains

d'un garde ahuri de cette attaque imprévue, en deux bonds il a franchi la pièce, et le voici maintenant, debout, l'arme au poing, devant le prêtre.

Soldats et fidèles, étourdis de ce coup, restent muets, immobiles. Briguet lui-même, effaré, a laissé retomber son bras le long du corps. Mais, le premier, il se ressaisit.

D'une voix brève et dure :

— Va-t'en, dit-il, ou je te tue comme un chien.

— Je ne bougerai pas. On ne touchera point ce prêtre et cette hostie sans passer sur mon corps.

— Va-t'en !

— Non !

Un coup de feu retentit. Brutus Cantaloup mortellement frappé, s'abat comme une masse aux pieds d'Urbain Roulleau qu'il couvre de son sang..... Une goutte du liquide vermeil a rejailli jusqu'à l'hostie sainte, y jetant un rubis qui étincelle, au milieu de la blancheur du pain, sous les feux de la torche.

— Pardon, mon Dieu !.....

Cette prière, à peine articulée, a passé comme un souffle entre les lèvres du mourant, dont les yeux agrandis, déjà presque vitreux, attachent sur le prêtre un regard éperdu, suppliant.

Le prêtre a compris ce regard. Sa main s'étend grave et souveraine, et, d'un accent dont la solennelle et vibrante émotion fait hésiter Briguet lui-même :

— Arrêtez, ordonne-t-il, et laissez mourir en paix le martyr !

Alors, tandis que les chrétiens s'agenouillent comme au lit d'un moribond ; tandis que les bandits, malgré leur férocité, sentant frémir en leurs âmes un trouble

inconnu, restent cloués au sol, Urbain Roulleau se penche auprès du blessé que deux fidèles appuient contre le mur. Il prononce à demi-voix les mots sacrés de l'absolution sur celui qui vient de racheter les hontes de sa vie par l'héroïsme de sa mort, et, dans la bouche entr'ouverte, où le dernier râle est déjà prêt de s'éteindre, il dépose avec respect le corps sacré du Dieu qui pardonne.

. . . .

Quelques jours plus tard, une charrette enveloppée de soldats, croisait, en roulant vers la guillotine, un cercueil d'enfant, suivi d'une vieille femme.

Celle-ci, levant les yeux, aperçut, parmi les condamnés, Urbain Roulleau qui priait.

Et, dans la vieille femme, Urbain Roulleau reconnut la voisine qui veillait naguère auprès de Floréal.

LES DEUX FRÈRES

I. — L'Aîné

Le cabaret du père Brossec était situé dans un faubourg de Trégharaix, sous-préfecture industrielle d'un département breton. Deux maigres piliers de fonte, au badigeon décoloré tombant par écailles, étayaient le plafond bas de la grande salle, aux murs jadis embellis de peintures criardes aujourd'hui fondues dans une grisaille uniforme : quelques tables grossières, encadrées de lourds escabeaux, boitaient sur un carrelage inégal et mal rapiécé. Ce soir-là, vers 11 h. 1/2, sous la lueur falote des papillons de gaz ajustés aux colonnes ou piqués aux parois, la pièce était remplie d'une cinquantaine d'ouvriers, qui buvaient, criaient, chantaient, fumaient, crachaient au sein d'une buée malsaine et d'un vacarme assourdissant.

Bons travailleurs au demeurant, mais surchauffés de discours incendiaires et brûlés de mauvaise eau-de-vie, on les eût pris pour une bande d'apaches ou d'émeutiers.

C'était un groupe de grévistes. Ils appartenaient, les uns à la fabrique Lehudé, les autres à la fabrique Herbin, les deux principales cordonneries de Trégharaix, où le travail était suspendu depuis dix jours, à cause d'un nouveau règlement d'atelier. Ils venaient

d'entendre un député socialiste du Nord, accouru tout exprès pour envenimer leurs colères et aigrir leurs partis pris, déjà surexcités par des négociations interminables où se heurtaient l'entêtement des patrons et l'obstination du Syndicat. Autour des tables poisseuses et des liqueurs frelatées du père Brossec, ils avaient voulu renouveler, encore une fois, le serment de résister jusqu'au bout.

Tout à coup, du fond de la salle, une voix glapit, stridente et martelée, dominant le tumulte et perçant le nuage empuanti par la fumée des pipes et l'haleine des buveurs.

— Citoyens, j'ai une proposition à vous faire !

Celui qui parlait ainsi, debout sur un escabeau, n'était pas un ouvrier. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, vêtu avec l'élégance vulgaire et prétentieuse d'un garçon coiffeur ou d'un petit employé de bureau. Sa figure maigre, aux traits tendus, à l'œil clignotant, dur et vicieux, au front large creusé entre les sourcils d'un pli volontaire, au menton solide et carré, révélait de l'intelligence et de l'énergie, mais dénonçait une débauche précoce. Ses formes un peu rustiques et ses mains larges et rougeaudes avéraient le paysan sous l'habit citadin. Du haut de son perchoir improvisé, le veston large ouvert et les poings sur les hanches, la tête en avant, comme prête à foncer, les paupières plissées, la bouche entr'ouverte, il promenait un regard méchant sur l'assistance.

Ses voisins, probablement au fait de son idée, tambourinaient de leurs verres sur les bouteilles et sur les tables, afin d'obtenir le silence.

— Ecoutez Gouaisic ! Ecoutez-le !

Le bruit des conversations s'éteignit. Tous ces visages, allumés par la colère et l'alcool, où certains yeux s'éclairaient de lueurs troubles, où quelques autres chaviraient d'une somnolence hébétée, se fixèrent sur le jeune homme.

— Citoyens, reprit-il, j'ai une proposition à vous faire. Ce qui se passe à l'heure actuelle à Guéménéhic, est une honte. Le gouvernement se laisse tenir en échec par une poignée de cafards et de calotins...

— A bas la calotte ! hurla un ténor éraillé.

— La calotte, hou ! hou ! scandèrent aussitôt trente ou quarante voix, tandis que de lourds coups de pied sur le carrelage et des chocs de verres sur le bois rythmaient ce cri absurde.

— Laissez-moi donc finir !... Est-ce que nous pouvons tolérer, citoyens, que le cléricalisme et la réaction relèvent insolemment la tête, aux portes mêmes de Trégharaix ?

— Non ! Non !

— Puisque le gouvernement trahit son devoir, à nous de lui donner l'exemple !

— Oui, oui ! Bravo, Gouaisic !

— Dès demain, rendons-nous en masse à Guéménéhic ! Au fond, tous ces paysans qui suivent aveuglément leurs curés...

— A l'eau, les curés !

— ... ne font les crânes que parce qu'ils escomptent une défaillance des soldats qu'on enverrait contre eux, sous le commandement d'ignobles galonnards !

— Des galonnards, n'en faut plus !

Et, soudain, sur ces mots, d'un coin du cabaret, gronda l'*Internationale*.

L'orateur eut un geste d'impatience.

— Fermez ça!... Je dis que tous ces froussards, quand ils se verront assaillis par de solides gaillards, armés de bons gourdins, détaleront comme des lièvres. Et, demain, dans tous les journaux de France, on dira que les vaillants travailleurs de Trégharaix, non contents de défendre la cause sacrée du prolétariat contre la tyrannie capitaliste, ont su donner une leçon d'énergie républicaine et de courage libre-penseur à un gouvernement oublieux de son devoir ou traître à son parti.

Ce cliché grandiloquent, lancé d'une voix sèche et fébrile, déchaîna l'enthousiasme. Les applaudissements claquèrent. On tonna des acclamations. Deux bouteilles se brisèrent avec fracas.

— Holà! rugit le père Brossec, un gros homme court à l'encolure puissante et au nez rubicond, cassez pas ma vaisselle. Et puis, voilà minuit. Faut voir à déguerpir!

* * *

Le village de Guéménéhic, objet de tant de malédictions, pointait son clocher à jour à une lieue de Trégharaix. Les Sœurs de son école libre venaient d'être englobées dans un décret d'expulsion. Mais les habitants du bourg avaient résolu de s'opposer de vive force à leur départ. Les travaux de la campagne étaient interrompus; Guéménéhic avait pris figure d'un camp retranché; des barricades élevées en travers des routes aboutissant à l'école coupaient les chemins de tous côtés; des sentinelles veillaient aux abords de la place. Déjà, le sous-préfet, venu pour

exécuter les ordres du ministre, en compagnie d'une escouade de gendarmes, avait dû se replier devant la vigoureuse indignation de ces paysans résolus à défendre leurs droits. Il fallait envoyer la troupe, et, depuis cinq jours, on pensait apprendre chaque matin qu'une des compagnies du bataillon stationné à Trégharaix était partie pour Guéménéhic.

C'était l'hésitation des autorités devant cette mesure de violence qui avait si fort outré le jeune socialiste et qui, le trouvant surchauffé par des discours de réunions publiques et l'ivresse en commun de ce cabaret de faubourg, lui avait inspiré son projet d'expédition.

Maintenant, les buveurs égrenaient leur bande à travers le faubourg, avec des mines de conjurés, non sans avoir pris rendez-vous pour le lendemain, dès l'aube — et ce serait de bonne heure en ce mois de juillet — à quelques cents mètres en dehors de la ville, au premier carrefour de la grand'route.

Le jeune orateur, accompagné d'un ami, marchait d'un pas pressé, la cigarette aux lèvres.

— Tu rentres chez toi, Gouaisic ?

— Non, je vais au journal. Il faut que je trousse un compte rendu de la grève et un entrefilet sur Guéménéhic. Je ne suis pas encore au lit.

— Tu viendras tout de même avec nous ?

— Mais sans doute !

— On dirait que tu hésites. Aurais-tu peur de rencontrer ta mère ou ton petit frère Jean ?

Le jeune homme eut un haussement d'épaules agacé, mais ne répondit mot.

— Faut pas flancher, tu sais, insista son compagnon.

Si tu n'es pas là pour les conduire, ils caleront..... Allons, je vais me coucher. Bonsoir !

— Bonsoir !

Et Gouaisic, ayant lancé cet adieu d'un ton sec, se perdit dans l'ombre. Il songeait. La solitude et la nuit commençaient à le dégriser. La proposition qu'il avait jetée, dans ce cabaret fiévreux, moitié par ivresse et moitié par bravade, lui semblait maintenant un peu saugrenue. Sans doute, il aimait fort à pousser le peuple aux aventures ; mais il lui plaisait beaucoup moins d'y risquer sa personne. Après avoir signé ses articles corrosifs et fulminants du *Rappel Trégharaicois* — feuille socialiste, en secret commanditée par le banquier parisien Macherneux, qui voulait se faire élire député dans cet arrondissement breton, — Gouaisic oubliait volontiers la cause des prolétaires, au milieu des plaisirs faciles.

Et puis, si vraiment son frère ou sa mère allait se rencontrer au premier rang de ces paysans de Guéménéhic?... Il avait beau se croire au-dessus de tous les préjugés de famille, il sentait un frisson lui courir l'épine dorsale et lui glacer le cœur à la pensée d'une telle bataille.

Pierre Gouaisic était né, en effet, vingt-cinq années plus tôt, dans ce bourg de Guéménéhic, où sa mère habitait encore, avec son frère Jean, de neuf ans moins âgé que lui. Les Gouaisic avaient possédé naguère un petit bien. Par malheur, il y a dix-sept ans, le père, abîmé de chagrin par la mort d'une fillette dont il raffolait, s'était mis à boire ; et l'alcool et le vin l'avaient rendu méchant. Très vite, il était devenu l'un des piliers des pires cabarets de la ville où quel-

ques mauvais gars l'avaient endoctriné. Bref, en dépit des pleurs de sa femme, il avait déserté l'église et placé Pierre à l'école communale, tout fraîchement laïcisée.

Or, l'instituteur de Guéménéhic, un jeune pédant, farci des idées nouvelles, était furieux de voir que la feinte modération dont il faisait étalage ne trompait personne, et que l'établissement libre, ouvert immédiatement par les Frères, attirait tout le monde. Enfiellé de rancune, il eut bientôt remarqué que le petit Pierre, avec une intelligence vive et une volonté tenace, était travaillé de penchants vicieux ; n'étant pas pressé d'élèves, il résolut de pousser cet enfant, de tirer de cette gaîne paysanne un futur intellectuel et de punir cette population cléricale en formant, parmi ses membres, un ennemi de la religion.

L'aîné des Gouaisic était le fruit de cette éducation sectaire. Son père étant mort subitement, d'une congestion alcoolique, Pierre, alors âgé de dix-huit ans, s'était engagé d'un coup de tête, afin d'échapper à son milieu. Indépendant, jouisseur et ambitieux, frotté de littérature et doué d'un certain bagout, il s'était lié avec le rebut de la caserne et n'avait échappé qu'à grand'peine au Conseil de guerre et aux bataillons d'Afrique. Son temps achevé, il avait obtenu au *Rappel Trégharaicois* cette position qui lui semblait une avenue sur les destinées les plus hautes. Au surplus, la place était bonne. Le banquier Macherneux, qui, dévoré du prurit politique, avait jeté son dévolu sur ce centre industriel où le socialisme fermentait, payait largement. Gouaisic, en même temps que journaliste, était conférencier populaire ; il avait des cham-

pions parmi les ouvriers, des succès oratoires au sein des réunions. C'était presque une manière de petit personnage ; déjà même, il rêvait de supplanter son patron.

Mais, cette nuit-là, tout courant dans les rues étroites et sombres, il était loin de songer à l'avenir, et le passé lui remontait au cerveau. Que ferait-il le lendemain, si sa mère ou son frère...?

Cependant, ses réflexions angoissées l'ont conduit jusqu'au journal. Il entre, échange un bonjour maussade avec le petit Hergoëz, le gamin chargé de la « locale », allume une cigarette, et, d'un geste énervé, chassant les scrupules et les remords, il se met au travail.

Rageuse et grinçante, sa plume écorche le papier de ces mots : « Quand donc le gouvernement se décidera-t-il à marcher sur ces odieux calotins de Guéménéhic ?...

II. — Le Cadet

Le petit réveil de cuivre acheté, la Saint-Martin dernière, à la foire de Trégharaix, vibra d'une sonnerie grêle et stridente. La mère Gouaisic, qui ne dormait plus qu'à moitié, au fond de son lit-clos, se réveilla tout à fait, ouvrit les yeux, se dressa. Un rayon de jour, très pâle, et comme imprégné de nuit, filtrait par les rideaux de serge verte, et, dehors, des trilles et des roucoulements d'oiseaux s'égrenaient dans les arbres. La mère Gouaisic enfila son vieux jupon, jeta un fichu sur les épaules, descendit du lit-clos sur le coffre, et du coffre sur le sol en terre battue ; puis, ayant chaussé ses sabots, elle alluma la petite lampe à pétrole qui pendait sous le manteau de l'âtre.

Alors, elle regarda dans le second lit-clos, le plus beau, celui qui attenait à l'armoire de noyer aux ferrures de cuivre. Et un sourire illumina sa peau tannée et plissée de vieille paysanne, à la vue de son Jean qui dormait à poings fermés. La sonnerie aiguë n'avait pas troublé ce sommeil de quinze ans.

Qu'il était joli, son petit gars ! un peu pâle et maigriot, car il avait travaillé dur. Moins intelligent que son aîné, il devait bûcher pour apprendre ; mais il bûchait de tout son cœur, qui était grand, et le succès couronnait ses efforts. Il venait de remporter plusieurs prix, au Petit Séminaire, et deux grands mois de vacances en pleine campagne auraient tôt fait de lui rendre ses forces.

La mère Gouaisic le contemplait avec un mélange d'orgueil et d'attendrissement, et aussi, — car elle songeait à l'autre, — avec une mélancolie douloureuse au fond des prunelles et un léger tremblement au coin des lèvres.

Il avait reçu meilleure éducation que Pierre, ayant été mis à l'école libre après la mort du père. De son aîné, il avait la volonté tenace, et ce n'était pas sans peine que les efforts combinés de sa mère, des Frères et du curé avaient épuré chez lui l'entêtement puéril en virile énergie. L'expérience précoce de la douleur, en face des violences avinées de son père vivant et de l'inexprimable horreur de son père mort, avaient contribué du reste, à former son caractère et à élever son âme. Très jeune, il avait senti qu'il devait consoler sa mère et qu'il avait mission de réparer, pour celui que Dieu avait frappé d'une fin si terrible et pour celui qui offensait Dieu par une vie si coupable.

Et, vers le temps de sa Première Communion, la vocation sacerdotale avait fleuri dans son cœur, sur ces pensées du sacrifice. Le curé du village avait obtenu pour lui une bourse au Petit Séminaire : il serait prêtre un jour, et c'était avec une douceur profonde que la mère Gouaisic se voyait, dans l'avenir, vieillissant au presbytère de son fils, et le servant.....

— Mais le temps passe. Il faut le réveiller, songea-t-elle.

Et, déposant un gros baiser sur le front un peu pâle de son gars :

— Jean, fit-elle.

— Maman, répondit une voix tout ensommeillée, tandis que les yeux de Jean s'ouvraient à demi et qu'un sourire câlin flottait sur ses lèvres.

— Il va être 4 heures, il faut te lever.

— Oh ! déjà ? J'ai encore envie de dormir.

— Voyons ! Tu oublies ! C'est ton tour de garde au grand Calvaire.

— Ah ! c'est vrai !

Et, du coup, l'enfant se redressa sur son lit, tout somnolent encore et se détirant les bras dans un bâillement prolongé.

— Allons, dépêche-toi ! Tu n'as que le temps ! Je vais te préparer une bonne tasse de café bien chaud avec une petite goutte. Ça te dégourdira.

Jean Gouaisic avait maintenant les yeux grands ouverts. Un bénitier de faïence pendait au fond du lit-clos ; il y trempa les doigts et se signa pieusement.

— Ah ! maman, s'écria-t-il en sautant sur le sol, quel beau rêve ! J'étais missionnaire en Chine, et des brigands m'environnaient pour m'entraîner au martyre,

Être missionnaire, être martyr, hein, maman, si le bon Dieu voulait tout de même ?

La mère Gouaisic eut un petit frisson.

— Tu rêves encore ! Habille-toi ! Ça vaudra mieux.

Quelques minutes après, Jean, tout paré, le nez dans son grand bol aux enluminures naïves, se brûlait délicieusement la langue avec son café tout chaud.

— Voilà ton sifflet ! Prends ta pèlerine ! J'ai mis dans la poche un morceau de pain et un bâton de chocolat. Surtout, sois bien prudent, n'attrape pas un mauvais coup. Ça ne servirait à rien. Tu es là-bas pour prévenir ; c'est aux hommes à combattre.

— Oui, maman, sois tranquille ! A tout à l'heure !

Et déjà l'enfant, bien en selle sur sa bicyclette, disparaissait au premier tournant, tandis que la mère le suivait encore du regard, en murmurant d'une voix plaintive et résignée :

— Missionnaire ! Missionnaire ! Enfin, mon Dieu !

Le modeste enclos de la mère Gouaisic était hors du village, au bord d'un petit chemin creux qui s'enfonçait comme une ravine entre deux haies d'ajoncs, de genêts et de ronces. Quelques coups de pédales, et Jean se trouva sur la grand'route. Au carrefour, au pied d'une croix rustique ombragée de trois vieux petits chênes au tronc rabougri et aux branches torses, quelques paysans bivouaquaient près d'un feu mourant.

— Ah ! te voilà, Jean, cria l'un d'eux. C'est bien ! Tu es à l'heure. Cours relever Jacques Hermon qui est de faction depuis deux heures et qui, probablement, commence à s'engourdir. Tu sais la consigne ! Tu grimpes au sommet de la butte, à côté du Calvaire ;

et de là, tu surveilles en même temps la route de Trégharaix, dont tu dois voir un bon kilomètre, et le chemin des bois de la Handaye, par où l'on pourrait déboucher sur nous. Si tu aperçois une troupe, deux coups de sifflet et vite, au galop, pour nous renseigner ! C'est compris ? Bonne chance !

— Au revoir !

Et Jean se lança sur la grand'route, entre deux champs de blé noir qui souriaient au soleil levant comme deux grands parterres fleuris.

* * *

Le grand Calvaire est une légère éminence qui se soulève, au bord des champs de blé noir, à l'endroit même où se creuse le petit vallon boisé de la Handaye. La route y commence un large demi-cercle, afin d'éviter les raideurs de la pente, tandis qu'un petit chemin se jette à travers les bouleaux et les frênes, jusqu'au fond du val, enjambe sur un pont rustique le ruisseau qui gazouille entre les arbres et grimpe tout droit l'autre versant. Dans le flanc de la butte, une miniature de grotte artificielle, clôturée d'une grille, abrite un autel dédié à Notre-Dame de Lourdes. On y vient en procession le 15 août. Au-dessus, nettement découpée sur le ciel, s'érige une croix de granit.

Depuis une heure environ, Jean Gouaisic est là, les yeux attachés sur la route, assis au pied de la croix, dont la pierre grise s'argente à l'aurore, et dont le Christ, de ses grands bras ouverts, semble bénir et embrasser l'étendue. Jean regarde et doucement se réchauffe aux caresses du bon soleil, qui monte dans un ciel de turquoise où s'évaporent quelques nuages

roses. Au bas de la butte, sa bicyclette accotée contre une grosse pierre est prête à la course ; entre ses doigts, d'un mouvement machinal, il tord le petit cordon qui retient son sifflet. Dans les premiers instants de sa faction, l'air frais du matin l'ayant saisi, Jean s'est enveloppé de sa pèlerine et pelotonné tout contre la croix ; maintenant, une délicieuse tiédeur le pénètre, une torpeur quiète et agréable envahit tout son corps ; une somnolence alourdit ses yeux las de fixer l'horizon. Et, peu à peu, sans que son cerveau engourdi en ait pris conscience, voilà que la petite sentinelle, enfouie dans son grand manteau, s'endort.....

..... Combien de temps Jean Gouaisic a-t-il dormi ?

Tout à coup, un bruit de voix rudes et de rires grossiers le réveille en sursaut. Qu'est-ce donc? Un cauchemar ? Ou plutôt la continuation de ce rêve, interrompu par un lever trop matinal, où Jean s'était vu missionnaire assailli par des brigands chinois ? Car ils ont tout l'air de bandits, ces hommes qui l'entourent en ricanant... Mais non ! Ce n'est pas un rêve. D'un bond, Jean se redresse, il se rend compte, il se souvient! Mauvais soldat, il s'est assoupi en faction. Le pauvre gars se sent confus et désespéré, comme une sentinelle qui a trahi son devoir Ce que veulent tous ces gaillards qui l'environnent et dans lesquels il croit reconnaître des grévistes de Trégharaix, il ne le sait pas bien. Mais, pour sûr, à leur mine, aux mots qu'ils échangent, à leurs railleries cruelles, aux gourdins qu'ils portent, on devine aisément qu'ils ont comploté quelque mauvais coup. Sans doute, ils ont dessein d'attaquer les défenseurs de l'école. Ainsi, toutes les précautions prises, toutes les barricades élevées,

toutes les nuits tenues en éveil, tout cela va être perdu par la faute de Jean Gouaisic. Et qui sait? Les soldats eux-mêmes ont peut-être déjà passé ; peut-être, en ce moment, le village est envahi, les Sœurs jetées dehors.....

Comme un éclair, toutes ces conjectures ont traversé l'esprit de Jean. D'un effort désespéré, le petit se précipite, il fonce en avant sur le groupe, il essaye de rompre cette barrière humaine.

Dix bras l'immobilisent.

— Ah ! ah ! la sentinelle est surprise..... Tu vas nous servir d'otage..... Allons, viens !

— Laissez-moi, lâches ! Laissez-moi ! s'écrie l'enfant, qui se débat de toutes ses forces, en regardant vers le pied de la butte.

— Tu cherches ta bicyclette? Elle est en bonnes mains.

Sur la route, en effet, au milieu d'un autre groupe, un des garnements essaye la machine.

Mais son sifflet ! Il l'avait oublié. Fébrilement, de sa main libre, il veut le saisir.

Un nouveau ricanement l'interrompt.

— Ton sifflet, mon vieux, le voilà !

Et l'un de ses geôliers, tenant le cordon entre le pouce et l'index, lui balance ironiquement l'objet devant les yeux. Imprudence ! Car Jean Gouaisic a l'esprit alerte et le geste prompt. D'un mouvement si rapide que ses ennemis n'ont pu ni le prévoir, ni l'arrêter, l'enfant vient de happer au passage, entre ses dents, le sifflet sauveur. Et, avant qu'une brusque saccade ne l'ait arraché de sa bouche, un coup bref et

aigu a déchiré l'air... Au loin, du côté de Guéménéhic, un autre coup fait écho.

— Ah ! vermine, rugit, furieux, l'un des grévistes.

Et, à l'instant même, un lourd bâton ferré, lancé d'une main rude, s'abat sur la tête de l'enfant.

Jean pousse un gémissement sourd ; il chancelle, il tombe, il roule comme une masse inerte, entre les ronces qui le déchirent et les pierres où il se meurtrit, jusqu'au pied de la butte. Un silence effaré l'environne.

Mais soudain, de la route où il est venu s'écraser parmi le gros des grévistes, un cri d'angoisse répond à ses plaintes. Pierre Gouaisic est là ; tout à l'heure, à distance, il n'avait pas distingué les traits de ce petit factionnaire accroupi dans un manteau. Maintenant, il a reconnu son frère. Affolé, désespéré, subitement empoigné d'un terrible remords, il s'agenouille auprès de la victime, il cherche à soulever cette tête ensanglantée, trouée d'une blessure béante ; d'une voix frémissante, il l'appelle :

— Jean ! Jean ! Jean !

L'enfant, frappé à mort, ouvre à demi les yeux, et, d'un souffle à peine articulé qui passe comme un soupir très faible :

— Je te pardonne !

Autour des deux frères, les grévistes atterrés, immobiles, regardent.

III. — La Victime

Il fait à moitié nuit dans la grande pièce, au sol de terre battue, qui compose tout le logement de la mère Gouaisic. Et pourtant, dehors, la campagne s'épanouit

riante au beau soleil de juillet. Mais, ici, les rideaux tirés atténuent la lumière ; seuls, deux cierges, aux deux flancs d'un cercueil drapé de noir, éclairent tristement l'intérieur. Devant le cercueil, assise au pied de son lit-clos, les coudes aux genoux, le menton sur ses mains croisées, les yeux perdus, la mère Gouaisic veille.

Depuis le matin, tout le village a défilé dans son humble maisonnette. Elle est maintenant seule. Elle a demandé ce répit pour pleurer à son aise auprès de son petit gars.

Les alentours sont calmes. On n'entend aucun bruit. Plus de gardes à l'orée des chemins ; plus de barricades en travers des routes. Devant le deuil, on a consenti la trêve. Le sang du petit homme a momentanément sauvé les Sœurs de Guéménéhic.

D'ailleurs, les autorités se sentent coupables. Le meurtre de l'enfant a soulevé dans tout le pays une poignante émotion, que la presse a répandue au loin.

Les journaux reprochent au gouvernement de n'avoir pas prévenu cette équipée de grévistes qui devait fatalement aboutir à un malheur. Aussi, pour effacer la mauvaise impression provoquée par ce douloureux incident, le ministre de l'Intérieur a-t-il prescrit une enquête vigoureuse ; déjà, le meneur du mouvement, Pierre Gouaisic, est arrêté. En outre, le sous-préfet de Trégharaix a reçu l'ordre de se rendre à Guéméněhic pour présenter des condoléances officielles à la mère de la victime, avec l'arrière-pensée d'en obtenir des funérailles aussi discrètes qu'il se pourra.

Cependant, la mère Gouaisic, les yeux rougis, le teint ravagé, les traits tendus, ne verse plus de larmes,

elle a déjà tant pleuré ! Elle fixe éperdûment le petit cercueil, en écoutant toujours au fond de son esprit, le dernier désir exprimé par son petit Jean..... Etre missionnaire et martyr !..... Et, très doucement, dans tout son être, ce souvenir épanche une vraie sérénité : la sérénité dans la douleur, ce sentiment surnaturel que seule peut connaître et goûter la foi vive et robuste ; ce sentiment qui laisse au chagrin toute sa profondeur et son acuité, mais qui l'enveloppe d'espérance et qui, pour ainsi dire, soutient l'âme au-dessus des angoisses et des déchirements du cœur.

Il semble à la pauvre femme que c'est son petit Jean qui lui verse d'en haut cette lumière et cet apaisement surhumain. Elle croit entendre une voix monter du cercueil :

— Je voulais me donner à Dieu plus tard, il m'a pris tout de suite. Je voulais répandre mon sang pour lui chez les sauvages, il l'a fait couler sur le sol de mon pays pour le rachat de mes frères..... et surtout de mon frère ! Le bon Dieu m'a déjà donné la récompense, je le contemple à jamais dans le paradis !..... Maman, ne pleure pas ! Je suis heureux et glorieux près du Seigneur..... et je prie pour toi !.....

Et la mère Gouaisic joint ses mains tremblantes, et, du petit cercueil, ses regards se lèvent au ciel. Ce n'est pas sous le drap noir et sous le bois blanc qu'elle doit chercher son petit Jean. C'est là-haut, par delà l'espace et le soleil..... Mais, en dressant la tête d'un mouvement machinal, comme si, au lieu des solives noires et lourdes, elle allait découvrir son gentil gars au milieu des chérubins, voici que ses yeux brusquement se heurtent à un grand cadre appendu sur le

mur. Entre quatre baguettes très simples, un portrait de soldat, photographie agrandie gauchement par un artiste forain. Sur le coin du cadre, un gros nœud de crêpe. C'est le dernier souvenir que la mère Gouaisic ait gardé de son fils aîné. Quand, au sortir de la caserne, le malheureux s'est définitivement séparé des siens, la pauvre femme a voilé de cet emblème de deuil la figure de l'enfant qui n'existait plus pour elle. Et, à présent, elle contemple, à travers la buée qui s'épaissit devant sa vue, cette tête intelligente et volontaire où déjà se creusait le stigmate inquiétant du vice. Et sa lèvre frémissante et blanche murmure très bas, très bas :

— Fratricide!..... Oh! mon Pierre, mon pauvre petit Pierre!

Alors, un sanglot lui déchire la poitrine. Et, d'un brusque sursaut, la mère Gouaisic se jette à genoux, presque affaissée contre le cercueil qu'elle étreint de ses bras fébriles, qu'elle baigne de ses larmes, en gémissant :

— Mon petit Jean! Mon petit Jean! Sauve ton frère! Oh! je t'en supplie, sauve-le!

Puis, la tête épuisée s'abat lourdement sur le drap noir, tandis que tout le corps est secoué de frissons.

Mais, soudain, un bruit de paroles et de pas la réveille et la redresse. Par la porte ouverte, un flot de lumière est entré dans la chambre close, a pâli soudain la petite flamme d'or des cierges. Un homme jeune, un inconnu, vêtu comme un monsieur de la ville, est là, debout, la tournure guindée, l'air un peu gêné. Près de lui, la mère Gouaisic aperçoit le maire du village.

— Pardon, fait celui-ci à mi-voix ; nous avons frap-

pé, vous n'avez pas répondu..... Alors, j'ai poussé la porte..... C'est M. le sous-préfet.....

A ce nom, la pauvre femme se recule, un peu pâle. Que lui veut-on encore ? Et la voilà qui se place en avant du cercueil, dans une attitude de défense, comme si elle redoutait qu'on essayât de lui voler le corps de son fils.

— Qu'y a-t-il, Monsieur ? demanda-t-elle en balbutiant.

Le fonctionnaire est un peu embarrassé de cette mission qu'il considère comme une corvée. Cependant, il a préparé quelques phrases banales et correctes. Et, d'un ton qu'il cherche à rendre ému :

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il, d'avoir interrompu les pleurs que vous versiez sur ce pauvre enfant, victime innocente de nos discordes civiles.....

Mais la mère Gouaisic arrête le froid discours d'un mouvement sec. Toute droite, elle se redresse et fixe énergiquement son interlocuteur. Et, du bras tendu, montrant le portrait de son fils aîné, de ce jeune homme que le sous-préfet vient de faire arrêter ce matin, mais qu'hier encore il flattait comme une puissance populaire, elle lui répond, avec un geste et une voix qui donnent à sa simple figure de pauvre paysanne une sorte de grandeur tragique :

— Monsieur, voilà la victime que je pleure !

LES ÉTRENNES DE SŒUR MÉLANIE

La Sœur Mélanie referma son missel au papier jauni, le déposa sur le petit guéridon qu'on avait placé contre son fauteuil et fit lentement un grand signe de croix. Puis, après avoir médité quelques instants, les mains jointes et les yeux fixés sur les bûches brasillantes qui se mouraient dans l'âtre, elle souleva le rideau de sa fenêtre, contempla la campagne et poussa un soupir.

C'était dur, en effet, de garder la chambre, un premier janvier, par un si beau jour : une jolie matinée d'hiver, ni trop piquante, ni trop humide. Le soleil venait de se lever un peu pâle, au bord du ciel un peu gris, répandant ses rayons languissants sur les toits de tuile marbrés de mousse et sur les toits de chaume hérissés d'herbes folles. A gauche, se dressait la tour carrée de l'église, enveloppée d'un vol de corbeaux ; à droite, le pignon ardoisé de la mairie. Tout au loin, montait la colline, poudrée à frimas par la gelée blanche et mouchetée d'arbres à la ramure noire, effilée, qui se perdaient, en masse confuse, à l'horizon.

Oui, c'était bien dur de rester au coin du feu, calfeutrée, dans un grand fauteuil, au lieu de commencer le nouvel an par une bonne visite à l'église. Mais force était à Sœur Mélanie d'obéir au médecin, qui lui avait

défendu de sortir avant le jour des rois ; et la pauvre Sœur eût-elle voulu se révolter contre l'ordonnance, que la petite Fanchon, qui s'était constituée sa garde-malade, aurait bien trouvé moyen de la contraindre à la soumission. Au besoin, Fanchon n'eût pas hésité à quérir main-forte au presbytère, auprès de la vénérable influence du vieux curé ou de l'énergie rudoyante un peu du jeune vicaire.

Car Sœur Mélanie revenait de loin..... Mais, avant de pousser mon histoire, il faut que j'en présente l'héroïne aux lecteurs.

Et d'abord, je ne devrais point la nommer Sœur Mélanie..... Mais elle n'était connue que sous ce nom là, par tout le village de C....., qui ne pouvait se faire à l'appeler, comme il aurait fallu désormais, Mlle Schulst.

Sœur Mélanie, en effet, a dû quitter sa cornette et sa guimpe ; elle a dû rompre avec sa congrégation ; elle a dû coiffer un chapeau de dame et endosser un vêtement laïc. Mlle Schulst est une de ces mille sécularisées qui pleurent aujourd'hui leur vie religieuse, en priant pour les bourreaux qui les raillent et les pourchassent, après les avoir torturées.

Maria Schulst était née quatorze ans avant la guerre, au pied des Vosges, à Munster, dans notre belle Alsace. Après l'annexion, son père, veuf avec ses six enfants dont elle était l'aînée, n'avait pas cru pouvoir abandonner la situation modeste, mais sûre, qu'il occupait dans une scierie, pour exposer tous ces petits sans mère aux hasards de l'émigration. Avec une douleur concentrée, mais profonde, il avait donc subi la domination prussienne. Il était devenu, lui si Français de cœur,

Allemand de fait. Du reste, il avait nourri ses enfants d'un amour ardent, presque farouche, pour leur ancienne et toujours vraie patrie. L'aînée surtout, que les horreurs de la guerre avaient bouleversée plus que les autres, était passionnée de la France.

Aussi, malgré le déchirement d'une séparation qui l'entraînait si loin du foyer paternel et du clocher natal, ce fut, six ans plus tard, une consolation pour Maria Schulst, devenue Sœur Mélanie, que de passer les Vosges et d'entrer dans une congrégation d'origine alsacienne, dont un nombreux essaim s'était fixé sur l'autre versant de la nouvelle frontière.

Il y avait, de cela, plus d'un quart de siècle et depuis vingt ans Sœur Mélanie faisait la classe aux petites filles de C..., quand brutalement un décret ferma l'école.

Sœur Mélanie et sa jeune compagne, Sœur Baptistine, avaient reçu, du sous-préfet, l'ordre de rallier immédiatement leur maison-mère. Sœur Baptistine était seule partie. Tous les paroissiens de C..., le maire et le curé en tête, avaient signé une pétition, pour implorer de la supérieure générale le maintien de Sœur Mélanie au milieu d'eux ! Si profondes étaient les racines de gratitude et d'affection que la bonne religieuse avait poussées dans tous les cœurs !

La supérieure générale avait d'autant mieux consenti qu'elle était fort embarrassée de toutes les filles qui revenaient.

Et voilà pourquoi Sœur Mélanie portait l'habit séculier.

*
* *

Jamais, d'ailleurs, elle ne s'était vue si affairée que

depuis qu'officiellement elle n'avait plus rien à faire. Elle s'occupait de tout un peu, maintenant, dans le village de C..., fors la classe. Car, si l'école avait été rouverte, avec deux institutrices, dont une élève de Sœur Mélanie, on n'avait pas jugé prudent que l'ancienne Sœur y reprît ses fonctions.

Au point de vue légal, en effet, M[lle] Schulst était Allemande.

Cette brave fille, au cœur si chaudement, si résolument patriote, était passée d'Alsace en Bourgogne, sans avoir l'impression qu'elle changeait de pays. C'était toujours la France. Du reste, elle se sentait si Française, d'esprit, d'âme et de langue, que l'idée ne lui serait point venue qu'elle eût à reprendre une nationalité qu'elle ne pensait pas avoir perdue. Et ainsi, elle avait vécu, au jour le jour, sa qualité d'Alsacienne lui étant comme un certificat de patriotisme.

Mais, à présent qu'elle était sous le coup de la persécution, – car on savait que des menaces avaient été proférées contre elle en haut lieu — Sœur Mélanie devait-elle se faire naturaliser? Conseil avait été tenu, sur ce point délicat, dans le salon du presbytère, entre le curé, le maire et le vicomte de Morieux, le conseiller d'arrondissement. Et l'on avait cru devoir laisser les choses en l'état, pour ne pas attirer l'attention sur un détail qu'on supposait ignoré.

Au surplus, Sœur Mélanie se croyait dorénavant à l'abri des vexations policières et des tracasseries administratives. Elle avait fait ses preuves. Et sa pauvre figure abîmée, son pauvre corps endolori en portaient les stigmates affligeants mais glorieux.

Sans doute, elle estimait n'avoir accompli que son

devoir ; elle espérait toutefois qu'on lui en saurait gré.

La maladie, dont la religieuse achevait maintenant la convalescence, avait eu pour cause, en effet, son héroïque abnégation.

Voici ce qui s'était passé. Trois mois plus tôt, un régiment en manœuvre avait pris ses cantonnements, tout un dimanche, au village de C... Or, deux pauvres petits soldats qui étaient arrivés au gîte, en se traînant, déjà tout frissonnants de fièvre, avaient été, le surlendemain, dans l'impossibilité de repartir. Ils étaient frappés de la petite vérole. Au major, qui se préparait, bien à contre-cœur, à les évacuer sur la gare prochaine, à deux lieues et demie, Sœur Mélanie avait bravement offert de s'isoler avec les malades, dans l'ancienne maison des Sœurs, et de les soigner jour et nuit. Le major avait accepté. Sœur Mélanie avait tenu sa promesse. Elle s'était montrée si vigilante et si dévouée, que les deux soldats avaient guéri. Mais elle-même, atteinte à son tour, en pensa mourir...

Songeait-elle à tout cela, Sœur Mélanie, tandis que ses yeux mélancoliques erraient sur la campagne ?... Oh ! non ! son imagination n'avait pas le temps de se bercer dans les souvenirs. Elle regardait déjà vers le lendemain. vers ses occupations très prosaïques, et pourtant très aimées, qu'elle pourrait bientôt reprendre. Elle pensait à l'église, qu'elle se proposait de nettoyer à fond ; elle pensait à Nicole, la pauvre enfant presque idiote à qui, par un prodige de patience, elle apprenait le catéchisme ; elle pensait à Jeannette Pâtours, la jeune fille malingre et aveugle de Haut-Moulin, à qui elle faisait la lecture et enseignait la résignation ; elle pensait à son ouvroir, à ses visites

aux pauvres, à ses leçons de ménage... Où donc eût-elle pris le temps de rêver, Sœur Mélanie ?

* * *

Toc ! toc !... Deux coups frappés sec, à l'huis de sa maison, la réveillèrent de la demi-somnolence où, peu à peu, elle s'était engourdie...

— Entrez !

La porte s'ouvrit et la figure parcheminée du curé, le crâne luisant au milieu d'une couronne éclaircie de cheveux blancs, apparut, souriante.

— Bonjour, Sœur Mélanie !... Et bonne année !... Vous n'avez donc pas voulu venir à la messe, pour le premier janvier ?

— Hélas ! monsieur le curé.....

— Il faut vous dépêcher de guérir pour tout de bon. Notre-Seigneur attend votre visite et son église attend votre balai.

— Le docteur m'a promis d'ouvrir ma prison pour l'Epiphanie ; et, une fois dehors, mon balai ne sera pas loin.

— Dieu vous entende !..... Et, pour aujourd'hui, permettez-moi de vous offrir mes petites étrennes.

Et, ce disant, le curé tirait de sa douillette et posait sur la table une statuette de Notre-Dame de Lourdes.

— Oh ! monsieur le curé, vous êtes trop bon.

— Cela n'est rien... J'espère que vous en aurez de bien plus belles.

— Et quoi donc ?

— La médaille d'honneur, qu'on a demandée pour vous au gouvernement.

— Oh ! monsieur le curé, je vous en supplie, n'en

parlons pas. En fait de médailles, je n'en veux pas d'autres que celles qui pendent à mon chapelet.

— Mais si, parlons-en ! Vous savez bien, ma bonne sœur, ce que je vous ai dit, quand l'indiscrétion de cette jeune pie de Margoton vous a révélé notre petit complot. Il ne s'agit pas de recevoir une récompense...

— Que je n'ai nullement méritée, d'ailleurs.

— Ça !... Mais passons ! Il s'agit de vous prêter à une manifestation que nous croyons utile et qui fera du bien dans le pays. Il est bon que l'État reconnaisse officiellement, par une médaille d'honneur, le dévouement...

— Oh ! le dévouement !

— Mais oui, le dévouement, puisque vous avez failli en mourir.

— Je ne l'avais pas fait exprès.

— Le dévouement, dis-je, d'une de ces religieuses, qu'il chasse de nos écoles et de leurs couvents.

— Enfin, puisque vous le voulez.

— Certes !... Et j'espère bien que ça ne tardera pas. Pichut, le pharmacien, qui a des relations avec ces messieurs de la préfecture, a bien voulu se charger de notre pétition ; et...

Toc ! toc !

— Entrez ! — Cette fois, c'est le vicaire, un grand gars, fortement bâti, qui s'engouffre en coup de vent.

Les vœux et compliments aussitôt échangés ;

— Je disais à Sœur Mélanie, reprend le curé, que la médaille arriverait bientôt. Le père Marteau, qui fut l'autre jour à la ville, a saisi au vol un bout de causette entre Pichut et le docteur Grandrenard. Or, le docteur disait à Pichut : « Soyez tranquille ; l'affaire de Sœur Mélanie est dans le sac » .

— Hum ! hum ! interrompit le vicaire, ébauchant une grimace.

— Hé quoi ! mon cher abbé, toujours des soupçons ?

— Plus que jamais !

— Croiriez-vous, ma sœur, que cette mauvaise langue, — et le curé montra du doigt son vicaire, — accuse notre ami Pichut d'être... Comment dites-vous, l'abbé ?

— Une casserole.

— Hein ! fait la sœur, écarquillant les yeux.

— Je veux dire un mouchard.

— Un mouchard ?... Attendez donc ! C'est bien ce que nous appelons, chez nos petites filles, une rapporteuse ?

— Tout juste.

— Ce bon M. Pichut, s'écria la sœur, d'un ton de reproche, en joignant les mains !

— Ce bon M. Pichut, poursuivit le vicaire en hochant la tête, il y a longtemps que je le surveille. Vous vous rappelez le jour où l'on discuta, au presbytère, la naturalisation de Sœur Mélanie. Eh bien, comme je reconduisais M. le vicomte et que nous parlions, de l'affaire, je surpris le Pichut qui semblait rôder autour de nous, avec un air tout drôle...

— Mais voyons ! Pichut fait ses Pâques.

— Hé ! Hé ! dans une paroisse aussi bonne que la nôtre, il se pourrait bien que le loup mît une peau de brebis...

Toc ! toc !

— Entrez !

Cette fois, c'est la vieille Bontemps, qui entre à petits pas, le dos voûté, son long nez pointu, souligné d'une ombre de moustache, émergeant sous sa coiffe tuyautée des jours de fête, un bon sourire plissant ses

paupières et fendant largement sa bouche édentée. Sous son bras gauche, elle tient un grand panier, tandis que sa main droite appuie sur un bâton noueux.

— Bon jour et bon an, ma bonne sœur! maintenant que vous vlà gaillarde, m'est avis que vous mangerez ben queuque bon morceau de poulet. En vlà deux, ben en chair et ben dodus, que j'avons engraissés tout exprès pour vous!

Et puis d'autres visiteurs se succèdent à la queue-leu-leu. Tout le village défile chez la Sœur Mélanie. C'est le père Marteau qui sort des profondeurs de sa blouse un flacon de vieille eau-de-vie de marc et qui engage la convalescente à en boire de temps en temps une petite goutte : « Ça lui remettra les sangs! » C'est la Pâtours, la mère de la pauvre aveugle de Haut-Moulin, qui apporte à la Sœur un chaud tricot de laine grise, auquel la petite infirme a travaillé, de longues heures durant. C'est Nicole, la fillette à moitié idiote, qui, fière et confuse à la fois, présente à Sœur Mélanie une belle page d'écriture qu'elle a composée toute seule... Et je n'en finirais point, si je voulais tout dire!

Tout cela fatigue un peu Sœur Mélanie. Mais elle est si contente!

Cependant, Fanchon, la garde-malade, y met le holà! Mieux qu'un agent de police, elle fait circuler son monde.

*
* *

Et, malgré tout, il y avait encore cinq ou six personnes, autour de Sœur Mélanie, quand la religieuse, ayant regardé par la fenêtre, se redressa tout à coup, avec une légère pâleur d'émotion.

— Tiens, s'écrie-t-elle, le garde-champêtre... Et il porte un grand papier!

— C'est pour la médaille, s'exclamèrent en chœur tous les assistants.

Mais le garde-champêtre entra. Sa figure était maussade et sa démarche hésitante. Il avait, entre les yeux, son pli des jours sombres et des missions pénibles, ce gros pli noir que tous les habitants de C... connaissaient si bien et qui faisait si peur aux enfants indociles. Une angoisse passa dans la petite chambre, éteignant les sourires et serrant les gorges.

— Que m'apportez-vous donc là, père Mathieu? demanda la Sœur, en essayant de raffermir une voix qu'on sentait mal assurée.

Sans répondre un mot, le père Mathieu remit l'enveloppe à Sœur Mélanie; puis, s'enfonçant dans un coin de la pièce, il attendit.

La convalescente respira fortement, comme pour reprendre haleine; d'une main tremblante, elle déchira le pli, en tira une grande feuille administrative, ouvrit et lut:

— Ah! mon Dieu!... Ce cri s'échappa de ses lèvres, tandis que le papier tombait de ses mains. Puis, tout d'une masse, elle s'affaissa, les bras pendants, la poitrine haletante, la figure très pâle; et deux grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues.

Tous se précipitèrent à l'envi, les uns vers la malade, les autres sur la lettre.

Et l'on découvrit alors que ce grand papier, qu'on avait cru porteur de bonnes nouvelles, était un arrêté d'expulsion, signé par le préfet, contre « la nommée Maria Schulst, allemande ».

« PROPRIÉTÉ A VENDRE »

Le vieux chemineau s'en va très lentement, le front bas, le dos pliant sous la besace, et la main lourdement appuyée sur un bâton noueux. Il s'en va, les pieds traînants, le long de la grand'route, entre les arbres dépouillés et noirs, où chante interminablement la chanson lugubre et monotone des gouttes d'eau tombant de branche en branche, jusque sur le tapis fourré des feuilles mortes.

Le jour baisse. Il fait froid et il pleut. Le vieux chemineau marche à pas lents, sans se plaindre.

Jadis, il suivait les routes avec sa voiture, une grande roulotte de saltimbanque, où l'on pouvait se reposer quand on était las, s'abriter quand le ciel était menaçant, dormir quand arrivait la nuit.

Mais l'âge est venu, les muscles vigoureux du forain se sont rouillés, les affaires ont été mauvaises ; il a fallu vendre la roulotte, et il a fallu licencier la troupe.

Un beau jour, au pauvre saltimbanque, il ne resta plus, des richesses d'antan, qu'un ours lamentable et perclus, qu'il traîna quelque temps de village en village et qui finit par mourir un soir d'hiver, au coin d'un bois.

Depuis, le vieux chemineau s'en va, sur la grand' route, en mendiant son pain.

L'an passé, il connut quelques semaines de bonheur et de repos. Il avait eu la chance de tomber malade à la porte d'un hôpital. Il y fut soigné comme un prince et les jours de convalescence lui parurent un songe de paradis. Mais la guérison survint, fut complète, incontestable. Il dut reprendre ses guenilles, et sa besace, et son bâton.

Et c'est pourquoi le vieillard s'en va lentement, par le grand chemin qui tourne entre les arbres nus et humides, à la tombée du soir.

Il s'en retourne, à petites journées, vers son pays natal, à l'autre bout de la France. Un monsieur très correct et très imposant, qu'il eut la hardiesse de consulter à la préfecture de Z..., il y a huit jours, lui a déclaré, du bout des lèvres, en lui rendant ses papiers du bout des doigts, que s'il voulait se faire admettre à l'hospice, il devait s'en aller dans son département d'origine.

Et le vieux chemineau s'en va, tout doucement, vers son département d'origine.

Pourra-t-il arriver seulement? Hier, il espérait encore. Il commence à douter aujourd'hui. Car il se sent bien las, bien affaibli, bien rompu. Son âme est découragée, son corps est transi. Il ne marche plus qu'avec peine. Une étrange et douloureuse oppression lui meurtrit la poitrine. Un bandeau de froid lui garrotte le front. Ses yeux divaguent, ses jambes flageollent. Et la nuit tombe. Et le vagabond n'entend d'autre bruit que la chanson monotone et lugubre des gouttes d'eau tombant de branche en branche.

Cependant, une pensée survit encore en son cerveau qui vacille, et cette pensée le soutient, le relève et le

pousse. Ce pays désert, coupé de bois et de landes, il le connaît, il l'a traversé jadis. Et il n'a pas oublié qu'un monastère en interrompt la solitude.

Encore deux ou trois kilomètres, et les bâtiments carrés de l'abbaye se dresseront dans l'ombre, à quelques pas de la route, au bord d'une rivière.

Il fera tinter la petite cloche. Un homme en froc blanc, viendra lui ouvrir la porte, et, sans rien lui demander, l'introduira dans le couvent, le conduira près d'un bon feu pétillant et flambant, lui servira une grande écuellée de soupe chaude et odorante, l'installera dans un lit confortable et bien doux, le soignera s'il est malade... Et le pauvre vieux ne quittera l'abbaye que réconforté, du pain dans sa besace et de l'argent dans son escarcelle.

Et cette vision, maintenant toute proche, est comme un baume vivifiant, qui déjà fait couler de la force et de la chaleur dans les veines appauvries du vieux chemineau.

Un détour de chemin. Le bois s'éclaircit. La vallée s'ouvre plus large et, dans l'ombre du soir encore traversée par un dernier reflet du jour, voici le monastère.

La pluie s'est arrêtée. Les nuages s'enfuient. Un rayon de lune apparaît dans le ciel et vient caresser les vieux bâtiments. Le chemineau se hâte. Il se sent rajeunir. L'étau qui l'étouffait se desserre. La raideur glacée dont ses membres étaient engourdis se détend. Il marche, il court presque.

Cependant, le monastère est bien sombre, il est bien muet. Pas une clarté ne paraît aux fenêtres ; pas un souffle de vie ne monte de cette immense habitation.

Le chemineau n'y prend garde ; il est devant la porte, il saisit fébrilement l'anneau pendant de la clochette, il tire avec passion... Mais, anéanti par ce dernier effort, il s'écroule au pied du mur, contre la borne, presque évanoui, tandis qu'un son argentin déchire le grand silence et, peu à peu, s'éteint dans le désert et dans la nuit, sans un écho...

Au bout d'un instant, le chemineau rouvre les yeux ; péniblement, il se redresse à demi; le cœur serré d'une angoisse, il écoute : d'un regard trouble, il considère ce portail obstinément fermé... Alors, un grand écriteau, qu'il n'avait point remarqué d'abord et que la lune éclaire en ce moment, lui apparaît soudain, cloué sur le bois : *Propriété à vendre !*

. . . .

Le lendemain, le liquidateur des biens des Chartreux, étant venu pour vérifier s'il ne se cachait pas encore quelque moine à l'abbaye de X..., trouva, couché contre la porte, un vieux chemineau, mort de froid.

LA FIN DU BEDEAU

La sonnerie stridente et précipitée du petit réveil de fer blanc crépita soudain dans le silence de la mansarde. Jean Marais, bedeau de l'église Sainte-Emilienne, se dressa sur son séant, brusquement arraché à un sommeil lourd de fatigue. Il entr'ouvrit les paupières, étendit les bras, poussa un bâillement sonore et porta un regard inconscient sur la fenêtre, où blanchissait la lumière douce et pâle d'un beau matin d'avril. Puis tout à coup, ses yeux s'élargirent et se fixèrent ; ils venaient d'apercevoir, au milieu de la petite chambre, une grande malle, au couvercle levé, entourée de vêtements et de menus objets. Et, alors, le front du bedeau se plissa ; une souffrance crispa son visage, subitement pâli ; sa main se porta, nerveuse, à sa poitrine ; une suffocation le saisit et, retombant sur son oreiller, il murmura :

— Ah ! oui, c'est vrai... C'est aujourd'hui que je pars !

Cependant, Jean Marais se lève. Il ne veut pas se mettre en retard, pour son dernier jour. Car c'est aujourd'hui Pâques. Jean Marais se lève et s'habille.

Le voilà devant sa fenêtre, où s'accroche un petit miroir. Un blaireau savonneux à la main, il s'apprête à raser de près ses joues glabres, tandis que ses yeux tristes embrassent une dernière fois le modeste horizon familier.

Le soleil n'apparaît pas encore ; mais déjà, on le

levine, aux lueurs roses éparpillées dans le ciel très clair, au-dessus des toits prochains qui bornent la vue. Entre ces toits et la mansarde, un jardin se resserre, le jardin d'un hôtel Louis XIII, où quelques bosquets de très vieux arbres entourent des gazons mélancoliques. Les branches les plus précoces apparaissent maintenant constellées de papillons verts, grâce aux toutes petites feuilles frileuses et tremblantes, à peine écloses des bourgeons, qui se recroquevillent comme des nouveau-nés. Les autres semblent picotés de boutons rouges qui se gonflent aux jointures ou aux extrémités des rameaux, n'attendant plus qu'un rayon de soleil pour éclater en bouquets. Toute cette jeunesse de la nature est charmante de fraîcheur et de vie. Combien de fois Jean Marais n'a-t-il pas vu ces arbres se couvrir au printemps, de leur parure frissonnante et légère, puis se poudrer de fleurs odorantes, puis se draper dans leur grand manteau estival, puis laisser pendre tristement leur verdure rouillée par l'automne, puis se retrouver noirs et nus par un froid matin d'hiver, puis se bourreler de neige ou se pailleter de givre aux bises glaciales de décembre, puis de nouveau rallumer au bout des branches les petites flammes des bourgeons ressuscités!... Combien de fois! Et c'est la dernière fois aujourd'hui!

C'est aussi la dernière fois qu'il va remplir son office aux cérémonies de l'église Sainte-Emilienne, dont le vieux clocher pentagonal, aux ardoises moussues, pointe au-dessus des toits, parmi les feuillages ajourés du printemps.

L'église Sainte-Emilienne, il la connaît depuis qu'il se connaît lui-même. Il s'y revoit tout petit enfant

traîné par son père et installé sur une chaise, pendant que le brave homme balayait le chœur, époussetait l'autel ou frottait les chandeliers de cuivre. Il s'y revoit, à la sacristie, au milieu des hautes armoires sévères, sautant dans les bras du gros suisse, qui cambrait son puissant thorax et rejetait sa tête en arrière pour asseoir le bambin sur sa large poitrine. Il s'y revoit, les yeux écarquillés, transi d'une admiration mêlée de terreur, au pied de la grande statue de saint Christophe, qui tient le petit Jésus sur son épaule. Saint Christophe est toujours là faisant les délices et l'effroi d'une autre génération d'enfants; mais il y a longtemps que le gros suisse et le père Marais dorment au cimetière. Et demain, le pauvre bedeau sera, peut-être pour ne plus revenir, à deux cents lieues de l'église, où il s'est éveillé à la vie et du cimetière qui garde ses morts.

Dès qu'il eut assez de sagesse et de tenue pour comprendre et remplir les fonctions d'enfant de chœur, on lui fit endosser la soutane rouge et l'aube blanche; il fut coiffé d'une calotte rouge, chaussé de pantoufles rouges, ceinturé de soie rouge. Avec quelle fierté, il se pavana, sous ses beaux atours, à la face des paroissiens de Sainte-Emilienne! Il parcourut tous les degrés de la hiérarchie enfantine. Il fut le petit naviculaire qui présente l'encens, il fut le céroféraire qui porte les cierges; il fut l'acolyte qui sert la messe; il fut le thuriféraire qui balance l'encensoir; il fut enfin, vers l'âge où sa lèvre s'estompait d'un duvet blond qualifié de moustache, le maître des cérémonies qui, le claquoir en main, gouverne la petite troupe. Qu'ils sont loin maintenant tous ces beaux souvenirs!

Pendant qu'il achevait son service militaire, son père mourut, — sa mère n'était plus, depuis déjà longtemps. On lui réserva la place de bedeau vacante. Il la prit tout de suite. Il ne la quitta plus. Pendant près d'un quart de siècle, il a coulé sous l'ombre douce de la vieille église, une vie uniforme, placide et heureuse. Il n'a jamais pris de vacances et n'a jamais voyagé. Pas un seul jour le clocher de Sainte-Emilienne n'a disparu de son horizon. Et ce soir, il va partir pour toujours.

C'est le lundi de la Passion que M. le curé lui a tristement annoncé l'affreuse nouvelle. Il en a été d'abord suffoqué ; c'est sous ce coup de massue qu'il a éprouvé, pour la première fois, le spasme douloureux, la crispation du cœur, la sensation angoissante et brève d'étouffement, qui, tout à l'heure, au réveil, l'a surpris de nouveau. Bidault, le suisse, qui fut garçon de pharmacie vers sa quinzième année et qui se croit des connaissances médicales, lui a déclaré que c'était nerveux. Cependant il ne laisse pas d'en être inquiet. Dès son arrivée là-bas, il ira consulter un docteur. Ici, dans l'affolement de ses préparatifs et dans les travaux de la semaine sainte, il n'a pas eu le temps.

Donc le lundi de la Passion, M. le curé le manda dans son petit bureau, derrière la sacristie, et lui exposa la situation.

— Mon pauvre ami, lui dit-il, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. Vous savez que la loi sur le monopole des inhumations a déjà sérieusement entamé nos ressources. Voici la séparation qui creuse un nouveau trou dans notre budget. Il a donc fallu nous résoudre à pratiquer de grosses économies. Chacun de nous a réduit ses dépenses. Vous connaissez les diminutions

que nous avons réalisées sur la maîtrise. Enfin le conseil de fabrique a reconnu qu'il était nécessaire de sacrifier une partie du personnel. Il a fallu choisir entre le suisse et vous. Je sais que vous avez du cœur et que vous aimez Bidault. Vous comprenez de vous-même, n'est-ce pas, les raisons pour lesquelles on a résolu de le garder, de préférence à vous. Vous êtes célibataire et il est chargé de famille; en outre, il est votre aîné de cinq ans et sa santé n'est pas brillante. Hélas! mon pauvre Marais, nous vous sommes tous attachés, dans la paroisse, et nous n'ignorons pas combien vous chérissez Sainte-Emilienne. Mais ce n'est pas notre faute, il faut vous résigner.

Le bedeau n'avait rien répondu, saisi et troublé jusqu'à perdre le souffle. Il était devenu très pâle, avait agité les bras et chancelé. Le bon curé l'avait fait asseoir dans son propre fauteuil et lui avait préparé un verre d'eau sucrée. Puis, après quelques minutes, il avait repris :

— D'ailleurs je n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous procurer une situation. Les Pères Récollets, du faubourg Saint-Jean, qui sont installés en Belgique, ont besoin d'un portier qui puisse aider le frère sacristain et faire des courses à la ville. C'est une très bonne place et, si vous voulez la prendre, ils vous attendront le lundi de Pâques. Acceptez-vous?

Le pauvre bedeau, tout défaillant encore, avait murmuré : « Je veux bien..... Merci, monsieur le curé.... Je comprends tout..... Vous avez bien fait de garder Bidault..... Moi, je suis célibataire..... »

Et il avait quitté la sacristie, le cœur tout saignant, mais l'âme résignée.

Il était célibataire, en effet. Qu'importe pour lui qu'il vécût dans un bourg de Belgique ou sous le clocher de sa vieille église!

Il était célibataire!.... Il avait eu pourtant tout comme un autre, son petit roman de jeunesse.

Au retour de la caserne, il avait trouvé chez Bidault sa jeune sœur Lucie qui, l'année précédente, était sortie de l'orphelinat de Sainte-Ursule, où l'ancien curé de Sainte-Emilienne avait réussi à la faire entrer. Elle avait alors dix-sept ans et travaillait au grand atelier de couture des demoiselles Barsac; elle était douce et timide, avec une figure un peu rougeaude et un tempérament vigoureux. A la voir, aux vêpres du dimanche, avec le cordon bleu et le voile blanc des Enfants de Marie suivre la procession, Marais avait conçu pour elle un sentiment calme, robuste et profond. Il avait nourri secrètement son amour, pendant trois ans, se bornant à savourer la joie pleine et continue de voir la jeune fille, de causer avec elle et de penser qu'elle serait un jour sa femme; car il ne doutait pas de l'avenir. Quand il lui parlait chez le suisse, elle se prêtait à l'entretien avec réserve et bonne humeur, sans émotion, mais toujours aimable et obligeante, en brave et honnête fille. Un soir d'avril, — il s'en souvenait encore, — c'était pendant la semaine de Pâques, — il se trouvait seul avec elle, après le dîner qu'il avait pris chez Bidault. Le suisse avait dû faire une course et Mme Bidault, très fatiguée par l'attente prochaine de son quatrième enfant, s'était couchée. Subitement, Marais s'était résolu. Très simplement, il avait déclaré à Lucie qu'il l'aimait et lui avait demandé si elle consentirait à devenir sa femme. La jeune fille l'avait

regardé un instant avec la franchise et la sérénité d'une vierge, et, après quelques secondes de silence, elle lui avait répondu, d'un ton posé : « Je veux bien, si mon frère le permet ». Le frère avait permis de grand cœur. Et les fiançailles avaient été conclues.

Or, quinze jours plus tard, Mme Bidault était morte, en mettant au monde une fillette. Et le lendemain de l'enterrement, Lucie, d'une voix tremblante et pourtant décidée, avait dit à Marais : « Nous ne devons plus penser au mariage. Il faut que je reste avec mon frère et que j'élève ses enfants. Vous comprenez? — Je comprends, » avait acquiescé le jeune homme. Ils s'étaient embrassés tendrement et s'étaient séparés sans détourner la tête. Et le roman avait été clos pour toujours. Depuis lors, la sœur du suisse et le bedeau s'étaient rencontrés bien des fois ; mais ni l'un ni l'autre n'avait jamais risqué la moindre allusion à cet instant de leur vie. A la longue, une amitié très franche et très douce avait flori entre eux. Et le vieux bedeau sentait un déchirement cruel, à penser qu'il ne verrait plus la vieille fille.

*
* *

Cependant, l'heure avançait, Jean Marais avait terminé sa toilette. Il s'était un peu balafré la joue en se rasant et il avait eu beaucoup de peine à venir à bout de son nœud de cravate. Car il s'était souvenu tout à coup, à ce moment-là, d'un certain jour de ses courtes fiançailles où, s'étant blessé au pouce, il avait demandé à Lucie de lui arranger son nœud... Et, alors ses yeux s'étaient un peu brouillés et sa main avait un peu tremblé.

Mais, maintenant il se sentait plus fort. Et, d'un pas vif, il se hâtait vers l'église.

Depuis si longtemps qu'il officiait dans la paroisse, il était connu de tout le monde et tout le monde lui portait estime et sympathie. Aussi sur son passage, on lui adressait de petits signes d'amitié, tout tristes, de légers hochements de tête, affectueux et chagrins, comme des compliments de condoléance. Or, tous ces menus témoignages tombaient goutte à goutte, sur le cœur meurtri du bedeau, comme une pluie fine, pénétrante et froide. Et tout en précédant le prêtre à l'autel ou bien en conduisant le quêteur à travers l'église, il se sentait obsédé par cette pensée lancinante : « C'est la dernière fois que j'accompagne M. le premier vicaire; c'est la dernière fois que je quête à la grand' messe; c'est la dernière fois que je présente le pain bénit. » Cette idée perpétuelle lui causait une torture sourde et profonde; car chacune de ces réflexions brisait dans son cœur un lien tissé par vingt-cinq ans d'habitudes heureuses. Il eut, plusieurs fois, des distractions étonnantes, lui toujours exact et ponctuel. A la quête, il oublia tout le bas-côté de l'épître. Au moment de l'offrande, on dut le relancer dans un coin de la sacristie où il s'était affalé sur une chaise : « Mon pauvre ami, lui dit le second vicaire, c'est vraiment trop pénible pour vous. Restez, on s'arrangera ». — Ah ! monsieur l'abbé, répondit Marais, il me semble que je conduis mon enterrement. Mais j'irai jusqu'au bout. Et il s'était redressé.

Midi sonnait, il se retrouva chez Bidault pour déjeuner. Le suisse qui avait la plaisanterie facile, entreprit d'égayer la situation. Mais ses bons mots, lancés d'une

voix mal affermie, se perdaient dans le vide. Le bedeau se forçait pour manger un peu. Il éprouvait la sensation d'une boule au fond de la gorge. Aucune bouchée ne passait. Il remarqua que Lucie avait la mine défaite et les yeux rouges.

Après le café, comme on se dépêchait pour retourner à l'église, la vieille fille alla prendre un paquet dans une armoire et, attirant Marais près de la fenêtre, elle lui mit entre les mains une paire de pantoufles en tapisserie : « Je l'avais commencée en cachette, il y a vingt ans, lui dit-elle avec effort, il y a vingt ans, quand... enfin, vous comprenez, il y a vingt ans. Je l'avais interrompue après..., c'est-à-dire à la mort..., enfin je l'avais interrompue. Mais je l'avais gardée comme un souvenir..., je l'ai finie ces jours derniers ».

Marais saisit les pantoufles et puis, tout d'un coup, s'effondra sur une chaise, haletant. Bidault et Lucie, tout effarés, détachèrent son col et l'aspergèrent d'eau fraîche. Il revint peu à peu à lui, reprit ses couleurs et murmura en portant la main sur son cœur : « Ça m'a pris là, comme une griffe... Il m'a semblé que j'allais mourir... mais ça va mieux maintenant... ça ne sera rien. — Non, non, ça ne sera rien, confirma le suisse. Je connais ça. C'est nerveux. » Et, se tournant vers sa sœur, encore toute moite et toute blanche d'émotion, il la rassura d'un ton doctoral : « Je sais bien ce qu'il en retourne... J'ai soigné ça quand j'étais pharmacien. »

L'après-midi se passa sans incident. Le bedeau marchait comme en un rêve. Il était dans cette atonie singulière, où l'homme ne se rend plus un compte exact de la réalité des choses et ne comprend plus bien ce qu'il sait ni ce qu'il voit. Il s'en allait comme un auto-

mate et accomplissait mécaniquement sa tâche habituelle, avec la régularité que donne une longue accoutumance.

Ce ne fut qu'après la bénédiction que la conscience des faits le ressaisit soudain. Le grand portail de Sainte-Emilienne avait été ouvert à deux battants sur la place et toute la douceur ensoleillée de cette fin d'après-midi printannier entrait largement dans l'église, où flottait le parfum des nuages d'encens. La foule qui s'écoulait avec une lenteur calme, en paraissait tout illuminée. Le grand orgue répandait sous les voûtes les accents superbes et majestueux du *Laudate* solennel. On sentait dans ce peuple, une joie et un apaisement. Toutes ces familles allaient se disperser par les boulevards et les jardins publics, afin de savourer les dernières heures de ce beau jour, avant de rentrer au logis pour les réunions familiales qui termineraient la fête. Et lui l'exilé, il devait quitter pour jamais sa chère paroisse, courir à sa mansarde, y boucler ses bagages, et partir bien loin... Toute cette réalité navrante, un instant oubliée, rentra en lui brusquement, l'inondant comme une marée d'amertume et le suffoquant presque.

La main amicale de Bidault se posa sur son épaule.

— Allons! mon vieux, du courage! Il faut s'apprêter au départ.

— Encore un instant, Bidault! Laisse-moi fermer les portes moi-même; je rendrai à M. l'abbé la clef de la sacristie, et je serai chez toi à sept heures moins le quart. Je veux contempler, une dernière fois, mon église.

— Soit! Mais ne te fais pas trop de mauvais sang et, surtout, sois exact!

— N'aie pas peur! Je suis résigné!

Le suisse s'éloigna. La foule était partie. Sainte-Emilienne achevait de se vider. Le bedeau parcourut les nefs en faisant sonner les clefs; puis il ferma les portes et, dans son église déserte, envahie par l'ombre du soir, il se mit à cheminer très doucement, regardant chaque objet comme un ami qui allait mourir.

*
* *

Sept heures venaient de sonner à la pendule du suisse. Un coup fut frappé à la porte.

— Ah! enfin, le voilà, s'écria Bidault. Il n'est que temps, Lucie apporte la soupe.

En disant ces mots, il ouvrit. Mais ce n'était point le bedeau, c'était l'abbé Heurtenoix, le second vicaire.

— Vous n'avez pas vu Marais? demanda le prêtre. Il devait me rapporter la clef de la sacristie, et il n'est pas venu. Je le croyais chez vous.

— Il devrait y être. Il s'est probablement attardé dans l'église et termine, en ce moment, ses bagages. Il n'a pas le cœur à se dépêcher, le pauvre!

— Allons le chercher. J'ai peur que le chagrin ne l'ait rendu distrait et qu'il ait laissé l'église ouverte ou même perdu la clef.

Le suisse et l'abbé poussèrent jusqu'à la maison du bedeau, — c'était d'ailleurs à deux pas. Marais n'était pas rentré.

Un peu inquiets tous deux, mais sans se communiquer leurs impressions, ils se dirigèrent hâtivement vers l'église. Le grand portail était bien clos. Mais la petite porte de la sacristie, qu'on fermait la dernière, était entr'ouverte. Ils entrèrent. La sacristie était vide.

Ils se rendirent dans la nef. Aucun bruit n'en troublait le silence. La nuit était venue ! une pâleur vague tombait encore des vitraux, sans dissiper l'ombre. Seule, devant le maître-autel, une petite flamme vacillait dans la lampe du sanctuaire.

— Marais ! cria le suisse d'une voix forte.

Le nom du bedeau se répercuta en échos sonores, dans la solitude de l'église. Mais aucune réponse ne se fit entendre.

Tout à coup le vicaire, qui avait fait quelques pas en avant, poussa un cri d'angoisse, Bidault se précipita.

Sur les degrés de l'autel, une masse noire, immobile, était étendue. Le suisse frotta une allumette et l'approcha fébrilement d'un cierge. A la lueur faible de la cire, le corps du bedeau apparut. Il était sur le ventre, au travers des marches, un bras ballant, l'autre convulsivement replié sous la gorge. Ils le retournèrent. Il était déjà froid ; le col était tout déchiré.

Jean Marais était mort dans son église.

LE MIRACLE DE PETIT-PAUL

On l'appelait toujours Petit-Paul; et pourtant il avait quinze ans bien sonnés. Mais on eût dit qu'il ne voulait pas grandir. Au temps de sa première communion, il avait été le plus petit de ses camarades; aujourd'hui, on l'eût pris volontiers pour un premier communiant. Et puis, sur ce petit corps, sa figure était restée poupine, avec des joues grassouillettes et roses, avec de grands yeux clairs illuminés de candeur. Et cette candeur ne mentait pas. C'était bien une âme d'enfant, une âme innocente et fraîche, qui se reflétait dans ces regards purs et naïfs. On l'appelait toujours Petit-Paul.

Voici quatre ans passés, sa mère était morte. Il vivait seul, avec son père, un très modeste menuisier de la rue du Mont-Cenis. L'atelier de Laheurtais occupait un coin du rez-de-chaussée, dans une vieille maison basse, un peu branlante; il était fort étroit : quelques pieds carrés, se prolongeant par une petite courette et surmontés d'une soupente, où l'on couchait sur des paillasses. Autrefois Laheurtais s'était vu plus à l'aise : alors, deux ouvriers travaillaient sous lui. Mais, depuis la mort de sa femme, il s'était mis à boire; et les affaires avaient périclité. Maintenant Petit-Paul était son unique apprenti.

D'ailleurs, malgré sa physionomie puérile et sa taille exiguë, Petit-Paul avait des bras solides; et surtout du

cœur à l'ouvrage. Un brave petit homme. Oh! sans doute, il n'était point sans défauts. Sa naïveté ne le défendait pas contre les tentations qui tourbillonnaient autour de son âme adolescente, comme abeilles autour d'un parterre. D'autant plus que son père ne lui montrait pas le bon exemple. A force d'arpenter la route du cabaret, le menuisier de la rue du Mont-Cenis avait tout à fait perdu le chemin de l'église. En outre, comme il aimait beaucoup son Petit-Paul et le voulait divertir, il l'emmenait, souvent, le soir ou le dimanche, au café-concert. Et je laisse à deviner les impressions que Petit-Paul en rapportait.

Mais, par compensation, Laheurtais, qui n'aurait pas voulu chagriner son gamin, lui donnait pleine liberté de pratiquer ses devoirs religieux. Or, l'enfant avait hérité de sa mère une vraie dévotion pour la Basilique du Sacré-Cœur, qui élevait son grand dôme à cent pas de la maison. La pauvre femme, avant de mourir, avait légué la direction de son fils à un pieux chapelain, le père Munster, qui suivait Petit-Paul avec une sollicitude quasi-maternelle.

Toutefois, depuis quelque temps, Petit-Paul était triste et troublé; son père devenait sombre et de méchante humeur. Le menuisier, jusque-là si bon pour son fils, commençait à le rudoyer de la voix et du geste. Et ce n'était rien encore que cela; car l'enfant aurait bien supporté les rebuffades et les coups; mais il sentait vaguement qu'une menace inconnue pesait sur la maison.

Un soir, il comprit tout. Son père ayant ouvert son porte-monnaie sur la table et compté quatre ou cinq fois sa pauvre fortune, lui déclara brusquement : « Mon

garçon, nous sommes f...ichus. C'est après-demain le terme et le proprio m'a signifié l'autre fois qu'il ne me ferait plus crédit. Nous serons f...lanqués à la porte. » Et sur ce petit discours, Laheurtais se leva pour aller boire, au cabaret voisin, ses derniers sous!

Quant à Petit-Paul, il pleura bien longtemps avant de s'endormir. Hélas! il allait pleurer, le lendemain, des larmes plus amères.

Ce jour-là, le menuisier devait faire un déménagement, rue Lamarck, chez Mlle Huchepinte, une excellente vieille fille. Il s'y rendit, le pas lourd, et l'air renfrogné. Son fils l'accompagna le cœur gros.

Soudain, tandis qu'ils démontaient le buffet de la salle à manger, voilà que Petit-Paul aperçoit froissés et bourrés dans une rainure, derrière un tiroir, quelques chiffons de papier bleu, qu'une épaisse couche de poussière engrisaille... Il les saisit, les déploie, pousse un cri... ce sont deux billets de cent francs.

— Oh! père, vois donc ce que je viens de trouver!

— Donne-moi ça tout de suite.

— Mais.....

— Donne-donc!

Et Laheurtais, d'un mouvement fébrile, en coulant vers la porte un regard inquiet, arrache à son fils les deux billets de banque, en glisse un sous son tricot, enfouit l'autre au fond de sa poche.

Petit-Paul ouvrait de grands yeux, stupéfaits et craintifs. Laheurtais le fixa d'un regard dur et, le menaçant d'une voix étouffée.

— Toi, si tu souffles un mot, je te casse la figure!

L'enfant baissa la tête, et, silencieux, reprit son travail.

Deux minutes après, la porte s'ouvrit, la vieille fille entra :

— Eh bien! Laheurtais, ça marche? Où en êtes-vous?

— Ah! mademoiselle, répliqua le menuisier d'une voix qui tremblait un peu, devinez ce que je viens de dénicher dans ce buffet.

— De la poussière probablement. Depuis quinze ans qu'on ne l'a pas demonté!...

— De la poussière, oui. Mais autre chose avec.

Et l'ouvrier, mettant la main dans sa poche, en tira le papier bleu.

— Cent francs! s'exclama Mlle Huchepinte. Vous avez trouvé cent francs dans ce buffet?... Ce n'est pas, Dieu, possible!

— Les voilà, mademoiselle! Pour sûr, ils ne sont pas à moi.

— Ah! Laheurtais, c'est bien ce que vous faites là; c'est très bien... vous êtes un brave homme et je le dirai à tout le monde.... Hein, mon garçon, poursuivit-elle, en s'adressant à Petit-Paul, qui contemplait obstinément ses chaussures et rougissait jusqu'aux yeux, tâchez d'imiter votre père. Et, en attendant, prenez ceci pour votre livret de caisse d'épargne....

« Ceci » était un beau louis d'or. Mais l'enfant resta les mains basses et hocha la tête en signe de refus.

— Il est si timide, expliqua Laheurtais. Allons, prends donc, petit, puisque mademoiselle a la bonté de te l'offrir. Allons, prends... et remercie.

Et, joignant le geste à la voix, le menuisier saisit le bras de son fils, qu'il serra d'une pression menaçante.

Petit-Paul reçut les vingt francs dans sa main tremblante; et un « merci » étranglé siffla entre ses lèvres.

Mais de quelles larmes cuisantes il arrosa son lit, le soir, et jusqu'au matin de cette nuit sans sommeil.

De ce jour-là, l'ouvrier se dérangea de plus en plus et bientôt la vie devint insupportable à Petit-Paul. Le pauvre gosse était rongé jusqu'au cœur par ce terrible secret dont il n'aurait pu se délivrer, sans condamner son père. Sa petite figure poupine fondait et s'allongeait. Lui-même, il commençait à négliger ses devoirs religieux. Il délaissait la basilique, d'où le père Munster venait d'être expulsé. D'ailleurs, un jour que Petit-Paul avait eu l'idée de fixer une image du Sacré-Cœur au seuil de l'atelier, Laheurtais, farouche et sans doute aviné ce soir-là, lui avait défendu d'y retourner jamais.

Et puis, le souvenir lancinant du vol dont son père l'avait rendu complice n'était pas le seul poison qui minait le petit homme. Il s'y joignait des soupçons trop fondés.

Le menuisier se relâchait de plus en plus à la besogne ; et, néanmoins, il ne se trouvait jamais à court d'argent. En outre, il s'était lié avec des individus de mauvaise mine et Petit-Paul avait cru saisir, un soir, au cabaret, des paroles inquiétantes.

Brusquement, un matin, une terrible certitude éclaira les appréhensions de l'enfant.

Le père et le fils étaient occupés, depuis quelques jours, rue de la Bonne, dans une maisonnette encadrée d'un petit jardin ; c'était la villa de Mme Delarêche, une vieille femme originale, à demi-impotente, et plus qu'à moitié sourde. Amie de Mlle Huchepinte, celle-ci lui avait recommandé Laheurtais comme un modèle de probité. Car Mme Delarêche tenait à n'introduire chez elle que des gens scrupuleusement honnêtes ; elle

vivait seule, au fond de cette rue solitaire, en compagnie d'une femme de ménage, qui couchait au grenier.

Le menuisier travaillait, avec Petit-Paul, à remettre en état les meubles et les boiseries du salon, quand il prétexta, pour s'éloigner un instant, d'un outil oublié dans l'antichambre. Au même instant, la vieille femme entrait dans la pièce, et demandait le menuisier. Petit-Paul courut chercher son père.....

Immobile et muet de saisissement, il resta cloué sur le seuil. Laheurtais, collé contre la porte, était en train d'appliquer sur la serrure un morceau de cire.

Au bruit, l'ouvrier se retourna tout pâle et cacha précipitamment l'objet sous sa veste.

— Qu'est-ce que tu veux, toi, lança-t-il à son fils, avec un juron, grommelé d'une voix sourde! Qu'est-ce qui t'a dit de m'espionner?

— Mais père, balbutia l'enfant, tremblant de tous ses membres et tendant la main du côté du salon, c'est Mme Delarêche.

— C'est bon, j'y vais. Mais toi, si tu parles.... Et le poing levé tout contre les yeux de l'enfant, ponctua la menace.

Cette fois, c'en était trop. Le soir, Petit-Paul arpentait comme un fou les quelques pieds carrés de la soupente. Que faire? Avertir la vieille femme, c'était presque traîner son père en prison. Se taire encore une fois, c'était devenir complice à nouveau, d'un cambriolage et peut-être... Il n'osait pas même achever sa pensée! Non! jamais il ne pourrait garder un tel poids sur la conscience; il mourrait à la peine ou bien l'affreux secret lui sortirait par les yeux, sinon par la bouche... Tant pis! Résolu à tout affronter de son

père, les injures, les coups, les blessures même, Petit-Paul se décida; il irait trouver Laheurtais, il lui parlerait, il le supplierait, il le menacerait au besoin... Courageux, comme le sont toujours les timides enhardis, le fils du menuisier ouvrit la porte et s'engagea dans le petit escalier, rapide comme une échelle, qui faisait communiquer la soupente et l'établi.

Mais, quelques marches à peine franchies, Petit-Paul entendit deux hommes entrer, qui parlaient à voix basse. Angoissé de frayeur et d'émotion, n'osant plus ni remonter ni descendre, il demeura tapi sur les degrés.

L'une des voix était celle de son père; dans l'autre, il reconnut le timbre éraillé d'un certain Caroche, un des nouveaux amis de Laheurtais.

— Voici la clef de la serrure et voici celle du verrou de sûreté.

— Bon!

— Et je te répète, rien à craindre; une rue solitaire, une maison isolée, la vieille infirme et sourde, pas de chien, la bonne au grenier, c'est de la belle ouvrage, et toute faite.

— Et tu sais où niche le magot?

— Dame! Ça, je n'en suis pas très sûr; mais j'ai mon idée.

— C'est bien! Alors dans une heure au cabaret de la Treille.

— Entendu!

Un silence. Puis au bout d'un instant, le pas de Caroche s'éloigna dans la rue.

Petit-Paul avait senti comme un grand froid lui tra-

verser le cœur; mais, en même temps, sa petite âme timide s'était remplie d'une mâle intrépidité.

Très pâle, mais très ferme, il poussa la porte. Son père, une lanterne à la main, s'apprêtait à monter. A la vue de l'enfant, dont les grands yeux clairs se dilataient d'horreur, il recula, posa sa lampe et fixa son fils.

— Qu'est-ce que tu fais là? Tu m'espionnes encore?

— Je n'ai pas voulu écouter; mais j'ai tout entendu; j'étais sur les marches.

Laheurtais serra les poings, prêt à foncer en avant, comme une bête. Petit-Paul s'accota au mur et ne broncha point.

— Père, supplia-t-il, à voix basse, il ne faut pas y aller! Vous ne pouvez pas y aller!

— Veux-tu te taire!

— Je ne peux pas me taire.

— Veux-tu te taire!

— Père, je vous en prie. Songez à maman.

— Te tairas-tu à la fin, polisson!

— Père, je vous en conjure à genoux.

Et l'enfant, les yeux secs, mais la gorge râclée d'un sanglot, se précipita aux pieds de Laheurtais, l'empoigna par les jambes.

Le menuisier avait déjà bu plus que son compte. Il voyait rouge.

— Paul, prends garde à toi! Si tu ajoutes un mot de plus...

— Non! non! je ne me tairai pas, je ne peux pas me taire... Ah! vous me faites mal.

Laheurtais, pour se dégager de l'étreinte, avait saisi



son fils par les épaules, et le renversait en arrière, le ployait en deux, lui heurtait la tête au mur.

L'enfant lâcha prise et se releva silencieux. Puis tout à coup, d'une voix saccadée, frémissante.

— Non ! ça ne se peut pas ! Ça ne se peut pas. J'irai plutôt prévenir Mme Dela....

La dernière syllabe expira dans sa gorge. Affolé de fureur et de vin, le menuisier brandissait un lourd marteau.... Mais avant que le fer eût effleuré le front du petit Paul, Laheurtais, d'un mouvement brusque, avait jeté l'outil par terre et reculait titubant.

— Tiens ! va-t'en, s'écria-t-il étranglé, va-t'en ! va-t'en ! Remonte là-haut. Je te tuerais....

Terrorisé, Petit-Paul obéit. Du haut de la soupente, il entendit son père fermer la porte à double tour et s'enfuir au dehors.

Pendant quelques instants, l'enfant demeura comme hébété.... Puis, saisi d'une inspiration soudaine et se raidissant de nouveau contre lui-même, il coiffa sa casquette, endossa son caban, ouvrit la fenêtre et regarda. Personne. La nuit était très noire et la rue mal éclairée. D'un coup d'œil, il mesura la hauteur qui le séparait du trottoir. Trois mètres à peine. Aussitôt, Petit-Paul enjamba la barre d'appui et sauta.

Cinq minutes plus tard, il était au chevet du Sacré-Cœur et poussait la petite porte encastrée dans la palissade.

Le veilleur de nuit le reconnut.

— Comment, vous ? Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu ici. Vous voulez faire l'adoration nocturne ?

— Oui.

— Mais vous n'avez pas de carte ; et puis si jeune !

— Je vous en prie; j'ai une grande grâce, très urgente, à demander.

— Allons, entrez donc; on vous connaît bien, on peut faire une exception pour vous.

Petit-Paul franchit le seuil et se dirigea vers l'église.

Le Saint-Sacrement était exposé dans la chapelle de la Sainte Vierge. L'ostensoir resplendissait parmi les lumières, au fond de l'immense basilique endormie. L'hostie rayonnait comme un sourire divin.

Dans le chœur et sur le premier rang des chaises, une demi-douzaine d'adorateurs agenouillés récitaient l'office de *Nocturnes*.

L'enfant se glissa timidement derrière eux, se prosterna, plongea le front dans ses mains. Deux larmes silencieuses filtrèrent entre ses doigts.

Il priait dans un admirable élan de repentir et de confiance. A défaut de ses lèvres, impuissantes à murmurer des paroles, tout son cœur s'envolait vers le ciel en supplications éperdues. Pardonnez-moi, Jésus, de vous avoir oublié, implorait son âme, et arrêtez mon père sur le chemin du crime. Et si, pour le retenir, il faut un vrai miracle, eh bien, faites-le, ô Sacré-Cœur de Jésus, faites-le! « Oui, répéta-t-il encore une fois, presque à haute voix, en redressant la tête et en fixant l'autel, oui, Sacré-Cœur de Jésus, je vous en demande un miracle. Il faut que vous m'accordiez un miracle. »

* * *

Laheurtais, en quittant son fils, encore tout hors de lui, s'était dirigé vers le cabaret de la Treille, un méchant caboulot, bâti de planches, sur un des terrains vagues

avoisinant la rue Caulaincourt. L'air assez vif et le pas de course avait un peu refroidi sa colère, dégagé son cerveau. Il se sentait troublé au fond du cœur et les cris de son fils, encore vibrants à son oreille, éveillaient un écho lointain dans sa conscience.

A moitié route, il s'aperçut qu'il avait oublié les clefs sur son établi. Quelques minutes plus tard, il était de retour à l'atelier. Mais là, un désir fou, tenaillant comme un remords, le prit jusqu'à la moelle. Il voulait revoir son Petit-Paul ; il craignait qu'il ne fût malade, évanoui, de l'émotion de cette terrible scène ; il avait envie de lui parler, de l'embrasser, de lui demander pardon presque. En quelques enjambées, il grimpa dans la soupente. Elle était vide et la fenêtre ouverte. Du premier coup d'œil, le menuisier devine tout ; une sueur froide le baigne tandis qu'un frisson lui courait de la nuque aux reins.

— Parti !... Il est parti... Où est-il !... A-t-il voulu me dénoncer à la police,... avertir Mme Delarêche,... ou simplement me fuir... ou même, oh ! ce serait épouvantable, ou même se tuer !... Reviendra-t-il jamais ! Le reverrai-je ? Oh ! mon Petit-Paul, mon Petit-Paul !

Une angoisse inexprimable étreignait sa gorge. Comme en un coup de sang, tout son amour paternel, étouffé par le vin, étouffé par l'alcool, étouffé par le crime, lui remontait au cœur et au cerveau. Et, il restait là, dans cette chambre, immobile et se répétant toujours, interminablement les mêmes questions.

Un coup vigoureux qui secoua la porte de la rue, le fit tressaillir. Etait-ce l'enfant qui rentrait ? D'un bond, il fut en bas. C'était Caroche.

— Eh bien, tu ne viens donc pas, grogna le louche individu.

— Oh! va-t'en; je n'ai pas le cœur à te suivre aujourd'hui; mon fils, mon Petit-Paul, s'est sauvé. Je l'ai perdu, perdu par ma faute.

— Eh! laisse-moi tranquille avec ton gosse. On le retrouvera. Nous n'allons pas rater ce beau coup pour ton mioche.

— Non! vraiment je ne peux pas; je veux rester ici. Vas-y tout seul.

— Mais tu sais bien que j'ai besoin de toi.

— Alors, ce sera pour demain, mais pas cette nuit, non, pas cette nuit, c'est impossible.

— Oui, je te vois venir, tu flanches, eh bien bonsoir, tu n'es qu'un feignant!

Laheurtais referma violemment la porte.

— Oui, bonsoir, ronchonna-t-il entre ses dents; et va-t'en au diable!... Il se sentait soulagé par cette rupture. Petit-Paul en serait si content. Si content? Hélas! oui, s'il le savait; mais quand le saurait-il? Où le chercher? De quel côté le poursuivre en pleine nuit? Et le malheureux père se buttait aux murs, piétinait le sol, donnait furieusement du poing sur l'établi.

Mais un nouveau pas résonne dans la rue muette. On approche, on s'arrête.... Ah! cette fois, c'est bien lui. Laheurtais ouvre la porte toute grande. Petit-Paul demeure interdit sur le seuil. Comme tout à l'heure, il se raidit bravement dans son air de timidité résolue.

— D'où viens-tu?

— Du Sacré-Cœur.

Demande et réponse se sont croisées comme un

engagement de fer. Un silence. L'enfant se tient sur ses gardes. Il est prêt à parer les coups. Mais voici qu'au lieu de le frapper, son père étend les bras, sourit et. d'une voix émue :

— Embrasse-moi, Petit-Paul.

Cependant Petit-Paul hésite. Un éclair de crainte et de soupçon traverse sa prunelle. Laheurtais a compris.

— Tu peux m'embrasser, Petit-Paul; je n'y suis pas allé.

Alors, tout d'un coup, la figure de l'enfant se détire et s'épanouit ; les gaies couleurs d'antan remontent à ses joues ; des larmes chaudes, mais cette fois très douces, inondent son visage. Et se précipitant sur la poitrine de son père :

— Ah ! s'écrie-t-il, j'en étais bien sûr !

— Tu en étais sûr ? Pourquoi !

— J'avais demandé au Sacré-Cœur de faire un miracle.

— Ah ! tu avais demandé un miracle ?... Eh bien, mon petit, continue l'ouvrier d'un ton grave et lent, je crois que tu l'as, ton miracle, et plus grand encore que tu ne l'espérais....

LA DEUXIÈME COMMUNION DE JEANNETTE ÉLOI

Depuis vingt mois passés, un très long voyage et de graves soucis m'avaient retenu loin des Pommeraies. Il me tardait de retrouver ma jolie maisonnette aux murs souriants fleuris de roses, au toit moussu peuplé d'oiseaux ; si originale avec sa construction bizarre et son architecture imprévue, mais si pittoresque à l'ombre de ses grands noyers, qui depuis toujours semblent vieux, et au bord de son gai ruisseau, qui paraît jeune pour toujours. Oui, vraiment, il me tardait de la revoir et de contempler aussi la grand'place du bourg et notre vieille église, au clocher de pierre, et tant de lieux chéris, connus depuis si longtemps, dont j'avais gardé la fidèle mémoire. Aussi, dès le printemps à peine dégelé, je courus m'installer aux Pommeraies, bien résolu d'y demeurer jusqu'à l'automne finissant.

Or, cinq jours après mon arrivée, l'on célébrait, par un matin clair et joyeux, la solennité pascale dans la petite église, encombrée de monde, illuminée de flambeaux, parée de maints bouquets à la robe épanouie. Quelle profonde et réconfortante émotion déborda de mon cœur, au moment où je m'approchai de la Table

sainte, au milieu de l'honnête population des Pommeraies ! Il me parut même, — et j'en fus charmé, — que le nombre des communions était plus considérable que jadis. Et je bénissais Dieu d'un si heureux progrès, lorsqu'un spectacle, inattendu pour moi, vint troubler ma prière et me plonger dans la surprise. Au milieu des fidèles pressés, j'avais aperçu le père Eloi, vêtu de neuf et rasé de frais, qui, les bras croisés, le front pensif, et les yeux recueillis, marchait auprès de sa Jeannette, et comme un chrétien solide et fervent, s'apprêtait à remplir l'obligation pascale, à recevoir son Dieu.

Jeannette Eloi, pendant mon absence, avait naturellement grandi comme une fillette entre douze et quatorze ans ; mais si sa taille était devenue un peu maigre et si son visage avait légèrement pâli, sa physionomie n'avait point changé, non plus que ses traits. Je la reconnaissais bien, la petite Jeannette, avec ce rayonnement de piété vraiment angélique où s'irradiait la candeur de son âme ; il me souvenait maintenant de l'avoir contemplée aussi belle, aussi admirable de ferveur et de pureté, deux ans plus tôt, quelques jours avant mon départ, à la cérémonie de sa première communion. Déjà, de ce temps, nos bons villageois commençaient à lui donner entre eux le beau surnom de « la petite sainte » et ce n'était certes pas sa présence au pied de l'autel qui causait mon étonnement. Ce qui me remplissait de stupéfaction, c'était de voir auprès d'elle, en un tel lieu, en un tel jour et sous un tel aspect, son père, Etienne Eloi.

Lorsque j'avais quitté le bourg des Pommeraies, Etienne Eloi y était connu pour un ivrogne endurci, pour le plus endurci des ivrognes de la contrée. Le

malheureux, surtout depuis la mort de sa femme, épuisée de misère et abattue de chagrin, passait la plupart de ses jours à boire, ou à cuver son vin. On le rencontrait constamment titubant sur la route, à moins qu'il ne fût aplati dans un fossé, ou encore affalé au revers d'un talus, — et toujours la tête hirsute et le vêtement crasseux et débraillé. Le pis est qu'Etienne Eloi n'avait pas du tout le vin tendre, au contraire. A jeun, ce n'était pas un méchant homme, et, sous la croûte épaissie de son vice invétéré, l'on découvrait parfois, dans sa poitrine, un petit morceau de bon cœur. Mais après boire, il y aurait eu péril à le contrarier, il devenait féroce, il se répandait en menaces et en grossièretés; et quand il voyait un prêtre surtout, le venin des mauvais journaux lui remontant à la cervelle, il éclatait en injures violentes, il vomissait des blasphèmes odieux. Pour moi, j'avais déjà depuis longtemps exprimé le désir qu'on enfermât cet individu que la boisson rendait vraiment dangereux ; je redoutais que, dans un moment d'ivresse furibonde, il ne perpétrât quelque mauvais coup et, au fond du cœur, je plaignais sa douce et pieuse Jeannette, un pauvre petit ange aux mains d'une brute avinée!

Et c'était lui, c'était bien lui, c'était ce même Eloi qui venait communier, l'air sage et convaincu, le visage au repos, ayant dans ses traits, dans son allure et dans ses vêtements, toute l'apparence, enfin, d'un chrétien honnête et sérieux qui aime et comprend le devoir qu'il accomplit. La transformation était complète, absolue; cet homme, en deux ans, avait été retourné de fond en comble ; il me semblait, à l'examiner, que je voyais passer devant mes regards un

miracle vivant. Et j'avais de la peine à en croire mes yeux.

Le soir du même jour, notre bon curé des Pommeraies dînait à la maisonnette ; après le repas, tandis qu'on nous servait le café sur le perron, inondé de la lumière aimable et sereine, aux rayonnements très doux, d'un merveilleux clair de lune :

— Eh bien, mon cher curé, m'écriai-je soudain, permettez-moi de vous féliciter : vous avez, pendant mon absence, opéré une cure incroyable, une guérison qui semblait, à tout le monde, impossible.

— Comment? Je ne vous comprends pas, fit le prêtre étonné.

— Mais je vous parle d'Etienne Eloi, repris-je aussitôt. Je l'ai vu ce matin à l'église ; il a communié devant moi. J'avoue, mon cher curé, que si l'on m'eût écrit cette conversion, réellement prodigieuse, avant qu'il m'eût été permis de la contempler de mes yeux, je ne l'aurais pas crue. Encore une fois, j'en rends grâce au ciel et j'en félicite, avec une profonde admiration, le zèle, la fidélité et l'habile instrument que la Providence a rencontré chez vous.

Au nom d'Etienne Eloi, le curé des Pommeraies, levant les bras, puis joignant les mains dans un geste ravi, avait jeté vers le ciel un regard illuminé d'un radieux sourire ; un regard où l'on sentait monter jusqu'à Dieu, dans l'élan d'une chaude prière, une reconnaissante et heureuse émotion.

J'avais distingué tout cela sans en être surpris ; je ne fus point davantage étonné de voir que mon compliment le faisait tressaillir.

— Oh ! non ! se récria-t-il avec empressement, tandis

que la gravité, sur ses traits, remplaçait tout-à-coup l'exubérante joie. Je ne mérite point votre admiration. La Providence a trop bien compris qu'un aussi faible instrument que moi était incapable, hélas! de mener à terme une guérison morale aussi difficile. Elle a voulu agir par elle-même et sans intermédiaire ; elle a daigné conduire et agencer les événements, par ces voies mystérieuses et inouïes où elle se plaît quelquefois à dérouter nos pauvres petits projets mal conçus et plus mal exécutés.

— La conversion d'Etienne Eloi, reprit-il après un instant de réflexion, mais c'est toute une histoire! Et le bruit qu'elle a provoqué parmi nous me faisait supposer que vous l'aviez connue.

— Je l'ignore absolument. J'ai vécu si loin des Pommeraies, pendant ces deux années; contez-la moi, je vous en prie.

Le curé se recueillit un instant, les yeux fermés, relisant ses souvenirs au fond de sa mémoire; puis il commença :

— Vous n'avez pas oublié, n'est-il pas vrai, qu'au moment de la première communion de Jeannette Eloi, j'eus beaucoup de peine à obtenir l'autorisation ou plutôt le simple acquiescement tacite et la tranquillité de son père. Heureusement que le pauvre Etienne avait gardé, sous les débordements de son ivrognerie, un amour profond, presque passionné pour sa fille; et — soit dit en passant — j'ai toujours espéré que le bon Dieu, dont la miséricorde est infinie, maintenait chez le père Eloi ce petit coin de bon cœur, afin d'avoir encore un sentiment pur, par où saisir son homme à l'heure de la grâce. Aussi, après avoir longtemps

refusé, menacé et même annoncé qu'il ferait du scandale, Etienne Eloi s'attendrit enfin devant les supplications de sa fille ; il céda. Jeannette eut la première communion d'un vrai séraphin : comme elle pleura, la pauvre mignonne, et comme elle pria !

Trois mois après, quand l'enfant, peu de jours avant l'Assomption, déclara devant son père, avec un accent très doux, mais nettement résolu, qu'elle tenait, dans cette occasion solennelle, à recevoir la Sainte-Eucharistie, ce fut encore une autre histoire. Eloi répondit tout d'abord, avec fureur, qu'il avait bien pu consentir à la « formalité » de la première communion, puisque c'était l'usage et que Jeannette en avait exprimé le si ferme désir ; mais qu'il n'entendait point qu'on lui transformât sa fille en « dévote » et qu'on lui fît perdre son temps en « mômeries ». La fillette insista, implora, supplia, ce fut en vain ; le père, ancré dans son refus hargneux et impie, n'en voulut pas démordre. Il s'oublia jusqu'à rudoyer sa Jeannette et, dans un accès d'ivresse, il envoya l'enfant, d'un grand coup de pied, rouler sous la table. Ah ! je vous assure bien que la pauvre chérie eut son calvaire à monter. Mais ces brutalités, que Jeannette acceptait en silence et dont elle offrait la douleur au bon Dieu, firent descendre enfin la honte et le remords au cœur du malheureux qui les avait commises. Il rougit d'avoir frappé sa fille ; et quand sa paternelle affection se fut dégagée des fumées de l'ivresse, il souffrit moralement des coups qu'il avait portés, peut-être plus que n'en avait souffert le petit corps qui les avait reçus.

« Aussi, pour obtenir le pardon de sa violence, Eloi, non content d'accepter que l'enfant communiât, déclara

qu'il la conduirait lui-même à l'église et qu'il lui offrirait, après la messe, une partie de campagne, un déjeuner rustique à l'auberge des Trois-Chemins, sous la tonnelle, au bord de la rivière. Hum ! ce dernier point de programme était tout de même un peu menaçant, proposé par un individu si faible aux séductions de la bouteille. Il ne m'enchantait qu'à demi et ne plaisait guère à Jeannette ; elle aurait préféré de beaucoup, la sainte enfant, passer son jour de fête à l'ombre du clocher. Mais fallait-il risquer de refroidir une aussi heureuse disposition chez un homme où elle était si rare ? Il me sembla que non. Par une courte et muette oraison, je confiai ma Jeannette au bon Dieu qu'elle allait recevoir en son cœur si pur et si bien préparé et je lui conseillai d'accepter, avec une effusion de chauds remerciements, le « plaisir » offert par le père Eloi.

« Celui-ci, le matin du grand jour, amena sa fille à la messe ; il prit place à côté d'elle et entendit tout l'office, avec un ennui évident, mais dans une tenue presque irréprochable. Il avait accompli de très sérieux efforts pour être moins sale, en cette occasion ; il en faisait de bien méritoires aussi, pour respecter toutes les convenances. Et j'admirais combien cet esprit obscur, ignorant, fermé aux claretés du ciel, avait spontanément compris la grande et sublime loi de la pénitence. Il est clair que cet homme avait, ce jour-là, le sentiment confus, mais profond, de l'obligation qui s'imposait à lui d'expier les brutalités dont il s'était rendu coupable envers sa fille. En subissant de bonne volonté l'ennui qu'il éprouvait pendant cette grand' messe, il avait certainement la conviction de réparer ses torts.

« Mais je reviens à mon histoire. Après la cérémonie, Eloi prit la main de sa fille et se dirigea, par les prés, vers le chemin qui côtoie la rivière. Il me rencontra, comme il sortait du porche et que je rentrais au presbytère ; et là, devant tout le monde, au milieu de la place, il me gratifia d'un salut cordial et respectueux. Je vous laisse à penser si ce coup de chapeau fit sensation. Pour moi, j'étais ravi, j'exultais, je voyais déjà mon homme au confessionnal ! Il devait s'y agenouiller, en effet, bientôt ; mais après quelle secousse !

« Cependant, la première partie de la journée fut excellente ; à l'auberge des Trois-Chemins, le déjeuner, très joyeux, se termina sans incident. Le père Eloi, ému d'une admiration, je dirais volontiers d'une vénération, qu'il ne comprenait point, devant le front candide et les célestes regards de sa Jeannette, hésitait à troubler ce que la gaieté de son enfant gardait, même au milieu de ses plus vibrants éclats, de grave et de recueilli. Lui-même était presque sobre : au sortir de table il voyait clair et marchait droit. Depuis très longtemps, sans doute, un pareil événement ne lui était pas advenu.

« Hélas ! dans le courant de l'après-midi, la journée se gâta. Le ciel, jusque-là très pur, se couvrit de nuages plombés. La température était chaude et la pluie menaçait. Eloi, qui suivait le bord de la rivière et aidait, gentiment, sa fille à cueillir des brassées de fleurs, jugea prudent de chercher un abri. Bientôt il aperçut, près de la route, un méchant cabaret ; il y entra, suivi de Jeannette, un peu lasse, un peu craintive, un peu angoissée, sans trop savoir pourquoi, — peut-être impressionnée par le temps orageux.

« On s'installa : Le père Eloi demanda pour sa fille un sirop quelconque et pour lui, par habitude, un litre de vin.

« — Est-ce que tu boiras tout ça? interrogea la fillette effrayée.

« — Non, ma chérie, sois bien tranquille, affirma notre homme en souriant : car il était plein de confiance en lui, — comme les présomptueux sur le point de faillir; — deux verres, ajouta-t-il, et puis c'est tout!

« Une minute après, les deux verres, en deux gorgées, avaient disparu dans le gouffre du buveur. Eloi se sentait plein de soif encore; il reprit la bouteille.

« — Mais papa, objecta timidement Jeannette, en posant sa petite main sur le bras de son père...

« Le père eut un gros sourire, un peu trop gros déjà, sonnant l'épaisseur et l'enrouement.

« Voyez-vous ça, dit-il, en s'adressant d'un geste vague à la compagnie, — car l'averse, enfin déchaînée, avait rempli le cabaret, — elle a du toupet, la petiote! Allons, ma Jeannette, aie donc pas peur. Tu n'auras pas besoin de traîner ton père à la maison, ce soir! »

« Et d'un seul coup, le troisième verre alla rejoindre les premiers. Jeannette éleva son petit cœur à Dieu. Elle avait grand'peur et non sans motif; l'ivrogne endurci, engagé sur la pente mauvaise, y devait glisser jusqu'au bout.

« Quelques instants passèrent silencieux. La bouteille était presque vide et les regards d'Eloi commençaient à se troubler tandis que sa voix s'empâtait, lorsque trois garnements de sa connaissance, entrant dans le cabaret, l'aperçurent.

« — Hé! bonjour, père Eloi, dit le premier.

« — Bonjour, répondit Eloi, bredouillant et allongeant, vers son triste camarade, une main flageollante.

« — On va jouer une manille, hein! demanda le deuxième.

« — Garçon, cria aussitôt le dernier d'un accent aigri par le vin, tout de suite, une bouteille de fine et un jeu de cartes!

« — C'est pas de refus, déclara le père Eloi en écartant sa fille, afin de laisser place aux nouveaux venus.

« Ces nouveaux venus, Jeannette, avec effroi, les avait vus s'approcher de la table. Elle avait l'intuition qu'ils allaient achever son père. Aussi son pauvre cœur, déjà bien gros de larmes refoulées, se fendit, quand le malheureux, qui n'avait pas encore noyé sa raison, mais avait détrempé toute son énergie, accepta de jouer; quand il consentit, surtout, à boire, après le vin, l'alcool empoisonneur. Si jeune, hélas! elle n'en était plus à ignorer que l'eau-de-vie faisait, de son père, une brute.

« — Papa, je t'en supplie, implora-t-elle, avec des pleurs dans ses grands yeux si doux.

« — Laisse-moi, petite, allons, laisse-moi, répondit le père, en la repoussant d'un geste brusque.

Et saisissant les cartes crasseuses, remplissant les trois petits verres de l'eau-de-vie brûlante et frelatée, il commença la partie.

« Jeannette, écrasée dans un coin, mordillait son mouchoir, afin de ne pas éclater en sanglots.

« De temps en temps, néanmoins, Eloi entendait quelques gros soupirs, tout gonflés de peine et mal étouffés. Peu d'instants auparavant, il en eût été remué, attendri; mais déjà cinq ou six petits verres avaient

râclé sa gorge et la détestable ivresse de l'alcool éveillait ses pires instincts, tandis que le respect humain imposait silence aux derniers élans de son cœur. Et à sentir que sa fille, auprès de lui, se désolait, il n'éprouvait plus maintenant qu'un agacement, peu à peu grossi en colère.

« — Ah çà, nom de D..., te tairas-tu moucheron, lui lança-t-il, à la fin d'une voix furieuse.

« Jeannette aurait tremblé devant l'injonction menaçante ; elle se raidit contre le blasphème : en l'entendant proférer par Eloi, son cœur avait été soudain bouleversé. Le très bon et très doux Jésus, qu'elle avait reçu le matin même avec tant d'amour, était injurié, et l'insulteur était son père ! Elle se dressa frémissante :

« — Oh ! papa ! papa ! je t'en prie, bats-moi, si cela te plaît, mais n'outrage pas le bon Dieu.

« L'accent de la fillette était à la fois si grave et si déchirant, que les buveurs, troublés, se regardèrent ; dans la salle, un grand frisson courut, tandis qu'au dehors, l'orage redoublait, criblant les carreaux sous des volées de grêle et roulant au loin des grondements sourds et prolongés. Les conversations se turent. On pressentait du terrible.

« Mais Etienne Eloi n'était plus en état de vibrer à l'unisson de ceux qui l'entouraient : prenant à pleines mains la bouteille d'alcool et la renversant dans son gosier, il venait de boire, en un seul coup, tout un large flot du liquide incendiaire, et son ivresse était devenue de la folie furieuse.

« — Ton bon Dieu, hurla-t-il avec un rire affreux, entrecoupé de hoquets, ton bon Dieu, je...

« Mais je renonce à vous répéter, je ne veux pas même essayer de vous faire comprendre à demi-mot les abominations qu'éructa ce malheureux, affolé d'alcool et délirant comme un possédé.

« Et songez qu'à chaque blasphème, il reprenait la bouteille, et d'une main tremblante, en appuyait le goulot sur ses lèvres baveuses ; bientôt, l'ayant vidée, jusqu'au fond, il la brisa, d'un geste violent, sur le parquet.

« Jeannette, éperdue, sanglotait de douleur et d'effroi ; elle se traînait, les cheveux dénoués, le teint pâle et les traits en désordre, aux pieds de son père et tentait vainement de lui prendre les bras, de fermer, sous la pureté de sa main, cette bouche où écumait l'ivresse. Et chaque fois repoussée, à coups de poings, chaque fois meurtrie et courageuse, elle revenait à l'assaut.

« Ceux qui voyaient cette scène horrible, effarés, s'écartaient de l'ivrogne, agrandissaient le vide autour de lui. Les trois garnements qui l'avaient excité, ayant moins bu qu'Eloi, se sentaient pris d'une peur vague.

« — Eloi, Eloi, tu vas trop loin, cria l'un d'eux.

« — Papa ! papa ! Je t'en conjure, oh ! papa, prends garde au bon Dieu ; s'il allait te punir ! implorait Jeannette.

« — Ah ! je vais trop loin !... Ah ! le bon Dieu va me punir ! répondit le misérable, avec un air de menace, écrasant son poing sur la table, en un coup si violent qu'on en vit tourbillonner les cartes, et que deux verres, entrechoqués, volèrent en éclats.

« Et sur ce double avertissement, la rage impie du blasphémateur, comme sur un tremplin, rebondit aussitôt, tonna plus fort, atteignit son paroxysme. Eloi se

campait devant Dieu, sur ses jambes qui vacillaient et, dans un style émaillé d'ordures, il le défiait de déchaîner sa foudre. Les moins croyants dans l'assistance, étaient épouvantés, demeuraient sans souffle et sans mouvement. Quant à Jeannette, elle était devenue un spectre du désespoir et de la terreur, appuyé droit contre le mur le visage étonnamment pâle au milieu des flots noirs de ses cheveux déroulés, les yeux dilatés, le regard fixe. Au dehors grondait l'orage.

« Soudain, un éclair aveuglant jeta sa clarté livide, immédiatement suivie d'un coup de tonnerre épouvantable ; un arbre avait pris feu devant le cabaret, dont les vitres brisées jonchaient le sol.

« Un silence de mort plana pendant quelques secondes. On n'osait plus jeter les yeux sur Eloi ; chacun s'attendait à le voir abattu, foudroyé. Cependant le blasphémateur était encore debout, mais chancelant, hagard. Et, devant lui, à ses pieds, Jeannette, étendue sur le parquet, gisait immobile et sans vie, les yeux clos, la figure ensanglantée par les débris de verre au milieu desquels la pauvre fille était tombée.

« — Eloi, cria quelqu'un, ta fille est morte.

« En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il s'accomplit, sur les traits convulsés de l'ivrogne, un prodigieux travail. On vit réellement, dans ses yeux, la folie se dissiper en quelques secondes, chassée par la raison qui rentrait avec le remords et le désespoir.

« Tout à coup, le père Eloi poussa un rugissement de douleur et s'écroula sur le corps de sa fille.

« — Assassin ! Je suis un assassin ! J'ai tué mon enfant ! Je suis un maudit !

« Et le malheureux se tordait, s'arrachait les che-

veux, se déchirait la chair avec ses ongles, sous l'aiguillon d'une souffrance impitoyable, entrant, comme un fer chaud, jusqu'au fond de son cœur et lui retournant les entrailles. Puis, subitement, sans que personne ait pu le retenir, le voilà qui se lève et, serrant dans ses bras le petit corps inanimé qu'il croyait un cadavre, il se lance dehors, traverse la route et se précipite avec lui dans la rivière...

« ... Très vite, on les repêcha.

« Le père Eloi se remit bientôt, mais Jeannette avait été trop violemment frappée pour se guérir aussi promptement. Longtemps, elle fut malade et, pendant bien des jours, on désespéra de la sauver. Tenaillée, secouée par une fièvre ardente elle avait des accès de délire effrayants. Le tonnerre, à chaque instant, lui grondait aux oreilles et foudroyé par Dieu, le blasphémateur était précipité dans le sol entr'ouvert, jusqu'au fond de la vengeance éternelle. Et la pauvre enfant se dressait sur sa couche, implorant du secours à grands cris, tendant les bras éperdûment, s'offrant à Dieu pour sauver son père.

« Quand, par hasard, elle reprenait vie, ses paupières gonflées se noyaient de larmes et ses yeux navrés se portaient sur Eloi qui demeurait, tout le jour, assis dans un coin de la chambre, hébété, sombre et muet.

« Un soir, pendant que l'enfant sommeillait, je m'approchai de lui ; les deux mains sur ses épaules, le regardant bien en face et le contraignant à me fixer de même.

« — Eloi, lui dis-je avec gravité, vous seul pouvez guérir votre fille et je suis sûr que vous connaissez le

remède. Attendrez-vous longtemps encore avant de l'employer?

« Il me considéra quelque temps sans parler ; mais je lisais dans ses yeux qu'il m'avait compris. Enfin, baissant la tête, il murmura ces simples mots :

« — Quand vous voudrez.

« Peu de jours après, un matin, Jeannette, en se réveillant d'un sommeil lourd et fiévreux, vit son père, agenouillé près d'elle et lui tenant la main, avec un bon sourire et une inexprimable tendresse.

« L'œil de la fillette, agrandi de surprise, interrogea plus clairement que n'aurait pu faire sa voix.

« Eloi, très ému, répondit à ce regard :

« — Eh! bien, moi aussi, mon enfant, j'ai communié.

« Jeannette eut un cri de joie ; défaillant presque de bonheur, elle attira sur sa poitrine haletante, avec ses deux bras amaigris, le front de son père ; et, la tête inclinée sur l'épaule d'Eloi, elle pleura longtemps, bien longtemps, remplie d'une infinie douceur.

« Le père et la fille étaient guéris. »

COUP DOUBLE

(NOUVELLE)

COUP DOUBLE

I

M. Champborné plia méthodiquement sa serviette en fit un nœud savant qu'il posa sur la nappe, à côté de son couvert, et se leva ; puis, ayant de trois chiquenaudes, épousseté le devant de sa redingote un peu trop longue et un peu trop fanée, il s'approcha de la fenêtre.

Il occupait, rue d'Assas, au cinquième, un petit appartement confortable et propret, dans une vieille maison située à quelques mètres en deçà de la rue Vavin. De la pièce exiguë qui lui servait à la fois de salon, de fumoir et de salle à manger, le vieux garçon pouvait découvrir, en se penchant, un coin du Luxembourg. Il en voyait tout juste un bouquet d'arbres, en ce moment dénudés et chagrins — car on était aux premiers jours de décembre — et au-dessous, comme une table blanche au milieu du lacis des branches noires, le buste étriqué de Sainte-Beuve.

M. Champborné regarda le ciel et se frotta les mains. Le temps était beau. Sur l'océan de toits qui moutonnait devant lui, dominé par la coupole énorme et majestueuse du Panthéon, le soleil un peu pâle, un de ces soleils d'hiver très doux et nuancé de mélancolie

comme un sourire de vieillard, accrochait des étincelles à des coins d'ardoises ou à des carreaux de lucarnes. Au loin, sur Paris, l'horizon se noyait dans une brume vaporeuse.

— Allons, bonne journée! se dit le vieux garçon.

Il coupa sur la table un gros morceau de pain, passa dans l'antichambre, endossa une vaste houppelande au col de faux astrakan, se coiffa d'un feutre vénérable, enfourna le pain dans sa poche et cria :

— Mélanie, je sors!

— Bien, Monsieur, fit de la cuisine une voix lourde et graillonneuse.

A pas menus, M. Champborné descendit, traversa de biais la rue d'Assas et la rue du Luxembourg, entra dans le jardin par une petite porte encadrée de buissons toujours verts, et fit le tour de la maisonnette où de paisibles apiculteurs étudient l'art d'élever les abeilles et de confisquer leur miel. En face de lui s'étendait l'enfilade ensoleillée des gazons qui égayent ce coin du parc. Inattentif à la joie de cette nature souriante en plein hiver, il prit l'allée de gauche, inclina bientôt vers la droite et s'arrêta non loin du gracieux Watteau de bronze auquel une jolie poupée Louis XV offre un bouquet de marbre.

Le confluent de deux allées forme en ce lieu comme un étroit carrefour entouré de grands arbres; leur feuillage, en été, tresse un berceau plein d'ombre et de fraîcheur, où les enfants s'ébattent. Mais le petit carrefour était, ce jour-là, presque désert, et les caresses frileuses du soleil de décembre — qui bientôt, d'ailleurs, allait s'évanouir derrière la façade rigide et

gourmée du lycée Montaigne — n'y avaient attiré que de rares promeneurs.

M. Champborné se campa donc au bord du gazon, face au chalet des apiculteurs, et tandis que le gros pain remontait des profondeurs de sa houppelande, une volée de moineaux piaillant, jacassant et grouillant vint s'abattre à ses pieds dans l'herbe.

Depuis qu'il avait pris sa retraite au ministère de l'Intérieur, après avoir atteint péniblement le fauteuil de sous-chef, M. Champborné, quand le temps était favorable, et son rhumatisme assoupi, faisait chaque jour, à pareille heure, le même trajet.

Les pierrots du Luxembourg étaient ses grands amis, son occupation préférée, son seul plaisir. Et, certes, il fallait qu'il les aimât beaucoup pour consentir à leur donner du pain. Car, sans être absolument avare, il avait horreur des dépenses inutiles ; et la dépense était toujours inutile, à ses yeux, qui n'était pas avant tout pour lui.

La vie de l'ancien fonctionnaire excusait un peu cet égoïsme.

Malingre et souffreteux dans sa petite enfance, il aurait eu besoin d'un nid maternel. Or, il avait perdu sa mère au sortir du berceau, et, de son père, il n'avait gardé que le souvenir d'un homme inconsolé, vêtu de noir et ne riant jamais. Puis le père, à son tour, avait péri dans un accident vulgaire et tragique : écrasé par un camion quelques heures après la Première Communion de son fils, à laquelle il venait d'assister en bon chrétien.

Un vieux cousin, libre-penseur et dur, avait recueilli l'orphelin, l'avait mis au lycée huit jours plus tard et

ne s'était plus soucié de lui. Dans ce lycée, de mauvais esprit, l'enfant timide et sans protecteur, avait été malheureux et avait perdu la foi. Pendant les jours de congé, qu'il passait chez son tuteur, abandonné à lui-même entre un chat poitrinaire et un perroquet goutteux, il avait lu passionnément des romans impies et orduriers. Son âme, à vingt ans, n'était plus qu'une ruine, dont il n'avait jamais ramassé les débris. Une jeunesse un peu trop mouvementée, puis un amour déçu, avaient achevé d'éteindre son cœur et il avait traversé la vie sans affection ni religion... Et pourtant, il se cachait peut-être en lui un fond de tendresse inemployée.

Maintenant le sous-chef de bureau retraité, pour créer un semblant de but à ses vieux jours, avait pris la coutume de donner du pain aux moineaux.

Il avait déjà commencé, par ce clair après-midi de décembre, à jeter sur l'herbe, à petits coups réguliers, la mie qu'il pétrissait méthodiquement dans ses doigts, quand il remarqua près de lui un gamin qui flânait, le nez au vent, les mains dans ses poches et la chanson aux lèvres.

C'était un gamin de Paris, de dix à douze ans, la mine éveillée, maigre et loqueteux : casquette informe enfoncée de travers sur une broussaille blonde ; bourgeron peut-être bleu, serré au cou par un foulard à carreaux et pris à la taille dans la ficelle qui retenait les morceaux disjoints de la culotte, une culotte indéfinissable, épave d'un habit de collégien ; chaussures éculées et maculées... Sous ces haillons minces et troués, le bambin devait souffrir terriblement du froid ! Mais c'était un gamin de Paris ; il chantait.

Ce bruit, qui faisait peur aux moineaux, agaçait M. Champborné; le vieux garçon jeta sur le gavroche un regard courroucé ; ce regard induisit le petit bonhomme en tentation de malice.

D'un air humble et penaud, démenti par un œil pétillant, le gamin s'approcha du vieillard et lui tendit brusquement sa casquette...

Un frisson d'ailes, un concert aigu de piaillements, tous les moineaux avaient pris leur vol.

— Mon bon Monsieur, larmoya l'enfant...

— Veux-tu bien déguerpir, interrompit M. Champborné, furieux... Qu'as-tu fait de mes oiseaux, garnement?

Le gamin prit un air ahuri et consterné :

— Les ai pas vus, balbutia-t-il.... Y sont pas dans mes poches!

Et, pour démontrer sa bonne foi, il retourna largement ses doublures étoilées de taches et de trous. Puis, reprenant son ton pleurard...

— Un petit morceau de pain, mon bon Monsieur!... Pas mangé depuis hier.

— Mon pain ! s'écria M. Champborné. Une paire de taloches plutôt, si tu continues !

L'enfant haussa les épaules, et pirouetta sur les talons. Cependant il resta planté sur ses quilles, au bord de l'herbe et reprit sa chanson.

Le vieux garçon ronchonnant, fit trois pas de côté, sifflota doucement et se remit à lancer des boulettes aux oiseaux qui revenaient, timides. Mais il avait des impatiences, et la gent emplumée s'effarouchait. De guerre lasse, il se retourna vers le gamin :

— Va-t'en plus loin, gronda-t-il avec rage.

— Pourquoi? La place est à tout le monde!

— Je vais te faire empoigner par un garde.

— C'est-y donc pas permis de vous reluquer... ?

L'enfant parlait d'un air goguenard ; mais tout à coup, son visage eut une contraction, et il porta la main à sa poitrine. Ce fut d'une voix changée, presque altérée, qu'il poursuivit :

— Et puis là, pour de vrai, vous savez, j'ai faim.

M. Champborné, surpris de ce ton nouveau, toisa le petit pendant un instant sans répondre. Puis soudain, sans bien démêler à quel sentiment il obéissait, le vieux garçon jeta le pain d'un geste brusque, à la volée, raffermit d'un coup de poing son feutre vénérable et s'éloigna.

Mais, avant de partir, il put voir le gamin se précipiter, les yeux brillants, sur le morceau tombé par terre et le porter à sa bouche avec une voracité qui prouvait un long jeûne.

Et, pour la première fois, depuis bien longtemps, M. Champborné rentra chez lui soucieux et presque ému d'une souffrance qu'il ne partageait pas.

II

Le vieux fonctionnaire était si absorbé qu'en tirant son mouchoir, au coin de l'Ecole d'apiculture, il ne sentit point qu'il faisait tomber son porte-monnaie.

Mais le gamin, qui le suivait machinalement, s'en était aperçu. Il voulut crier ; une énorme bouchée de mie pensa l'étrangler net. Il se contenta donc de ramasser la bourse et de courir. En franchissant la porte du Luxembourg, il vit le vieillard entrer dans une maison de la rue d'Assas. Il allait le suivre, un camion l'obli-

gea d'attendre une seconde. Or, pendant cette seconde, une tentation lui traversa l'esprit comme un éclair.

Il demeura figé sur le trottoir, et examina les passants d'un air inquiet. Pourquoi cette inquiétude? Il ne voulait certes pas conserver le porte-monnaie ; cependant, la pensée du vol était dans son âme, et il avait peur, instinctivement, qu'on la lût dans ses yeux.

— Si je regardais dedans, se dit-il... ; après j'irais le rendre.

Un pli mauvais se creusait déjà entre ses yeux, dont le miroir devenait trouble. Il hésitait. Hésiter devant la tentation, c'est être à moitié vaincu.

Un instant plus tard, l'enfant arpentait d'un pas incertain, l'allée qui s'allonge entre les plants de la pépinière, au bord de la rue Auguste-Comte ; il l'avait cherchée, presque à son insu, parce qu'il espérait confusément qu'elle était déserte. Elle était déserte.

Tout haut, pour se donner l'illusion de la volonté, il se promit : « Tout de suite après, j'irai reporter l'argent. » Et, d'un geste brutal, avec un battement de cœur, il ouvrit la bourse. Elle était vide.

Mais il restait la pochette intérieure ; il en fit sauter le crochet très vite, et ses yeux béants s'allumèrent aussitôt de convoitise et d'admiration : trois louis d'or étaient là, brillants dans le cuir fané. Longuement, sans y toucher, l'enfant contempla ce trésor ; puis, d'un geste craintif et respectueux, il prit les pièces.... Un pas lourd l'arracha de son extase ; un garde approchait. Très rouge, il fourra précipitamment la bourse et les louis dans sa poche et siffla d'un air dégagé.

Le garde, en passant, le dévisagea d'un œil soupçonneux. Le gamin sua de tout son corps, mais resta

ferme et souriant. Le garde poursuivit sa marche, et l'enfant sentit la honteuse fierté du voleur qui a dépisté la police.

— Tiens, songea-t-il, en pressant l'or dans sa main, c'est pas plus difficile que ça!

Et, cette fois, l'idée de garder le porte-monnaie se présenta nettement, impérieusement, à son esprit. Le combat fut rude.

— Voler, je ne veux pas, se disait-il en remontant vers l'Observatoire. Mais ramasser de l'argent, ce n'est pas voler. D'ailleurs, le vieux qui l'a perdu n'en a pas si besoin que moi. Et puis, qui le saura? On ne m'a pas vu.... Si, pourtant, le bon Dieu m'a vu.... Mais d'abord, y a-t-il un bon Dieu? Maman et la mère Antonin m'avaient raconté ça; mais le grand Fléchin m'a dit que c'était pas vrai....

— Ohé Michel!

L'enfant dressa la tête et fut tout surpris de se retrouver déjà boulevard de Port-Royal, à la hauteur du Val-de-Grâce. Il y avait plus d'un quart d'heure que sa conscience et la tentation bataillaient en lui.

— Tiens, Bonjour Gustave.

Gustave était un de ses camarades, un gamin de douze ans, l'œil vicieux, le teint flétri, qui l'entraînait souvent par son audace et ses fanfaronnades. « Nous allons partager », se dit-il, et, tout de suite, il commença:

— Figure-toi, mon vieux, que j'ai...

Mais quelque chose étrangla ses paroles.

— Tu as... quoi? fit Gustave étonné.

— Rien!

Le petit Michel eût été en peine d'expliquer ce qui lui serrait, comme un étau, la gorge. Il ressentait,

pour la première fois, contre son camarade, une répulsion étrange, irraisonnée.

— Tiens, fiche-moi la paix, lui déclara-t-il.

Et il lui tourna le dos.

Gustave, ahuri et vexé, prit son ami par les épaules et le fit pirouetter, pour le fixer dans les yeux. Michel se dégagea d'un coup de poing. Le coup de poing provoqua une taloche, et les deux gamins s'empoignèrent à bras le corps avec furie, sans savoir pourquoi ni l'un ni l'autre.

Soudain, le porte-monnaie tomba. Michel se baissa brusquement; mais déjà son camarade avait le pied sur le corps du délit.

— Ah! je comprends, fit Gustave, on a volé une bourse et on veut la manger toût seul. Espèce de feignant, va!

Michel était devenu pourpre.

— C'est pas vrai! Je ne suis pas un voleur....

— Eh! mon vieux, pas besoin de rougir! Ce qui est mal, c'est pas de voler, c'est de se faire prendre. Seulement, faut partager avec les amis.

Ce cynisme écœura Michel.

— Je te dis que j'ai pas volé. J'ai trouvé cet argent par terre et je vais le rendre.

— Le rendre!... En v'là un idiot!... T'en as ben plus besoin que le bourgeois qui l'a perdu.

— Possible! Mais il n'est pas à moi.

— Est-ce qu'on t'a vu le ramasser?

— Non!

— Eh ben, alors?

— Eh ben, reprit Michel en hésitant quelques secondes..., y a le bon Dieu.

Le gamin vicieux ricana :

— T'y crois encore!... T'as donc pas entendu le grand Fléchin qu'est un savant?

— Le grand Fléchin n'est qu'un sale voyou, comme toi. Maman et la mère Antonin m'avaient dit le contraire; et elles étaient bonnes.... Et puis, c'est pas tout ça, conclut l'enfant, d'un ton résolu; rends-moi l'argent ou je crie : « Au voleur! »

Gustave inquiet jeta les yeux autour de lui. Deux ou trois passants regardaient curieusement les gamins; un profil d'agent surgissait au coin de la rue voisine. Il eut peur, et, après un haussement d'épaules, il s'éloigna d'un pas traînard, en jetant cette suprême injure à Michel :

— Eh va donc, spèce de prix Montyon!

La tentation, en s'incarnant sous les traits du garnement précoce, avait réveillé la conscience engourdie du gamin naturellement honnête.

Et, dix minutes après, le petit Michel, essoufflé, haletant, s'engouffrait sous la porte où il avait vu le vieux Monsieur disparaître.

— C'est-y pas ici qu'on a perdu ce porte-monnaie?

— Ah! vous arrivez bien, répondit la portière! Montez vite, au cinquième, à gauche!

III

M. Champborné, d'un air encore soucieux, posait son chapeau dans l'antichambre.

— Monsieur, lui déclara Mélanie, une cuisinière épaisse, rouge et bonasse, d'environ cinquante ans, je n'ai plus un sou.

— Comment, déjà?

— Voici mon livre de comptes.

Le vieux garçon feuilleta le cahier graisseux, soupira et mit la main dans sa poche.... Mais soudain, il devint pâle, et la sueur lui perla au front, d'un geste fébrile, il fouilla et refouilla dans son pantalon, son gilet, sa redingote et son pardessus. Puis, s'affalant sur une chaise, il gémit d'une voix pleurarde et mourante :

— Mon porte-monnaie!... Soixante francs!

A le voir, on aurait juré qu'il venait de perdre un parent ; mais bientôt il se ressaisit.

— Mélanie, commanda-t-il avec le ton d'un général à son aide de camp, vous allez chercher ici, dans tous les coins ; moi, je retourne au Luxembourg.

Et il partit en coup de vent.

Hélas! une demi-heure après, l'ancien fonctionnaire, écroulé sur son fauteuil, était à bout de ressources et de fatigues.

Un coup de sonnette très vigoureux, le fit bondir. Il fut à la porte en même temps que Mélanie. Sur le palier, le gamin du Luxembourg attendait, le porte-monnaie à la main. M. Champborné se précipita sur le cher objet, comme un loup sur un agneau, l'ouvrit avec anxiété, scruta la pochette, et, le visage épanoui, poussa un grand soupir.

L'enfant restait planté sur le paillasson. M. Champborné le regarda, fit une moue d'agacement, puis fouilla son gousset.

— Bon! Pas de monnaie! Mélanie, descendez vite et changez-moi ces vingt francs. Toi, entre et assieds-toi.

Le vieillard et l'enfant restèrent quelque temps muets, celui-ci devenu timide en pénétrant chez le

bourgeois, celui-là curieux devant cette misère enfantine.

— Comment t'appelles-tu? demande enfin M. Champborné.

— Michel Herbain.

— Quel âge as-tu?

— Onze ans.

— Où demeures-tu ?

— Nulle part.

L'ancien sous-chef eut un mouvement de surprise et ses yeux s'écarquillèrent :

— Que fais-tu donc la nuit? interrogea-t-il, à demi soupçonneux.

— Je couche où je peux, sous les ponts, dans les chantiers, sur les bateaux, dans les caves des Halles.

— Mais ton papa et ta maman?

— De papa, j'en ai jamais eu. Maman est morte, il y a deux ans.

— Que faisait-elle?

— Elle cousait pour un grand magasin, tout le jour et quelquefois la nuit. Pendant l'hiver, elle a toussé beaucoup. Un matin, en me réveillant, je l'ai vue par terre, toute blanche avec du sang dans la bouche, à côté de son travail. J'ai crié au secours. On l'a portée à l'hôpital, et la mère Antonin, qui demeurait à côté, m'a pris chez elle.

— Et après? continua le vieux garçon que ce récit fait d'une voix lasse et résignée commençait à émouvoir.

— Après, le père Antonin, un soir qu'il avait bu, m'a flanqué à la porte.

— Et qu'es-tu devenu, pauvre petit?

L'enfant esquissa un geste vague :

— J'ai mendié ; puis j'ai acheté du papier à lettre et des crayons que j'ai vendus, l'été, à la campagne; après, j'ai travaillé dans les fermes — on est bien couché sur la paille ; — ensuite, à l'hiver, j'ai regagné Paris ; j'ai ouvert des portières, crié des journaux, aidé aux Halles. Une fois, j'ai été chez Rollet.

— Qui ça Rollet?

— Vous connaissez pas ? C'est pas loin d'ici, rue de Rennes. On donne aux petits garçons une paillasse et des bons de fourneaux. Mais il faut travailler; ce jour-là, c'était des sacs de pois cassés qu'on avait à remplir ; ça m'allait pas, j'ai décampé.... Ah! si seulement faisait moins froid! L'autre nuit qu'a gelé, j'ai dormi dans une maison en bâtisse, entre deux vieux sacs. Ah! mince, alors, c' que j'ai eu l'onglée. Mais, comme vous voyez, j'en suis pas mort.

Depuis un instant, Mélanie de retour, écoutait.

— Hé! mais, Monsieur, si l'on proposait ce moutard à Lubeau, l'épicier de la rue Notre-Dame-des-Champs, qui cherche un gamin pour sa boutique ?

Michel et Champborné regardèrent la bonne avec des yeux tout ronds.

Le petit vagabond comprenait avec envie qu'il aurait là le gîte et la pâtée ; mais l'idée de la vie régulière et du travail quotidien le faisait frémir. Quant au vieux garçon, l'égoïsme et la pitié se livraient dans son cœur une étrange bataille ; abandonner ce malheureux, c'était mal ; s'occuper de lui, c'était se créer des embarras, des ennuis, des complications, des occasions de dépenses !... A cette affreuse idée, l'avarice accourut soutenir l'égoïsme, et la pitié fut mise en déroute.

— Mélanie, trancha-t-il d'un ton sévère, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Toi, mon garçon, voilà vingt sous. Que cet argent te serve à changer de vie!

Mélanie, l'air digne et mécontent, réintégra ses fourneaux, tandis que le gamin, d'abord un peu déconcerté, mais reprenant bientôt son assurance et sa physionomie gouailleuse, entonnait une chanson faubourienne et descendait les étages à califourchon sur la rampe.

— Ouf, conclut M. Champborné, se carrant dans son fauteuil et dépliant son journal, il s'en est fallu de bien peu que je commette une jolie gaffe!

IV

Un mois après. Mélanie est seule; on sonne, elle ouvre.

— Tiens, c'est toi, Michel; M. Lubeau t'a donné congé?

C'est bien notre Michel, en effet; mais qui reconnaîtrait, dans ce petit garçon propre et bien vêtu, le gamin du Luxembourg?

Que s'est-il donc passé! Tout simplement ceci. Vingt-quatre heures après leur séparation, le vieillard et l'enfant regrettaient déjà leur conduite. Le froid qui devenait plus vif, et le dégoût nouveau mais profond, que lui inspiraient ses camarades avaient tout doucement ramené le gamin rue d'Assas. Quant au vieillard, il était soucieux, maussade, agacé; mécontent de Mélanie, dont la moue sévère et renfrognée l'exaspérait; mécontent de ce bambin qui se permettait de lui inspirer des remords; au fond, mécontent surtout de lui-même. Aussi, quand Michel Herbain, timide et sup-

pliant, s'était représenté, M. Champborné n'avait-il pas osé le mettre à la porte. Il avait même accompli, avec effort, une action prodigieuse : il avait habillé le gamin tout de neuf.

Et, maintenant, Michel emprisonné d'un grand tablier de toile grise, occupait de multiples fonctions peu rétribuées dans la boutique exiguë de M. Vincent Lubeau, « négociant en produits alimentaires et denrées coloniales ». Le patron était un homme épais, de caractère assez dur, affligé d'une petite femme boulotte et bavarde et d'une grande fille de quinze ans, très maigre. L'employé à tout faire était peu nourri, couché fort à l'étroit; mais, en somme, il se trouvait presque heureux, par comparaison.

Et puis, il avait Mélanie. L'enfant, dès le premier abord, avait conquis l'affection de la grosse bonne, et la cuisine de M. Champborné lui tenait lieu d'oasis. Mais il évitait d'y rencontrer le vieux garçon. Car celui-ci, chose curieuse, avait repris sa rudesse envers son protégé, du jour où le gamin ne lui avait plus causé d'alarmes; écartés un instant par le remords, l'égoïsme et l'avarice étaient rentrés victorieux dans la place. Et, sous l'empire de ces mauvais sentiments, l'ancien fonctionnaire avait peur d'aimer trop ce petit, vers qui se portait d'instinct la tendresse engourdie de son âme et chez lequel il admirait, avec une certaine complaisance, son unique bonne œuvre. Il le repoussait, pour ne pas s'attacher à lui.

Donc, ce jour-là, 21 janvier, Michel, entre deux courses, était monté dans l'appartement de la rue d'Assas, à l'heure où M. Champborné donnait la pâture aux moineaux.

— Mademoiselle Mélanie, j'ai vu sur le journal de M. Champborné, qu'il s'appelait Vincent, comme M. Lubeau.

— C'est vrai, mon garçon.

— Alors, c'est demain sa fête?

La bonne écarquilla les yeux, puis regarda un calendrier fixé au mur.

— C'est ma foi vrai. J'y avais jamais pensé.

— Eh ben, voilà! Mam'zelle Lubeau a dit tout à l'heure à sa mère : « Faut pas oublier, maman, que c'est demain la fête à papa... » Alors moi je m'ai dit : « Tiens, si je souhaitais la fête à M. Champborné! »

— Drôle d'idée! Ça va-t'y lui faire tant plaisir?... Enfin, essaye toujours.

— Ben sûr que j'essayerai. Mais, voilà! Faut m'acheter des fleurs. J'ai dix sous. C'est-y assez?

— Garde tes dix sous et reviens ce soir, après la fermeture de l'épicerie.... Tiens, tu es un amour....

Et la grosse Mélanie, de ses bras robustes, enleva l'enfant pour l'embrasser.

— Hé là! faut pas m'étouffer, le patron m'attend....

Quelques heures plus tard, après son dîner, M. Champborné sommeillait, quand retentit un coup de sonnette. Il dressa l'oreille, intrigué. Le visiteur inattendu causait à voix basse avec Mélanie. Le vieux garçon s'impatientait....

Tout à coup, la porte s'ouvre, et M. Champborné voit d'abord s'avancer un énorme bouquet, derrière lequel il aperçoit Michel Herbain, que Mélanie, dans la pénombre, encourage....

— Monsieur... cher bienfaiteur... je... je vous souhaite... une bonne fête... et...

Et le gamin, plantant d'un seul coup ses fleurs entre les bras du vieillard, reste coi, tout souriant, tout rouge et tout ému.

— Ma fête... ma fête, balbutie M. Champborné, qui contemple, ahuri, l'enfant, les fleurs et la bonne.

Mais son regard troublé se fixe. On dirait qu'il voit quelque chose au loin, dans le passé. C'est que sa mémoire a brusquement évoqué, devant son esprit, un souvenir oublié depuis plus d'un demi-siècle. Il a onze ans, c'est le jour de sa fête; et son père lui a donné des soldats de plomb, qu'il fait manœuvrer, le soir, au coin du feu, sur la grande table en acajou, que recouvre une toile cirée représentant les rois de France; auprès de lui, le veuf inconsolable essaye tristement de sourire.... Puis il fait sa prière, il se couche, et son père, en l'embrassant, laisse échapper une larme.... Et lui, tout ému de ce chagrin, a beaucoup de peine à s'endormir; et longtemps, très longtemps, il voit son père, immobile, auprès de la cheminée, le front dans les mains....

Il y a plus d'un demi-siècle, et, depuis, personne au monde ne lui a souhaité sa fête. Et il a fallu qu'il rencontrât ce petit vagabond — ce petit vagabond, qu'il a rudoyé d'abord et que maintenant il protège encore de mauvaise grâce — il a fallu cela, pour qu'un être humain renouât la chaîne de tendresse brisée depuis cinquante ans. Et, cette fois, le pauvre vieux se sent vaincu ; il ne cherche plus à lutter contre l'émotion; son cœur s'attendrit, pareil au sol pétrifié par l'hiver après une interminable gelée, qui s'amollit soudain aux premières caresses du printemps.

Et ce fut comme un grand-père accueillant son petit-

fils que M. Champborné, ayant posé le bouquet sur la table, ouvrit ses bras au petit vagabond, tout interdit, le prit sur ses genoux et lui rendit le baiser qu'il avait reçu, cinquante ans plus tôt, de son père.

V

Ce jour-là, M. Champborné poussa jusqu'à l'épicerie.

— Eh! bonjour, dit-il à M. Lubeau, qui bedonnait sur le pas de sa boutique. Où donc est mon petit bonhomme?

— Ah! vous tombez bien, gronda l'épicier. Je viens de le flanquer à la porte, en le priant de se faire pendre ailleurs.

— Hein! Quoi! Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis ce que je dis!

— Mais, qu'a-il fait, grands dieux?

— Ce qu'il a fait?... M'a volé trois pruneaux.

— Et c'est pour cela?... Fallait lui donner une calotte et m'avertir.... Ah! franchement, vous n'avez pas de cœur!

— Jamais de cœur dans les affaires!... Un vol est un vol!... Et puis, c'est pas tout. Figurez-vous que ce garnement, quand je l'ai traité de voleur, à pris un air de jeune coq et m'a répliqué: « Je vous défends de m'appeler voleur. C'est vrai que j'ai eu tort de chiper des pruneaux, mais chiper c'est pas voler!» Ce morveux qui me « défend »!...

Le vieux garçon était navré. Depuis le jour de sa fête — il y avait aujourd'hui deux semaines — il causait plus souvent avec le gamin, s'attachait à lui, s'ef-

forçait de l'instruire. Il est vrai que, souvent, sa morale un peu courte et sans base était déconcertée par les objections de l'enfant. Mais Michel Herbain semblait avoir bon naturel.... Et, maintenant, tout s'écroulait!...

— Osera-t-il seulement retourner chez moi?

Et M. Champborné pressa le pas.

— Mélanie, s'écria-t-il essoufflé, dès l'antichambre, est-ce que Michel est venu?

— Non.... Mais qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que Lubeau l'a mis à la porte....

Et il conta l'histoire à la cuisinière, qui l'entrecoupait d'exclamations bien senties.

— Ah! le vieux grigou, le vieux scélérat!... Pour une poignée de ses méchants pruneaux, qui puent le rance.... Et qu'est-ce qu'il est devenu le petit?

— Oui, qu'est-ce qu'il est devenu?

Toute la soirée, le vieux garçon attendit Michel. Il n'en dormit pas de la nuit. Le lendemain, il était d'une humeur massacrante.

— Après tout, se disait-il, en arpentant le Luxembourg — il n'avait pas le cœur aux moineaux, cet après-midi, — je suis bien bête. Un petit voleur, un petit ingrat, ce gamin! J'allais m'attacher à lui, dépenser pour lui mes économies de quarante ans. Il disparaît, tant mieux, bon débarras!... Mais que diable va-t-il devenir?

Le troisième jour, il sirotait son café, quand on sonna. Presque au même instant, Mélanie entrait, tout émue, un petit bleu à la main. M. Champborné le prit et lut tout haut :

Monsieur, je vous serais fort obligé de passer à mon cabinet, à titre officieux, vers 3 heures. Un enfant de onze ans, Michel Herbain, se réclame de vous, et j'aimerais mieux le remettre entre vos mains, s'il se pouvait, que poursuivre son affaire.

LAMARRE-HOUGAN,
juge d'instruction.

A 3 heures moins 5, l'ancien sous-chef entrait chez le magistrat. Devant son bureau, Michel était debout, ses vêtements neufs abîmés, salis, les cheveux en désordre, ses yeux fixés par terre. M. Champborné reconnut pour l'avoir vue dans une feuille illustrée, la tête fine, intelligente et bonne, au regard profond, de M. Lamarre-Hougan. Car ce juge, cet écrivain, dont les beaux livres ont tant fait pour l'enfance abandonnée ou coupable, est presque une célébrité. Il se leva courtoisement pour saluer le vieillard et lui désigna un siège. Quant à Michel, il jeta sur son protecteur un regard furtif, où se mêlait la honte, l'espérance et la supplication.

— Excusez-moi, Monsieur, de vous avoir dérangé, fit le magistrat. Vous savez qu'une loi récente nous a conféré le droit de disposer des petits vagabonds quand nous n'estimons pas nécessaire de les renvoyer devant les tribunaux. Nous pouvons soit les rendre à leur famille, soit les confier à une personne honorable, à une œuvre particulière ou à l'Assistance publique. Pour moi, quand il s'agit d'un orphelin et qu'il se rencontre un honnête homme pour se charger de lui — je dis s'en charger complètement, paternellement, — je n'hésite pas. Cet enfant a été ramassé par la

police. On me l'a conduit. J'ai constaté qu'il n'était prévenu que de vagabondage et que ses traits n'étaient pas encore flétris par un vice précoce. J'aurais voulu le rendre à sa famille, il n'en a plus. Je lui ai demandé s'il ne connaissait pas quelqu'un qui pourrait consentir à le prendre, il vous a nommé....

— Pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite, au lieu de courir avec des garnements ? interrompit M. Champborné, s'adressant au gamin.

— Je n'ai pas osé.... J'ai eu peur!

— Et maintenant, tu voudrais bien rentrer chez moi?

— Oh!...

L'exclamation fut si éloquente et le regard qui l'accompagnait si parlant, que la gravité de M. Lamarre-Hougan se fondit dans un sourire.

— L'avenir de cet enfant, reprit le juge, est en vos mains. Je me suis renseigné. Je sais que vous avez été, pendant quarante ans, un fonctionnaire irréprochable. Un seul mot de votre part et je vous le confie. Mais songez que ce sera presque une adoptión.

— Diable! Une adoption! Laissez-moi réfléchir....

Et M. Champborné revit, en soupirant, sa petite vie de vieux garçon, si calme et si bien réglée; il supputa en frémissant la brèche qu'il faudrait pratiquer dans ses chères économies; il se dit qu'un jour peut-être il ne serait payé de ses soins que par l'ingratitude....

Mais l'enfant le regardait avec une anxiété suppliante, et, dans ses grands yeux ouverts, il sonda la droiture naïve. Et puis, il se souvint de la bourse rendue, il se souvint du bouquet de fête... et pourtant, il hésitait encore.

M. Lamarre-Hougan feuilleta un dossier. L'anxiété de Michel était presque du désespoir.

Tout à coup, voyant M. Champborné hocher la tête et avancer les lèvres en moue d'agacement, le gamin crut que c'était fini, et alors, n'y tenant plus, il replia son bras sur sa figure et fondit en larmes....

— Eh bien, soit, s'écria brusquement le vieux garçon. Donnez-moi l'enfant. Je l'adopte!

VI

— Mélanie?... Le petit dort toujours?

— A poings fermés, Monsieur!

— Mon Dieu, qu'est-ce que je vais donc en faire?

Depuis que, la veille au soir, il avait ramené l'enfant chez lui, c'était bien la centième fois que M. Champborné se posait la question. Après un dîner languissant — le gamin était penaud, le vieux garçon préoccupé, — la bonne avait improvisé dans l'antichambre un lit que Michel avait trouvé délicieux; si délicieux qu'il dormait encore à 8 heures du matin.

— Qu'est-ce que je vais donc en faire?

Il ne pouvait plus l'abandonner désormais, lié par sa promesse; d'ailleurs, il n'en avait pas envie.... L'enfant lui était entré dans le cœur. Il avait beau se regimber encore, il avait beau se dire qu'il s'était résolu sans réflexion, qu'il était un pur imbécile : au fond, tout au fond de lui-même, il sentait fort bien que la réflexion n'aurait pu que le décider davantage. En réalité, sans qu'il en eût clairement conscience, un phénomène important s'était produit dans son âme : l'instinct paternel avait éclos chez ce vieux garçon!...

— Voyons, Mélanie, vous n'auriez pas une idée?

— Je peux repasser chez Lubeau.

— Mais non! Mais non! Vous ne comprenez donc pas que la situation est changée? Je dois servir de père à Michel.... Il faut que je l'élève.... Quand je pense, ajouta-t-il, en prenant ses pantoufles à témoin de son embarras, que me voilà chargé d'une éducation!

Mélanie tortilla les poils follets qui lui fleurissaient le menton; puis bravement :

— Alors, Monsieur devrait consulter l'abbé Desrameaux.

— Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

— L'abbé qui fait le catéchisme aux petits garçons.

— Je n'ai pas besoin de catéchisme.

— Monsieur, oui. Mais Michel?... Il faudra bien lui faire faire sa Première Communion.

— Comment! sa Première Communion?

Quels souvenirs ce mot réveillait chez le vieux garçon! Ce matin si radieux, cette soirée si tragique!... N'aurait-il pas vécu, lui aussi, comme son père, en chrétien, sans l'effroyable accident qui l'avait rendu orphelin ce jour-là? Préparer Michel à sa Première Communion, l'idée lui semblait, tour à tour, absurde et nécessaire. Il songeait à l'instruire, à l'élever; mais comment? Le mettre au collège? Il ne pouvait pourtant pas tout de suite y placer ce vagabond d'hier. Alors, quoi? Saurait-il d'ailleurs inculquer à l'enfant des idées droites et saines, éclairer son esprit, former sa conscience?... Oui, le catéchisme était une solution... Et puis, pour les enfants, la religion est bonne....

— Ma foi, Mélanie, faites ce que vous voudrez.

— Mon Dieu, Monsieur, je crois que c'est à Mon-

sieur, plutôt qu'à moi d'aller chez l'abbé Desrameaux.

— Vous croyez?... Enfin, laissez-moi.... Je réfléchirai....

Au fond, c'était tout réfléchi. Car, deux minutes après, M. Champborné levait les bras au ciel en soupirant :

— Eh bien, vrai, si l'on m'avait prédit que j'irais demander conseil à un curé!

VII

— .... Ce que j'en dis, Monsieur l'abbé, conclut le vieux garçon, c'est pour l'enfant; car pour moi....

L'abbé Desrameaux, interrompit M. Champborné, pour s'adresser à Michel Herbain, qui, du haut de sa grande chaise, balançait les jambes en chiffonnant son joli béret bleu.

— Allez donc un instant dans la pièce à côté, mon ami; vous y verrez un beau livre à images.

Puis, l'enfant parti :

— Excusez-moi, Monsieur, dit-il avec un aimable sourire à M. Champborné. J'ai compris que vous alliez me faire une profession de foi qui pourrait troubler ce petit, le jour où vous l'amenez au catéchisme.

M. Champborné se mordit les lèvres. Ce maigriot de prêtre qu'il avait pensé mettre dans sa poche, osait lui donner des leçons; et il y mettait des formes si polies qu'on ne pouvait pas même en paraître vexé.

— Et qui vous a fait supposer cela? reprit-il avec un peu d'irritation. N'est-ce pas là ce que vous nommez, dans l'Eglise, un jugement téméraire?

L'abbé se contenta de sourire.

— Je crois en Dieu, poursuivit M. Champborné; mais je ne saisis pas la nécessité de la pratique, et, ma foi, je n'en suis pas moins un honnête homme.

— Alors, pourquoi me conduisez-vous cet enfant?

— Oh! les enfants... les enfants... vous sentez bien... c'est tout autre chose!... On ne peut les guider par la seule raison.... D'ailleurs, la Première Communion, c'est un vieil usage... un symbolisme touchant.... Bref, à nous deux, Monsieur l'abbé, il faut que nous transformions ce vagabond d'hier en garçon bien élevé.

— C'est entendu, parlons de lui. Naturellement, il est très en retard, et il faut commencer par des leçons particulières. Je vais vous adresser à Mlle de Gévéran, qui excelle à instruire et à former ces petits sauvages. Elle est de force à le mettre en mesure d'entrer, après les vacances, au catéchisme préparatoire, et Michel pourra faire sa Première Communion l'an prochain. Pendant ce temps, vous lui aurez appris ce qu'il a besoin de savoir pour aller au collège, et ce sera un homme accompli. Toutefois, je vous conseillerais, Monsieur, de l'envoyer, le jeudi et le dimanche, au patronage; il est bon qu'il s'amuse avec d'autres enfants. Que pensez-vous de ce programme?

— Quelle est donc cette demoiselle de Gévéran? demanda M. Champborné, qui ne voulait pas accepter sans objection.

— Une vieille fille, admirablement dévouée, qui a consacré sa fortune et son temps aux petits vagabonds.... Vous vous entendrez donc à merveille avec elle, ajouta l'abbé, toujours souriant, mais un peu malicieux.

— Oh! moi... c'est bien à mon corps défendant que

je me suis empêtré de ce petit. Je ne suis qu'un vieil égoïste.

— Vous vous calomniez!... mais permettez que je vous donne un mot pour Mlle de Gévéran.

Et rapidement, l'abbé Desrameaux écrivit :

Mademoiselle,

Je vous envoie deux enfants, un jeune et un vieux. Le premier vagabondait encore il y a deux jours. Le second, qui l'a repêché avant-hier, se croit égoïste et libre-penseur. Au fond, il adore son petit orphelin et je pense qu'il finira par adorer son Dieu. Il est convenu — je vous ai engagée — que vous ferez le catéchisme à l'enfant, qui ne sait rien. Quant à M. Champborné, son protecteur..., essayez de faire *coup double.*

Votre bien respectueux serviteur *in Corde Jesu.*

H. Desrameaux.
prêtre.

Le lendemain, dans un salon confortable et sérieux, que domine un beau Christ en bronze, M. Champborné, toujours flanqué de Michel, attend. La porte s'ouvre.

— Bonjour Monsieur! Bonjour mon enfant! C'est M. Desrameaux qui vous envoie? Soyez les bienvenus!

Mlle de Gévéran est une vieille fille alerte et charmante, aux mouvements pleins d'agilité, malgré son léger embonpoint; son accueil, fait de grâce et de bonhomie, sans être jamais trop familier, conquiert les âmes, ouvre les cœurs et, en même temps, impose le respect.

— Qu'est-ce qui me vaut, Monsieur, l'honneur de votre visite?

— Cette lettre vous l'apprendra, Mademoiselle,

répond M. Champborné d'un ton cérémonieux, qui veut se raidir contre la sympathie.

Mlle de Gévéran jette au vieillard un petit coup d'œil, un peu surpris, déchire l'enveloppe, ajuste son lorgnon et lit avec un imperceptible sourire au coin des lèvres.

— Permettez-moi, Monsieur, fit-elle en repliant le papier, de vous adresser tous mes compliments pour votre bonne œuvre. Dieu vous en récompensera.

Ce dernier mot était dit si franchement, si aimablement que M. Champborné sentit qu'il ne pouvait pas, sans impolitesse, y contredire. Il se contenta de répondre un peu gêné :

— Oh! je vous en prie, Mademoiselle.... Je suis trop heureux d'avoir cet enfant pour égayer ma solitude.... Je ne suis qu'un vieil égoïste.

— Je n'en crois rien!... Alors, vous voulez bien me confier ce petit?

— Mais c'est moi qui vous suis très reconnaissant de le prendre; je ne pourrais certes pas lui enseigner le catéchisme.

— Hélas! Monsieur, n'en soyez pas confus; les meilleurs chrétiens l'oublient.

— Et je ne suis point, quant à moi....

— Excusez-moi de vous interrompre.... Il faut savoir si le petit consent.

— Oh ! oui, s'écria Michel, que l'air de bonté de la vieille fille avait déjà conquis.

— Eh bien! c'est convenu.... Nous commencerons demain, si vous voulez.... Mais, j'y pense, avez-vous goûté, mon petit?

Michel écarquilla les yeux ; ce mot-là ne lui disait rien. M. Champborné répondit à sa place :

— Oh ! Madame, il n'y a pas longtemps qu'il prend ses deux repas régulièrement par jour.

— Rattrapons le temps perdu, répliqua la vieille fille, en appuyant sur un bouton de sonnette électrique.... Ernestine, ajouta-t-elle en se tournant vers la bonne, emmenez cet enfant à la cuisine et donnez-lui à goûter.... Et quant à vous, Monsieur, poursuivit Mlle de Gévéran, sitôt l'enfant dehors, il faut que je vous remercie de nouveau. Mais il faut aussi que je vous demande un service.

— Et lequel ?

— De m'aider dans l'éducation de cet enfant.... Il faut qu'à nous deux nous en fassions un honnête homme et un chrétien solide. Et d'abord, efforçons-nous, tous deux, de le préparer à une bonne Première Communion.... Je compte absolument sur vous pour l'encourager à bien apprendre son catéchisme et pour veiller à ses prières du matin et du soir.... N'est-ce pas ? insista la vieille fille, en voyant que M. Champborné, très embarrassé, ne soufflait pas mot.

Devant cet interrogatoire direct, il se décida :

— Mon Dieu, Mademoiselle, il faut que je vous fasse un aveu. Vous vous méprenez sur mon compte.

— Oh ! non, Monsieur, je ne me méprends pas. Pratiquant ou non, je sais que vous avez du cœur et que vous aimez ce petit. Et, tout simplement, je m'adresse à votre cœur en faveur du petit. Croyez-vous que je me méprenne ?

La rentrée de Michel délivra M. Champborné.

— Ces cléricaux, se disait-il en rentrant chez lui

quelques instants plus tard, ils sont tous les mêmes! Elle voudrait bien m'ensorceler, la vieille fille! Mais elle y perdra ses finesses et ses cajoleries. Puisqu'il le faut, je lui ferai réciter ses prières, au garçon; mais ce n'est pas moi qui les réciterai jamais avec lui!

VIII

— Alors, c'était bien beau, la Première Communion?

— Oh! oui, c'était beau.... C'était beau... comme le ciel!

Michel ne trouvait pas d'autre mot pour exprimer son admiration, qui provoquait chez son père adoptif un sourire atténué de mélancolie.

Le matin, Mlle de Gévéran l'avait conduit à Saint-Sulpice, afin de stimuler son ardeur en lui montrant la cérémonie pour laquelle il se préparait. Et maintenant, comme tous les soirs, accoudé sur la table, il racontait sa journée au vieux garçon qui fumait sa pipe.

Il avait rajeuni, presque embelli, M. Champborné. La compagnie de cette jeunesse rieuse et fraîche avait effacé de son front le pli que l'égoïsme taciturne y creusait naguère. Et même on eût dit que l'ancien promeneur du Luxembourg, au feutre vénérable et au collet râpé, devenait coquet.

Et Michel Herbain! L'enfant avait subi une transformation complète. Elégamment vêtu, de belle mine et de tenue presque irréprochable, il n'avait plus rien, ou peu s'en faut, de l'ancien vagabond. Sans doute, il lui échappait encore assez souvent des gestes ou des mots de gamin. Au patronage, il effarouchait parfois

certains confrères par des espiègleries qui lui valaient une popularité légèrement inquiétante. Au début, pour un tour un peu raide, il eût même été renvoyé, sans l'intervention de l'abbé Desrameaux. Mais le cœur était généreux, l'esprit droit, l'intelligence ouverte....

— Voyons! Voyons, fit M. Champborné. Ce n'est pas tout d'admirer les premiers communiants d'aujourd'hui; il faut rattraper ceux de l'an prochain. Donne-moi ton catéchisme.... Heu!... « Qu'est-ce que l'Eglise nous ordonne par ce deuxième commandement : Les dimanches la messe ouïras et les fêtes pareillement? »

— « Par le second commandement, l'Eglise nous ordonne d'entendre la messe tout entière et avec dévotion. »

— Très bien! « Est-ce un grand péché de ne pas entendre la mèsse le dimanche par sa faute? »

— « Oui, c'est un grand péché.... Alors, c'est un grand péché, de manquer la messe?

— Bien sûr!

— Même quand on est vieux?

— Hum!.. ça dépend.... Je crois qu'on n'y est pas forcé.

— Pourtant, il y a des gens très vieux, le dimanche à Saint-Sulpice.

— Parce que ça leur plaît d'y aller.

— Alors, vous, ça ne vous plaît donc pas?

— Voyons, il ne s'agit pas de moi. Tu ne sauras jamais ta leçon! Reprends : « Oui, c'est un grand péché.... »

Les petits dialogues de ce genre étaient fréquents. Très observateur, Michel avait remarqué des contra-

dictions multiples entre les devoirs qu'on lui disait nécessaires et la conduite de M. Champborné. Cela le déroutait et le tourmentait. Les échappatoires et les brusqueries de son père adoptif ne lui donnaient pas le change.

De son côté, le vieux garçon maugréait contre cette vieille fille, à laquelle il n'avait pas su déclarer tout franc qu'il ne fallait point compter sur lui pour le catéchisme et les prières. En même temps, néanmoins, les progrès de Michel étaient si évidents qu'il ne pouvait pas regretter sa résolution. Parfois même, il se reprochait de devenir, par sa conduite irréligieuse, une pierre d'achoppement pour son fils adoptif.

— Je ne peux pourtant pas, pour lui faire plaisir, aller à confesse! avait-il répondu un jour à une insinuation de Mlle de Gévéran.

— Mon Dieu, je n'y verrais pas d'inconvénient, avait répliqué celle-ci avec un sourire un peu malicieux.

Ce jour-là, l'ancien sous-chef était rentré chez lui furieux contre la vieille fille... et contre lui-même....

Maintenant, il écoutait l'enfant réciter sa prière à haute voix. Ces formules oubliées depuis plus d'un demi-siècle et qu'il avait rapprises en les entendant répéter soir et matin, lui paraissaient d'une beauté profonde et singulière. Il n'en était pas encore ému; mais il en jouissait déjà, comme on jouit d'une œuvre d'art....

— Eh bien, Michel : « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute!... »

Michel, endormi ou distrait venait de sauter la moitié du *Confiteor* et M. Champborné le reprenait avec tant d'attention que, par un geste machinal, en redi-

sant les mots, il se frappait, lui aussi, la poitrine.

Un instant plus tard, il embrassait l'enfant dans son lit.

— Je voudrais, murmura celui-ci qui semblait hésiter, vous demander quelque chose.

— Quoi, mon petit?

— J'ai vu, ce matin, un premier communiant qui pleurait. Au patronage, après la messe, il m'a dit qu'il avait du chagrin parce que son père avait refusé de venir avec lui.... Vous viendrez, vous, n'est-ce pas, je vous en prie?

M. Champborné fronça les sourcils.

— Je n'en sais rien, répondit-il avec agacement, presque avec brutalité.

Michel eut un regard surpris et peiné, tourna la tête et ferma les yeux, mais un gros soupir entrecoupa sa respiration.

Le vieux garçon se rencogna dans son fauteuil, alluma sa pipe et se mit à réfléchir, un pli maussade et colère au milieu du front.... Au bout de trois minutes, il haussa les épaules, et, d'un geste brusque, il saisit un petit volume ouvert sur la table et se mit à lire, machinalement, n'importe où, pour se distraire. Mais, peu à peu, sa physionomie se fit plus attentive; un étonnement, mêlé d'émotion, brilla dans ses regards. Ce livre était une *Vie des Saints*, et la page où ses yeux s'étaient arrêtés commençait ainsi :

Notre bienheureux, avant de se faire ermite, était un seigneur orgueilleux et cruel. Or, un jour qu'en voyage, il dînait sous la tente, un pèlerin vint à passer sur la route et lui demanda l'aumône.

Le chevalier refusa brutalement. Le pèlerin tint bon.

— Seigneur, répétait-il avec insistance, j'ai grand' faim. Ne pourriez-vous au moins, pour l'amour de Dieu, me donner le morceau de pain que vous tenez là!

A la fin, pour se débarrasser du mendiant, le chevalier lui jeta le morceau de pain, avec humeur.

Or, la nuit suivante, il se trouva en songe au tribunal de Dieu. Et, dans une balance, il vit tous ses méfaits s'accumuler sur un des plateaux, qui penchait terriblement. Déjà, le démon se préparait à l'entraîner, quand son bon ange, accourant, mit sur l'autre plateau, le pain donné au pauvre; et ce pain rétablit l'équilibre....

Le vieux garçon ferma le livre et tomba dans une rêverie profonde....

La pendule en sonnant, le fit tressaillir.

— Hein, déjà minuit? s'écria-t-il. Allons nous coucher!

Pourtant, au lieu de se coucher, il reprit lé livre et relut lentement, en hochant la tête :

— Un morceau de pain... jeté de mauvaise grâce... à un mendiant importun!... Quelle coïncidence!...

Mais le pli mauvais reparut encore entre les deux yeux :

— Voyons! Je suis bien sot de m'émouvoir ainsi pour une légende!

Il jeta le livre à travers la table, se leva, prit sa lampe.... En passant près du lit de Michel, il contempla l'enfant qui dormait d'un sommeil paisible, et très pur. Et, de nouveau, son front se détendit :

— Allons, soupira-t-il, avec un sourire indéfinissable, je vois bien que je suis pris dans l'engrenage et que maintenant j'irai jusqu'au bout. Va, mon petit, bon gré, mal gré, j'y serai, pour sûr, à ta Première Communion !

CONTES

POUR

LES JOURS DE FÊTE

I

CINQ CONTES DE NOEL

L'AGNELET DU GENTIL PASTOUREAU

(Pour les tout petits)

Près de Bethléem, autrefois, s'allongeait sous le beau ciel de la Palestine, à l'azur lumineux et profond, de vastes prairies, dont l'herbe épaisse et drue engraissait les troupeaux. C'est là que les prêtres faisaient garder les animaux destinés à rougir de leur sang l'autel du Seigneur, égorgés par le couteau des sacrifices. Ils vivaient là tout paisiblement, jusqu'au jour où leurs gardiens les poussaient hors du délicieux pâturage, à travers les chemins pierreux et poudreux, vers le temple trois fois saint du Très-Haut.

Ces gardiens étaient d'honnêtes bergers, hommes d'esprit simple et de cœur pur, dont la vie était agréable à Dieu. Or, un beau jour, un pauvre petit enfant, dont la tunique en haillons laissait voir, par endroits, la chair toute meurtrie, toute souillée, de boue, de poussière et de sueur, un pauvre petit enfant, dont les pieds saignaient, déchirés aux ronces des bois et aux cailloux de la route, un pauvre petit enfant bien las, bien malheureux, bien seulet, vint s'évanouir de fatigue au milieu des pasteurs.

Ceux-ci, dont l'âme était bonne et généreuse, accueillirent l'enfant, firent couler sur ses plaies de

l'huile très douce et de l'eau très fraîche; ils couvrirent son petit corps amaigri et tremblant de la peau d'un mouton toute chaude et frisée; à ses pieds, ils mirent des sandales que fixaient des bandelettes enroulées jusqu'au genou. Après quoi, voyant que l'enfant ne savait plus où porter ses pas, ils le gardèrent parmi eux.

Le nom de cet enfant était Girésaël; il venait de loin, de très loin, de si loin qu'il ne pouvait plus dire exactement d'où il était parti. Son père était un humble pêcheur qui vivait dans une cabane étroite et légère, au bord d'un grand fleuve, à l'eau bleue comme le ciel. Il se souvenait seulement, le petit Girésaël, que les roseaux, tout près de la rive, à peine mouillés par l'onde, avaient une musique très mignonne et très suave, aux moments que la brise passait, mais que durant les nuits d'hiver, quand soufflait la tempête avec furie, ces pauvres petits roseaux faisaient entendre, en se courbant sous la rafale, un long gémissement plaintif, effrayant.

Il se souvenait aussi, l'enfant perdu, que bien souvent, parmi l'azur, de grands oiseaux blancs s'envolaient avec des cris joyeux et semblaient ravis de se baigner dans les chauds rayons du soleil. Il se souvenait encore que, par les belles nuits, quand la lune arrondissait sa blancheur lactée au fond des cieux parsemés d'étoiles, il voyait se balancer sur l'eau du fleuve une longue traînée d'argent dont les plis étincelaient. Il se souvenait surtout, Girésaël, de ses parents si remplis de tendresse et de bonté pour lui, de sa mère aux si beaux cheveux noirs où il s'amusait à cacher sa tête, en jouant, et aux grands yeux si doux dans

lesquels il aimait tant à plonger ses yeux; de son père, enfin, dont les bras nerveux et forts tiraient si adroitement le lourd filet gonflé de petits poissons, qui en sautant, faisaient miroiter leurs écailles au soleil.

Sa mémoire enfantine était tout illuminée de ces doux souvenirs; mais hélas! il se rappelait aussi, le pauvre esseulé, qu'un jour, un jour affreux, ayant eu le malheur de désobéir à sa mère en s'éloignant trop de la maison paternelle, il avait été surpris par des voleurs. Et ces voleurs l'avaient emporté malgré les vains efforts de ses faibles muscles d'enfant rompus sous les coups de bâton, et ils l'avaient entraîné bien loin, bien loin, pendant très longtemps. Comme il avait été misérable en ce temps-là, le petit Girésaël! Comme il avait pleuré, gémi, souffert! Mais une nuit, enfin, une nuit sombre, où le vent hurlait et grondait de sa voix formidable et terrifiante, il avait pu s'enfuir. Moins effrayé par les fracas des éléments en furie que par la violence et la cruauté des voleurs si méchants qui le retenaient comme un esclave, il avait couru dans l'obscurité qui l'enveloppait de toutes parts, à travers les mugissements de la bise et les houles de la tempête, au risque de briser vingt fois ses petits membres étiolés; il s'était reposé durant le jour au creux d'une roche, à bout de souffle et d'énergie; puis, il avait repris sa marche errante et folle, hanté par cette peur, qu'en détournant la tête, il apercevrait ses bourreaux tout près de l'atteindre, à quelques pas, l'ayant poursuivi pour le ressaisir et le tuer sous les coups. Et cette fuite avait duré plusieurs jours.

Ainsi Girésaël conta sa navrante histoire aux bergers des troupeaux. Ces hommes droits, dont le cœur

était largement ouvert à la pitié, sentirent l'émotion pénétrer leur âme ; ils redoublèrent pour l'enfant de sympathie et de soins dévoués. Le pauvre vagabond dépenaillé, au lieu d'errer par les tristes chemins, devint au milieu d'eux un gentil pastoureau ; il menait les brebis dans les gras pâturages et les soignait de son mieux avec zèle et avec amour. Mais, malgré la douceur de vivre au milieu de si braves gens, surtout après avoir fréquenté la compagnie détestable et le bâton bien dur et bien lourd de ces misérables voleurs, Girésaël était fort malheureux. Dans ses grands yeux limpides et profonds, la tristesse habitait plus souvent que le rire, et l'on voyait sous les ondes soyeuses de ses beaux cheveux noirs, son front jeune et blanc se creuser d'une ride précoce. Il songeait, hélas! à ses pauvres parents, dont, par sa faute, il se croyait séparé pour toujours. Et ce souci rongeant lui dévorait le cœur.

Un seul être avait le don de jeter sur son visage, assombri par le chagrin, un clair et vivant rayon de gaîté ; et ce n'était point un berger, pas même un être humain. C'était un tout petit agnelet blanc, qu'on lui avait donné. Le petit agnelet suivait en tous lieux notre gentil pastoureau, se serrait contre lui en poussant de légers bêlements très doux, de plaisir et de tendresse, et ne laissait nul autre berger le mener aux pâtours, ni caresser son épaisse et jolie toison de neige. Aussi, Girésaël s'était-il pris d'une vive affection pour le petit agnelet blanc. Quand la mignonne bête arrêtait sur lui des yeux aimants, presque intelligents même, et qui semblaient compatir aux chagrins de l'enfant perdu, le pastoureau sentait couler jusqu'au fond

de son cœur, une délicieuse émotion et sa figure s'épanouissait. Et puis, quand le joli animal folâtrait parmi l'herbe verte et les mille fleurs de la prairie, quand il gambadait et sautillait autour du jeune berger, comme un vrai bébé de mouton qu'il était, il arrivait à Girésaël d'éclater parfois d'un rire sonore et joyeux qui détendait ses pauvres petits nerfs tout tirés par sa grosse peine.

Par une belle nuit d'hiver, tandis que les bestiaux, les prairies, et, tout là-bas, le bourg de Bethléem, dormaient au milieu d'un calme profond, tandis que le firmament illuminé paraissait suspendu comme un gigantesque dais noir étoilé par millions de clous d'or et de diamants, nos pasteurs, emmitoufflés dans leurs peaux de brebis et assis autour d'un grand feu clair et pétillant, devisaient entre eux; Girésaël, l'œil distrait, perdu jusqu'au fond de la voûte immense, poursuivait toujours sa rêverie de remords et de chagrin; et le petit agnelet blanc, câlinement serré entre les genoux du pastoureau et la tête appuyée sur la poitrine de l'enfant, dormait.

Donc nos bergers devisaient entre eux du Messie qui allait apparaître. Il était arrivé, le temps marqué par les prophètes; bientôt leur viendrait un Sauveur. Et ces âmes naïves et pures, tout imprégnées de foi et de confiance attendaient paisiblement; mais ils se demandaient, dans leur simplicité, à quel signe on reconnaîtrait le fils de David, et sous quelle forme il se présenterait à leurs yeux : viendrait-il en conquérant, chargé de gloire et dominant les peuples, ou bien descendrait-il des cieux, tout à coup déchirés, sur un char étincelant, comme y était monté autrefois

le prophète Elie? Et chacun de dire sa pensée, d'exprimer son espoir et ses désirs. Ainsi, tout autour du brasier qui jetait mille étincelles vers les cieux, sous le voile des cieux qui jetait mille points lumineux vers la terre, la veillée des pasteurs se prolongeait jusqu'au cœur de la nuit, dans ces pieux entretiens et dans l'attente du Messie.

Or, voici que soudain, une clarté brillante illumina le ciel au-dessus de la prairie; elle était infiniment douce, au point que les regards s'y baignaient avec suavité; elle était si puissante, en même temps, que le feu des bergers pâlissait auprès d'elle, et que les étoiles des cieux en apparaissaient ternies et rouillées. Les pasteurs, saisis de frayeur et d'émoi, s'étaient levés d'un seul mouvement, les yeux agrandis, la bouche muette, et Girésaël, lui-même, en avait perdu le cours de ses amers souvenirs; son agnelet mignon, le corps tout frémissant, se cachait contre lui, n'osant plus bêler. Mais alors, dans l'auréole de lumière ouverte au sein du firmament, un ange apparut, si ravissant et si beau que la frayeur fondit comme neige au soleil; et l'apparition souriante, ainsi qu'une aurore printanière en un ciel d'Orient, laissa tomber ces mots d'une voix qui chantait avec une merveilleuse harmonie : « Bergers, ne craignez point; que votre terreur, plutôt, s'épanouisse en joie; car je viens vous annoncer un immense bonheur. Aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur vous est né et c'est le Christ, le Seigneur. Voici le signe à quoi vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche. » Et, ces mots prononcés, le divin messager se tut; mais aussitôt, dans l'éblouis-

sante profondeur du firmament, un invisible chœur fit résonner un céleste cantique, aux accents plus mélodieux que les plus doux chants de la terre. Il disait : « *Gloire à Dieu, au plus haut du ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!...* »

L'écho de ces voix surnaturelles, après avoir longtemps vibré, s'était perdu enfin dans le grand silence des nuits; la divine lumière, après avoir inondé les regards des pasteurs et leurs âmes ravies, s'était enfin dissipée dans l'ombre des campagnes... et les bergers, comme en extase, écoutaient encore au fond de leur cœur et contemplaient toujours au fond du miroir de leurs yeux.

— Allons à Bethléem, s'écria l'un d'eux, rompant tout à coup le silence! Allons adorer le Messie!

— Allons adorer le Messie, répétèrent ses compagnons, dont l'humble et robuste foi n'avait pas un instant d'hésitation.

Et, tout de suite, emportant leurs bâtons noueux, allumant une torche aux flammes du brasier pour diriger leurs pas, ils descendirent vers le bourg.

Mais avant de partir :

— Toi, mon petit Girésaël, qui es le plus petit de nous, dit le chef des pasteurs, un vieillard à la barbe blanche et au front dégarni, tu iras plus tard adorer le divin Enfant. Reste ici maintenant pour garder le foyer.

Girésaël, en entendant cet ordre, eut le cœur bien gros, bien gros de pleurs qui montèrent jusqu'à ses yeux et mouillèrent ses joues; mais la dure expérience avait rendu notre pastoureau très docile et très sage. Il essuya ses larmes en plongeant son vi-

sage au plus épais de la blanche toison de son petit ami, qui répondit par un doux bêlement d'amitié; puis, sans répliquer, il s'approcha du feu qui mourait, y jeta quelques brassées d'où jaillit une flamme plus haute et plus ardente, avec un pétillement plus fort et, reprenant sa place avec son agnelet mignon sur ses genoux, il attendit.

Il attendit longtemps, rêvant du Messie, le cœur tout brûlant d'amour, d'espérance et de désir, plongeant ses regards au loin, vers Bethléem, pour voir si n'apparaissait point là-bas, dans la nuit, la torche des bergers. Enfin, elle brilla comme une minuscule étoile vacillante au sein de l'ombre à peine éclairée par ses feux. Aussitôt, tout tremblant de joie, tout ému de bonheur, Girésaël fut debout. Dès que la troupe des bergers, qui revenaient, le front à la fois grave et radieux, chantant à pleine voix les hymnes du Sauveur, approcha du foyer, le pastoureau, n'y tenant plus, se précipita dans le chemin, toujours suivi de son fidèle agnelet blanc.

A mi-route, entre le bourg et la prairie, une grotte s'ouvrait au milieu des rochers, plus pauvre assurément que la misérable cabane où Girésaël avait passé les jours de sa première enfance. Et c'était là! c'était là que le Sauveur du monde était né; c'était là qu'il dormait sur un peu de paille, à peine enveloppé de pauvres petits langes. Le jour n'avait pas encore éclairci l'horizon; mais une clarté mystérieuse environnait l'asile où le Seigneur du ciel était venu chercher un modeste berceau. Ce doux rayonnement était une leçon pour les yeux de l'intelligence, en même temps qu'une lumière aux regards matériels du corps. L'esprit inno-

cent de Girésaël ne conçut aucun doute, et ne connut aucune hésitation ; immédiatement, il comprit que ce tout petit enfant qui ne parlait pas encore était le Messie attendu depuis les antiques générations. Et, s'agenouillant sur le sol, il joignit ses mignonnes mains et pria de toute l'ardeur de son âme enfantine. Et, près de lui, l'agnelet blanc, imitant son maître et rendant à son Créateur un hommage inconscient, courba ses genoux et prosterna son front dans la poussière.

Jésus dormait ; la Vierge Marie, assise auprès de son divin Fils sur un bloc de rocher, souriait doucement, les yeux traversés d'une larme à la pensée des futures douleurs qu'elle entrevoyait aux lointains de l'avenir ; Joseph, appuyé sur son bâton, contemplait l'Enfant-Dieu d'un regard tout plein de vigueur suave et de tendre vénération. Dans le fond, un âne et un bœuf soufflaient leur chaude haleine auprès de l'Éternel, afin d'écarter les glaces de l'hiver de son corps enfantin.

Mais cependant, le froid qui devient plus âpre au moment où le jour se lève, entrait jusqu'au fond de la grotte et pénétrait sous la mince épaisseur des pauvres langes ; un tout léger vagissement, une plainte à peine entendue souleva la poitrine de l'Enfant-Dieu qui commençait, à peine âgé de quelques heures, son humaine carrière de souffrances.

Marie devint pâle, et Joseph, ému, chercha du regard, de tous côtés, comment il pourrait réchauffer le divin Enfant.

Alors, dans le bon petit cœur du petit pastoureau, une charitable inspiration germa, comme une belle fleur éclot sur une tige pure ; après une larme furtive,

un très court instant de chagrin vite repoussé, l'enfant prit dans ses bras l'agnelet blanc et s'adressant à Marie :

« Je n'ai que lui, Madame, dit-il d'une voix douce et intimidée ; mais je le donne à votre enfant pour qu'il ait moins froid. »

Et, lui-même, il posa sur les pieds du Petit Jésus l'agnelet qui se laissait faire et qui semblait comprendre !

Alors l'Enfant-Dieu ouvrit ses yeux pour un sourire, et la Vierge Marie, baisant au front le pastoureau, lui dit très doucement : « Tu seras récompensé. Reviens ici dans trois jours. »

Et, en effet, trois jours plus tard, les parents de Girésaël, qui erraient parmi la contrée à la recherche de leur fils, vinrent auprès de Bethléem, attirés par la grande nouvelle ; et, devant la grotte où la Vierge allaitait l'Enfant, dont le petit agneau léchait les pieds tout roses et mignons, le pêcheur et sa femme aperçurent soudain le gentil pastoureau, qui se jeta, pleurant de bonheur, entre leurs bras.

LA DERNIÈRE POUPÉE

(Fragments d'un Journal)

Pour ma cousine Suzanne.

24 décembre à la veillée. — Mon Dieu, que ma cousine Claire est donc enfant ! Je crois, décidément, que ma pauvre chère tante a eu grand tort de la retirer du Sacré-Cœur, après la mort de mon oncle. Deux ou trois ans de plus sous la direction de nos bonnes maîtresses auraient achevé la formation de son caractère et mis quelques grains de bon sens derrière sa frimousse évaporée. Le cours de Mlle Aubrichat n'a rien que d'excellent, sans doute, et je suis sûre que ma petite Clairette deviendra, si elle veut bien travailler, de première force en beaucoup de connaissances utiles ou superflues. Mais ce n'est point le pensionnat.... Enfin, ma pauvre tante était si malheureuse et si esseulée, quand elle a perdu son mari, que je la comprends d'avoir voulu garder sa fille unique auprès d'elle ! Et pourtant, j'imagine qu'elle en éprouve un peu de remords aujourd'hui ; car, tout en cédant aux caprices de Claire, elle a parfois des hochements de tête et des soupirs découragés qui trahissent un vrai chagrin.

Quand je songe que ce grand bébé de Claire en est encore aux poupées et aux romans de la bibliothèque rose !...

Je causais ce soir avec elle, au coin du feu. Ma tante était sortie. Six heures allaient sonner. Tout à coup, le souvenir me revient de la commission dont maman m'avait chargée le matin : je devais faire l'emplette, avant de rentrer chez nous, du gros poupon que Madeleine a demandé, pour son Noël, au petit Jésus!

— Ma chérie, dis-je à Claire en me levant, je suis en retard : il faut que je me sauve!...

— Comment, déjà! Tu as bien le temps! Il n'est pas six heures....

— Oui; mais je dois faire un tour au *Bon Marché* pour acheter la poupée de Madeleine.

Les yeux de Claire, à ce mot de poupée, s'allumèrent de désir; elle fit ses yeux de diamant noir, comme dit papa; mais bientôt la lueur s'éteignit pour faire place à une moue d'enfant gâtée. Cousine poussa un gros soupir, et, d'un ton maussade :

— Madeleine est bien heureuse! Elle a toujours son petit Noël et on lui donne encore des poupées ; moi, maman ne veut plus. Il faut que je m'amuse avec mes vieilles.

J'étais en train de rajuster mon chapeau; je faillis, d'ébahissement, me piquer la tête avec mon aiguille.

— Comment! ma chérie, tu te compares à ma petite sœur! Mais songe donc que Madeleine a sept ans et demi. Et tu en as seize.

— Non! quinze!

— Voyons! Tu as quatre ans de moins que moi et j'en ai vingt depuis trois jours; donc....

— Non! Je n'aurai seize ans que l'an prochain.

— Quand, l'an prochain.

— Le 2 janvier.

— Et nous sommes au 24 décembre! Ce n'était pas la peine de me rectifier, Mademoiselle contradiction!

Et, sans façon, je me mis à lui rire au nez. Comme au fond, ma petite Claire a le meilleur caractère du monde, elle fit aussitôt chorus avec moi. J'essayai d'en profiter pour lui glisser un filet de morale. Il n'y eut pas moyen. Je crois vraiment que Madeleine est plus facile à raisonner. Cousine admettait sans broncher tous mes arguments; mais, quand il s'agissait de conclure, avec son entêtement gamin de petite fille, elle concluait tout à rebours.

Sur ces entrefaites, on ouvrit la porte. C'était ma tante.

— Bonjour, ma tante, et au revoir, m'écriai-je en l'embrassant.

— Eh! quoi, Suzanne, tu t'en vas quand j'arrive?

— Il faut que j'achète, avant de dîner, le petit Noël de Madeleine.... Et croiriez-vous que votre grande fille est jalouse de la poupée qu'on donne à ma petite sœur?

— Il s'agit bien de poupée, reprit ma tante. Adèle Servat est très malade. On doit l'administrer ce soir.

— Qui donc, Adèle Servat, demandai-je?

— Tu sais bien, l'ancienne bonne de Claire, qui nous a quittées, il y a quatre ans, pour se marier comme une folle avec un petit cordonnier de Plaisance, un brave et gentil garçon, mais chétif, pauvre et sans famille. Il est mort l'année dernière, et Adèle, restée seule avec une petite fille de onze mois, n'ayant d'ailleurs d'autre parent qu'une vieille tante avare et grincheuse à qui elle n'a jamais voulu confier son enfant

et qui n'a jamais eu le cœur de lui donner un sou, s'est tuée positivement de travail. Elle ne passera pas la nuit.

Claire était navrée. Son bon petit cœur se gonflait et les pleurs lui jaillissaient des yeux. Elle ne savait que répéter : « Ma pauvre Adèle! Ma pauvre Adèle!... »

— Nous allons dîner au galop, poursuivit ma tante, je retournerai bien vite à Plaisance.

— J'irai avec toi, proposa brusquement Claire.

— Non, ma chérie; tu es trop enfant pour que je t'emmène.

— Oh! trop enfant!... J'ai seize ans!

— Pas encore, ma mignonne! Et puis, pour la raison, tu n'en as pas dix.

Malgré la triste nouvelle apportée par ma tante, je ne pus m'empêcher de rire en voyant la mine piteuse que fit ma pauvre Claire, à cette algarade. On eût dit un bébé qu'on vient de mettre en pénitence.

Mais il était six heures et quart. Je me sauvai.

25 décembre. — Ce matin, je revenais de la grand' messe et je m'installais, pour écrire une lettre, à mon bureau, quand Claire entra dans ma chambre en coup de vent. Jamais ses yeux n'avaient été plus « diamants noirs », ni ses joues plus animées.

Dès la porte, elle me cria d'une voix triomphante et mystérieuse :

— Eh bien! ma Suzon, le petit Jésus m'a envoyé son cadeau de Noël : une poupée magnifique!

Je la regardai d'un air intrigué, qui la fit éclater de rire!

Quand l'accès fut passé ;

— Tiens, me dit-elle, en se campant dans un fauteuil et en croisant les jambes avec sa désinvolture ordinaire, il faut que je t'en donne une narration en règle.

— Figure-toi donc que, ce matin, je me réveille au bruit des rideaux qu'on tirait, bien que la nuit fût encore à peu près noire, est-ce que tu trouves amusant, toi, de te lever au petit jour? moi, ça me glace.

— Alors, j'entr'ouvre un œil et je demande :

— « C'est vous, Julie? Quelle heure est-il donc?

— « Ce n'est pas Julie qui est là ; c'est maman! »

Du coup, j'ouvre les deux yeux ; c'était bien maman, déjà tout habillée.

— « Tiens, maman!... Pourquoi t'es-tu levée de si bonne heure?

— Je ne me suis pas couchée, ma chérie. Je viens de Plaisance. Adèle est morte..., »

Sur ce mot, j'interrompis Claire :

— Et c'est ça qui te rend si joyeuse?

— Oh! non, va! J'ai bien pleuré au contraire. Cette pauvre Adèle était si bonne ; elle me cajolait et m'amusait si bien, quand j'étais petite!

— Mais alors?

— Attends donc! Tu vas voir!

Après un instant, maman continue : « J'ai autre chose encore à t'annoncer.... » Tu vois d'ici mes yeux en point d'interrogation!... « Tu demandais au petit Jésus, de t'apporter, pour Noël, une poupée. Eh bien! le petit Jésus te l'apporte. Entrez, Julie! »

Et alors, — maman avait machiné ça comme un conte de fée, — voilà Julie qui fait son entrée solennelle, une lampe à la main, pour mieux éclairer la scène, escortée de Virginie, laquelle portait dans ses

bras le plus ravissant amour de bébé qu'on ait jamais vu depuis la création! L'enfant dormait comme un chérubin, son petit minois frais et rose encadré d'une broussaille de grands cheveux blonds, tout dorés, tout soyeux, tout bouclés.... Enfin, tu verras!...

C'était, tu l'as deviné, la petite fille d'Adèle.

Cette pauvre Adèle, avant de mourir, était affreusement tourmentée de sa fillette. Elle n'a d'autre parent, tu sais, que sa chipie de vieille tante! Aussi l'idée que son enfant pourrait tomber entre les mains de cette méchante avare lui rendait la mort cent fois plus cruelle. Alors maman, pour la tranquilliser, lui a promis de veiller sur la petite; et c'est pourquoi, quand la pauvre Adèle eut fermé les yeux, elle a emporté la fillette à la maison, sans trop savoir ce qu'elle en pourrait faire. C'est en voiture, en regardant le bébé qui dormait sur les genoux de Virginie, tout empaqueté dans une couverture de cheval, que maman a songé tout à coup : « Tiens, puisque Claire a tant d'amour pour les poupées, si je lui donnais cette poupée vivante! » Hein! quelle idée lumineuse!

Et, voilà, ma Suzon, comment je suis devenue, ce matin, la petite maman de Marguerite. Elle s'appelle Marguerite, un joli nom, n'est-ce pas? Et elle aura deux ans le mois prochain. C'est un vrai trésor. J'en suis déjà folle.

— Eh bien! ma chérie, m'écriai-je encore abasourdie, quand cousine eut conté son histoire, en voilà un fameux cadeau de Noël! Il va falloir, maintenant, devenir sérieuse.

— Oh! je le serai, sois tranquille! Songe donc, c'est

Virginie qui gardera l'enfant, mais c'est moi qui en aurai la responsabilité !...

Et Claire, en prononçant ce grand mot, qui lui remplissait les joues, s'enveloppait d'une gravité comique !

— .... Elle couchera dans le cabinet, près de ma chambre, avec Virginie naturellement. Mais c'est moi qui m'occuperai de ses vêtements. Tu verras le joli petit manteau bleu que je vais lui acheter demain, avec un mignon collet de fourrure, et le toquet tout pareil ; — c'est encore moi qui la ferai manger, moi qui la conduirai au Luxembourg. Mademoiselle aura son petit budget, que maman me fournira, bien entendu, mais que je dépenserai à ma guise. Oh ! mon grand Suzon, que je vais m'amuser !...

— T'amuser ! T'amuser! Prends bien garde, un enfant n'est pas un joujou. Ne fais pas trop de bêtises avec ta poupée vivante et n'essaie rien de nouveau sans demander conseil à ta mère ou à Virginie.

— Mais sois donc tranquille, aie donc confiance en moi ! Je ne suis pas si enfant que j'en ai l'air.... Oh ! déjà onze heures, il est grand temps que je retourne auprès de ma fille. Adieu Suze !

— Adieu ma Claire ! A cet après-midi ! J'irai voir le bébé.

Mais, déjà, mon oiseau babillard avait repris son vol.

Il me semble bien que ma tante, en recueillant cette orpheline, a moins voulu faire une bonne œuvre qu'arracher Claire à ses goûts puérils. Mais je ne sais trop si l'expérience aura du succès. Quelle enfant, mon Dieu ! Quelle enfant !

28 décembre. — Eh bien ! tout n'est pas gai, dans le

métier de petite maman. La lune de miel entre Claire et son gros poupon a déjà subi quelques éclipses. Elle est d'ailleurs délicieusement fraîche et rebondie, cette fillette, je suis tout émue quand je songe aux privations que la pauvre Adèle a dû s'imposer pour garder à sa petite un teint si rose et des chairs dodues. Mais, par exemple, elle lui a donné un caractère!...

Or, donc, ce matin, je déjeunais chez ma tante.

En arrivant, au bas de l'escalier, je suis rattrapée par cousine, essoufflée d'avoir couru après moi, sur le trottoir. Elle rentrait de son cours et m'avait vue de loin.

— Eh bien! ma Claire, depuis quand les petites mamans courent-elles dans la rue comme de simples fillettes ?... Et notre bébé va-t-il toujours aussi bien?

— Oh! je t'en réponds. Car elle a des poumons d'une force!... Elle a hurlé cette nuit, sans désemparer, pendant deux heures! J'étais furieuse.

— Elle avait mal aux dents, peut-être.

— Pas du tout! Mademoiselle était en colère parce que Virginie avait dû la changer. Car cette enfant est d'un sale!... Et figure-toi que, ce matin, maman n'a pas voulu me laisser dormir un quart d'heure de plus. Il a fallu que je me lève, à moitié endormie, pour étudier mon piano. Tu ris, méchante ; mais je te garantis que ce n'est pas drôle.

— Alors, tu voudrais bien revenir à tes poupées.

— Pour qui me prends-tu? J'ai du caractère.... Et puis, il y a des compensations. Ce matin, j'ai voulu gronder ma fille et j'ai fait la grosse voix. Car je tiens à commencer, dès maintenant, son éducation; si tu avais vu, ma Suzon, l'air malheureux de la pauvre

innocente, et sa moue mignonne et ses efforts pour retenir un sanglot prêt à éclater. C'était trop joli. Je l'ai dévorée de tendresses et gavée de chocolat.

— C'est l'éducation qui commence?

Claire n'eut pas le temps de répliquer. Nous étions dans sa chambre, et, déjà, livres, cahiers, chapeau, manchon, tour de cou, jaquette et parapluie dansaient sur le lit, pêle-mêle. Cousine, accroupie, tendait les bras à Marguerite, qui vint s'y jeter avec un éclat de rire et se trouva, en deux secondes, couverte de baisers des pieds à la tête.

Mais ce n'était point de baisers que Mademoiselle avait cure. Au milieu de ces embrassades torrentielles, elle répétait avec énergie :

— *Timé co! Timé co!*

— *Timé co!* m'expliqua cousine, en se retournant vers moi, ça veut dire : « Petite mère, chocolat!... Oui, mon trésor, oui, mon chat, oui, mon loup, oui, mon oiseau bleu, — je crus un instant que toute l'Arche allait y passer! — oui, *timé* va t'en donner du *co.*

Virginie intervint.

— Mademoiselle a tort! Déjà, ce matin, Marguerite a boudé sur sa phosphatine, après les bonbons qu'elle avait mangés. Tout à l'heure elle ne pourra pas avaler sa soupe et son petit œuf.

— Virginie a raison, appuyai-je.

Mais, pendant ce temps, le bébé trépignait, glapissant son refrain : *Timé co! Timé co!*

— Pauvre chat, s'écria Claire, attendrie!

Et, sans écouter nos remontrances, elle fourra, d'un seul coup, dans la bouche de Marguerite, une poignée de pastilles. Après quoi, — sans doute, pour com-

mencer l'éducation de sa fille, — elle lui fit un beau sermon :

— Fi! Mademoiselle, que c'est laid d'être gourmande comme ça! N'avez-vous pas honte!... Hou! la vilaine!...

Cependant, la dose avait été trop forte. Le bébé eut un haut-le-cœur et un petit ruisseau de chocolat se mit à couler, lamentablement, sur son tablier rose.

Claire, à cette vue, resta bouche bée, les bras ballants, l'air ahuri et désolé.

Ma tante arriva précisément sur ces entrefaites.

— Eh bien! ma chérie, nous faisons de jolie besogne. Il faudra me laver ce tablier-là....

— Virginie pourra bien, balbutia Claire....

— Virginie pourra seulement te montrer comme on s'y prend, si tu l'ignores. Allons, à table! Et retiens bien, ma chérie, qu'un bébé n'est pas un sac à bonbons, que l'on peut remplir indéfiniment.

Le commencement du déjeuner fut un peu froid. Claire était maussade et honteuse. Néanmoins, je n'eus pas trop de peine à la dérider.

Au bout d'un instant, notre fille arriva sur les bras de sa bonne; elle était habillée de propre et lavée de près. On l'installa, sur une grande chaise, à côté de sa petite maman; devant elle, on plaça la soupe fumante, et l'opération du déjeuner commença.

Claire avait repris tout son entrain. Elle en avait même un peu trop. Les animaux de la création ne suffisaient plus pour exprimer son amour envers Marguerite. Elle éprouvait un irrésistible besoin d'y ajouter les manifestations les plus expansives. Et c'étaient, entre chaque cuillerée, des tendresses, et des caresses,

et des câlineries, et des baisers, qui rendaient le bébé presque aussi fou que sa petite maman.

Ma tante essayait bien de calmer ces emportements d'affection.

— Voyons, Claire, un peu plus de sérieux.... Ne sois pas si enfant.... Tu prends trop de plaisir à exciter cette petite, elle va finir par s'énerver.

Ces prudents conseils avaient de l'effet pendant trois secondes au plus et le torrent reprenait son cours.

D'ailleurs Marguerite accueillait cette avalanche avec des éclats de rire si perlés, des gestes si imprévus, des exclamations si cocasses et des mines si drôles, que cousine en trépignait de joie !

Cependant, les plus délicieux plaisirs ont une fin ; celui-ci se termina par une catastrophe, aux trois quarts de l'assiétée. La fillette, enthousiasmée jusqu'au délire, planta résolument, d'un coup brusque et vigoureux, ses deux petits poings dans la soupe !

Jaillissement, aspersion, inondation ! Marguerite en était ravie. Son joli minois, barbouillé jusqu'aux yeux, riait éperdument. Quant à Claire, elle était consternée. D'un œil morne, elle contemplait le petit tablier, tout à l'heure éclatant de blancheur et maintenant constellé de taches et, — plus grave accident, — son propre corsage orné de perles liquides auxquelles n'aurait pas songé la couturière.

Elle ne sortit de son ahurissement navré que pour s'écrier d'un accent lamentable :

— Mon Dieu ! Que cette petite est donc sale !....

— Ne t'en prends qu'à toi, ma chérie, lui répliqua ma tante ! Quand donc comprendras-tu qu'un enfant

n'est pas un joujou?... Allons, dis à Virginie d'emporter ta fille et va te changer.

Mais ce n'était pas fini! Ma pauvre cousine avait décidément du guignon.

Quelques instants après, les deux bébés, — le grand et le petit, — tous les deux nettoyés, reprenaient leur place à table, et Claire se mettait en devoir de faire manger à Marguerite un œuf brouillé.

D'abord, tout alla bien. Cousine était d'une gravité prodigieuse, et le poupon, peut-être interloqué devant la sagesse inattendue de sa maman, ne soufflait mot.

Le malheur voulut que la petite eut soif et manifesta énergiquement l'intention de boire toute seule. Claire, il faut lui rendre justice, essaya courageusement, pendant une minute et demie, de résister à ce périlleux caprice. Mais l'entêtement du bébé fut plus fort que la résolution de sa « timé ». Triomphalement, Marguerite empoigna sa timbale à deux mains, la souleva, l'inclina vers sa bouche... et en répandit le contenu sur son troisième tablier propre et sur tous ses vêtements.

Cette fois, Claire sortit de ses gonds : les transports de joie dont le bébé saluait cette inondation furent brusquement interrompus par un soufflet magistral. Je n'aurais jamais cru que cousine eût la main si vigoureuse.

Quant à la fureur bleue du bébé, sous cette correction imprévue, je renonce à la peindre : c'étaient des cris, des contorsions, des trépignements inénarrables. Claire elle-même fut épouvantée du résultat qu'elle avait obtenu; volontiers, elle se serait mise aux genoux de Marguerite, pour mieux lui demander pardon.

Mais Marguerite fut inexorable, elle ne voulut pas agréer les excuses de sa petite mère ; elle poussait des hurlements féroces et agitait rageusement ses petits bras dès que cousine essayait de la toucher.

— Eh bien, va-t'en! Je ne veux plus m'occuper de toi, s'écria Claire, avec dépit, en voyant ses efforts inutiles et ses regrets méprisés.

Cette fois, la brouille était bien complète entre la petite fille et la petite maman.

J'ai dû partir après le déjeuner ; la réconciliation n'avait pas encore eu lieu. Marguerite achevait son œuf entre les bras de Virginie. Claire était maussade et ma tante avait l'air soucieux.

Je crois bien qu'elle a peur d'avoir manqué son expérience.

29 décembre. — Décidément, l'expérience est tout à fait ratée.

Je suis retournée, cet après-midi, chez ma tante ; elle était sortie. Je suis entrée dans la chambre de cousine. Hélas! Quel tableau!

Dans un coin, Virginie, complaisamment à genoux sur le parquet, faisait jouer Marguerite avec les bêtes en caoutchouc que j'ai données au poupon de Claire.

Dans un autre coin, Claire elle-même, assise au milieu du tapis, une poupée sur les bras, dévorait *Mon Journal.* Absorbée dans sa lecture, elle n'entendait même pas les frais éclats de rire et les gazouillements délicieux de sa fillette. Un devoir commencé restait en plan, sur son bureau. J'en demeurai stupide à la porte.

— Comment, ma chérie, tu en es là!...

Cousine, à ma voix, tressaillit, tourna la tête, rou-

git jusqu'aux oreilles, baissa le nez. Comme je ne bougeais pas plus qu'une borne, elle ferma son livre avec un soupir, se leva toute confuse et vint m'embrasser.

— Es-tu contente de toi? lui demandai-je en la caressant.

— Non, murmura-t-elle. Et tandis que ses bras m'entouraient le cou, elle se cacha les yeux sur mon épaule.

L'instant me parut propice à quelque sermon. J'entraînai mon grand bébé sur la causeuse, au coin du feu, et je m'efforçai de la raisonner. Je crois avoir à peu près réussi.

Tandis que nous parlions, Marguerite eut deux petites quintes.

— Tiens, pendant que tu lis des enfantillages et que tu joues à la poupée, ton bébé s'enrhume. Occupe-toi donc à le soigner.

— Tu penses qu'il est malade? interrogea cousine avec une émotion qui me parut de bon augure.

Je feignis d'être inquiète et je hochai la tête.

— Avec les petits enfants, répondis-je, il faut toujours s'armer de précautions.

Au fond, je n'étais pas si alarmée; mais cette crainte a donné une bonne secousse à Claire et réveillé ses instincts de petite maman.

3 janvier. — Je reprends mon journal interrompu, depuis près d'une semaine, par les courses du jour de l'an et par la grosse maladie de Marguerite. Elle a été bien malade, en effet, la « poupée » de Claire, et c'est à peine, aujourd'hui, si elle est hors de danger. Quant à cousine, espérons qu'elle est guérie, décidément, de

ses enfantillages, mais, je tremble encore à la pensée de la confession qu'elle m'a faite hier matin !

L'accès de toux de l'autre jour était, bel et bien, le commencement d'une bronchite aiguë, qui, dès le lendemain, s'est déclarée avec un accompagnement de fièvre intense.

Naturellement, ma tante a commencé par enlever à sa fille, ses prérogatives et ses responsabilités de petite maman. Claire en a été désolée, d'autant plus que l'inquiétude augmentait et mûrissait son affection pour Marguerite ; elle commençait à voir, en ce pauvre bébé considéré jusque-là comme une poupée vivante, un petit être humain confié à sa vigilance et lui imposant de grands devoirs. Avec quelle ardeur elle s'en fût acquittée maintenant, de ces devoirs, avec quel dévouement elle eût prodigué les soins les plus attentifs et les plus tendres à « son » enfant, si on lui avait permis de l'approcher, de la garder, de veiller auprès du petit berceau ! Elle en priait sa mère avec instance, avec larmes ; elle revenait, vingt fois le jour, à l'assaut. Mais ma tante restait impitoyable.

— Je ne peux pas avoir confiance en toi, ma pauvre chérie. Tu es trop enfant.

Et cousine errait, dans l'appartement, comme une âme en peine.

Enfin, avant-hier soir, sa persévérance et son chagrin triomphèrent : Marguerite allait un peu mieux. Ma tante et Virginie étaient lasses. Il fut convenu que la petite maman passerait la nuit près de sa fille. Elle n'avait que deux choses à faire : empêcher l'enfant de se découvrir et lui donner toutes les fois qu'elle dirait *ba*, — c'était sa façon de demander à boire, —

deux ou trois cuillerées de la potion prescrite. Au reste, en cas d'incident, cousine appellerait Virginie qui couchait dans la pièce à côté.

Le soir, avant de rentrer chez nous, je laissai cousine installée près du berceau, très grave et très émue.

Le lendemain matin, c'est-à-dire hier, je retournai chez ma tante. Au bas de l'escalier, rencontre du docteur. Il avait l'air soucieux.

— Eh bien, comment va bébé !

— Moins bien qu'hier.

— Est-ce que son état vous inquiète ?

— Non, pas précisément ! Mais je ne comprends pas cette petite rechute, après le mieux qui s'était produit et qui, normalement, aurait dû s'accentuer. J'ai prescrit une nouvelle ordonnance et je reviendrai ce soir. Au revoir, Mademoiselle.

— Au revoir, docteur.

En quatre enjambées, me voilà dans l'appartement. Je cours à la chambre de Claire et qu'est-ce que je vois ? Cousine affalée sur un fauteuil, le visage enfoui dans les bras, secouée de sanglots.

Je l'appelle, pas de réponse ! J'essaie d'écarter ses mains, elle me résiste ! J'arrive à découvrir un coin de sa figure, elle se détourne !

Ne sachant que faire, je m'agenouille à ses côtés, je passe mes bras autour de son cou, je l'attire à moi tout doucement

— Voyons, ma Clairette, il ne faut pas te désoler ainsi. L'enfant n'est pas en danger. Je viens de rencontrer le médecin....

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, balbutie cousine

à travers ses larmes. Et, sur ce mot, les gémissements redoublent.

— Pas ça? Quoi donc alors?

— Oh! c'est affreux, c'est affreux.... Tiens, va-t'en, laisse-moi seule... je ne suis pas digne de toi.... Si tu savais, tu ne m'aimerais plus....

— Mais tu es folle!... Voyons, je sens que tu as un gros secret, bien terrible et bien lourd sur ton pauvre petit cœur.... Allons, dis-le moi! Ce serait bien le premier que tu cacherais à ta grande cousine! Est-ce que tu n'as plus de confiance en Suzon.

— Oh! si... Oh! si.. tu es si bonne!... Tiens, écoute! Mais avant, promets-moi de m'aimer encore un peu, quand tu sauras tout.

— Encore une fois, ma chérie, tu es folle!...

— Eh bien! voilà....

Et cousine, la voix entrecoupée de soupirs et d'exclamations, me fait le récit de ses malheureux débuts de garde-malade.

Ce grand bébé n'avait-il pas cru que l'on pouvait rester, toute une nuit, sans dormir, en contemplant, à la lueur d'une veilleuse et du fond d'un bon fauteuil, un petit berceau? Pauvre mignonne! Au bout d'une demi-heure, elle était assoupie. Un « bâ » plaintif et nerveux la réveilla brusquement. Elle donna la potion, remit les couvertures en place et chercha comment elle pourrait s'occuper. « Je vais dire mon chapelet, pensa-t-elle... » Un instant plus tard, en tombant sur le parquet, le chapelet la fit sursauter. « Que faire?... Une idée! Si je prenais ma tapisserie! » Elle se rapprocha de la veilleuse et se mit à tirer l'aiguille avec énergie ; après quelques points,

l'aiguille ralentit, ralentit, puis s'arrêta.... Nouveau « bâ », nouveau sursaut. Cette fois, Marguerite avait dû formuler plusieurs appels ; car la couverture en désordre et un pied en l'air attestaient quelques mouvements d'impatience. Après avoir rebordé l'enfant, cousine comprit qu'elle ferait mieux d'appeler Virginie et de s'avouer vaincue. Mais son amour-propre en eût trop souffert ! Elle persista. A la tapisserie, succéda l'histoire naturelle, à l'histoire naturelle, l'histoire de France. Le sommeil était toujours le plus fort, et le bébé, trop lentement servi, s'agitait de plus en plus. Tout à coup, Claire se frappa le front : « Tiens, si je relisais le *Général Dourakine !* Avec lui, je ne dormirai certainement pas. Je l'ai mis de côté, par mortification, depuis que Marguerite est malade ; mais, maintenant, c'est pour mieux soigner mon poupon que je reprendrai mon histoire. » Après un moment d'hésitation, — car cousine avait vaguement l'idée que ce raisonnement, sous sa forme séduisante, offrait cependant quelque danger, — le livre fut ouvert et bientôt la garde-malade, entraînée par le vieux Dourakine, était à cent lieues de Marguerite... « Bà », gémit une voix suppliante et colère. — Attends un peu, que je tourne la page ! — « Bâ », répète avec insistance, en larmoyant, le pauvre bébé. — Là, donc ! Je n'ai plus que deux mots pour finir le paragraphe ! — Bâ !... Bâ !... Bâ !... » Et ce sont maintenant des cris, des sanglots qui accentuent le lamentable appel... Cette fois, Claire a jeté son livre par terre et, brusquement revenue du rêve à la réalité, les doigts tremblants, le cœur angoissé, la sueur au front, elle court au berceau. Congestionné, rouge et

fiévreux, le bébé gigote à demi-nu, ses couvertures en l'air. En essayant de lui donner à boire, cousine affolée lui renverse un demi-verre d'eau sur la poitrine. Eperdue, elle appelle au secours ; Virginie, puis ma tante arrivent...

— Et voilà pourquoi, termina Claire, au bout de ce long récit que j'ai élagué de mille incidents et de mille répétitions, voilà pourquoi Marguerite est, ce matin, plus malade. Elle va mourir, elle va mourir, et c'est moi qui l'ai tuée.... C'est affreux! C'est affreux !... C'est...

Les sanglots, en l'étouffant, l'interrompirent.

J'étais atterrée ; mais je me gardai bien de morigéner ma pauvre cousine. Elle comprenait assez, maintenant, les terribles dangers de son incorrigible enfantillage. Je m'efforçai, au contraire, de la remonter, de lui rendre un peu d'espoir ; je lui répétais ce qu'il y avait de rassurant dans les paroles du médecin. Peine perdue !... Jusqu'au retour du docteur, la malheureuse a passé une journée horrible, une journée qui marquera certainement, dans sa vie, une trace profonde.

Enfin, sur le soir, le médecin nous a déclaré que cette nouvelle crise était bien finie, que le mieux reprenait sérieusement, et, ce matin, il s'est montré tout à fait content de sa petite malade. Dieu en soit loué ! Je crois bien qu'il vient d'opérer deux guérisons à la fois...

8 janvier. — Grand événement !... Claire a fêté aujourd'hui le rétablissement complet de Marguerite, en distribuant aux filles de l'école des sœurs toutes

ses poupées, tous ses jouets, tous ses livres d'enfant. C'est une conversion miraculeuse. Espérons qu'elle ne sera pas éphémère.

. . . .

Douze ans plus tard, en relisant ces fragments de son journal, Suzanne de L..., devenue la baronne d'A..., écrivit en marge : « La conversion s'est maintenue : Claire, après avoir conduit sa dernière poupée jusqu'à la première communion, a voulu se consacrer pour toujours aux petits enfants sous la cornette des Sœurs de Charité... »

LA MORT DE PETIT JEAN

Dans un coin de la mansarde aux murs gris, suant l'humidité gît un petit berceau, fait d'un vieux panier, tout difforme et boiteux ; trois briques descellées du carrelage disjoint l'empêchent de tomber. Par un trou de la lucarne brisée, mal fermée d'un morceau de journal, la bise de décembre envahit en sifflant le réduit de misère, y poussant la neige en flocons légers qui dansent joyeux dans la clarté pâle du jour tombant, comme s'ils n'étaient point des messagers de mort.

La mort, elle entrera bientôt ; car, dans le berceau lamentable, un petit enfant agonise. Il est si maigre et si chétif, le pauvre enfantelet, ses mignonnes joues sont si creuses et si bleuies par le froid, qu'à le voir on se sentirait le cœur gros de larmes ; son haleine mourante est plus faible que la respiration d'un petit oiseau ; elle se ralentit..., elle se ralentit et semble, à chaque instant, près de s'arrêter. Parfois, il gémit, mais d'une voix éteinte, et si doucement que l'on croirait entendre plutôt la plainte d'un arbrisseau. Parfois, un frisson le traverse et secoue péniblement ce corps mince et fragile. Et pourtant, le père a jeté ce qu'il lui restait de vêtement sur le bébé malade, espérant le réchauffer encore et lui rendre la vie : il

n'a gardé qu'une chemise avec un pantalon de toile grossière ; il grelotte gelé par la bise cruelle, à genoux près du berceau. Oh ! quelle douleur profonde est imprimée sur le visage de ce père, aux traits tordus par la souffrance, amaigris par la faim, et de quel œil navré, navrant aussi de désespoir, il contemple son petit enfant qui s'en va ; et, dans ses sourcils froncés, dans ses lèvres crispées, dans ses poings fermés convulsivement, quels accès de rage contenue, de cette rage qui étreint horriblement l'homme vigoureux et plein de vie, de se sentir impuissant devant l'agonie de ceux qu'il aime...

Il songe, le malheureux, qu'un an à peine est écoulé du jour où lui, Pierre Bertrand, brave et solide ouvrier, a conduit à l'autel Geneviève qu'il aimait depuis si longtemps ! Voici deux mois que Geneviève est morte, en donnant la vie au petit Jean, une vie qui semblait éteinte avant que d'être commencée. Dès lors, Pierre a quitté l'usine ; il est devenu la mère de son enfant, dévorant sans compter les économies, qu'il avait jadis amassées, sou par sou, pour servir de dot à Geneviève ; et, par un véritable prodige, il avait jusqu'ici préservé son petit Jean. Mais, hélas ! le gel est venu, les économies se sont épuisées, la maladie a dévoré le corps de l'enfant. Pierre, alors, brisant son juste orgueil de bon ouvrier qui veut gagner son pain à la sueur de son front, est allé tendre la main au coin d'une rue. Quelques-uns lui ont durement répondu : « N'avez-vous pas honte de mendier, à votre âge et bâti comme vous l'êtes » ; d'autres lui ont donné quelques sous. Mais, en rentrant, Pierre a trouvé son fils à demi-mort.

La douleur aiguë et la colère folle se mêlent dans son

cœur, et le prenant à la gorge, envahissent, en un coup de sang, son cerveau affaibli. Et, dans un blasphème affreux, Pierre, montrant le poing au ciel, ose maudire Dieu qui ne veut pas lui guérir son enfant!

*
* *

C'est le 24 décembre, à l'heure où la nuit commence à tomber : la neige emplit le ciel gris et couvre la terre blanche. Il fait froid.

Pierre, accompagné de deux ou trois camarades, qui sont obligés de le soutenir comme un malheureux sans force et de le guider comme un enfant, sort du cimetière ; il marche, l'esprit vide et la tête perdue. En un petit coin reculé, tout là-bas, du vaste champ des morts, on a enfoui le pauvre et léger cercueil d'enfant sous quelques pieds de terre. Et Pierre Bertrand, obstiné dans sa colère impie et folle contre Dieu, n'a pas voulu qu'on y mît une croix. Pierre Bertrand, le matin même, a repoussé le prêtre qui, naguère, avait confessé Geneviève et qui venait pour le consoler, tandis que lui, l'esprit égaré, berçait sur ses genoux, le cadavre de son enfant, cherchait à le réchauffer sur sa poitrine et le refusait à la bière ouverte devant lui. Pierre Bertrand a chassé le prêtre à coups de blasphèmes.

Maintenant, ses amis l'entraînent vite ; ils entrent dans un cabaret borgne et demandent un saladier de vin chaud, car il fait froid. Lui, refuse d'abord ; il ne veut rien prendre ; il veut mourir, il ne veut pas retrouver sa vigueur dans le réconfortant breuvage, alors que son petit Jean, dit-il entre deux sanglots,

est gelé si dur et grelotte si fort sous la terre glacée dans quatre planches de sapin! Puis, sans énergie, il finit par se laisser faire; il boit. Mais tandis que chez ses compagnons, le vin apporte une douce chaleur, tandis qu'il active la circulation du sang dans leurs veines engourdies par le froid, la boisson vigoureuse excite et trouble bientôt le cerveau trop faible et l'estomac trop creux du pauvre Pierre.

Le malheureux ne sait plus où il est, ni ce qu'il fait; il continue de boire avidement; une flamme éclate sur ses joues et, dans son regard, allume un éclat brillant de fièvre; d'étranges pensées bouillonnent en sa tête, et de bizarres figures dansent devant ses yeux; il lui semble qu'un poids écrasant courbe son front vers la terre; il s'endort enfin du sommeil lourd et mauvais de l'ivresse.

*
* *

Depuis longtemps, la nuit est venue quand Pierre Bertrand se réveille enfin. Il est seul dans le cabaret; ses camarades sont partis, croyant mieux faire en le laissant dormir, après avoir payé la dépense. Il se lève péniblement et s'éloigne d'un pas mal assuré: sa marche, sur la neige, est toute chancelante et il lui faut, pour ne pas tomber, se soutenir au mur. Pendant quelque temps d'abord, il ne distingue rien dans la nuit de sa pensée; mais, peu à peu, la mémoire éveillée éclaire ses souvenirs et les remet vivants devant ses yeux. Il se rappelle bientôt la mansarde glacée, le pauvre petit berceau, l'enfant mort, le cimetière. Alors, Pierre Bertrand, sous le coup

rine accourt. Oui, c'est bien lui, c'est bien « Monsieur Jacques » avec « sa dame » et « sa petite demoiselle ».

Il est bien ému, « Monsieur Jacques ». Il n'a pas voulu refuser à sa femme la joie de la surprise. Mais, moins romanesque, il eût préféré savoir auparavant de quelle manière il serait reçu. Catherine a beau lui dire encore une fois que M. Noël Armand brûle de pardonner à son fils et d'embrasser sa bru et sa petite-fille, Jacques est intimidé comme un enfant.

— Oh! la mignonne, oh! la petite fée, s'écrie la vieille bonne, en admiration devant la blonde Antoinette. Ah! que son grand-père aura donc plaisir à la connaître!

— Vous croyez, Catherine? Eh bien, tant mieux! Car nous avons résolu de la faire entrer la première.

Et, dans les mains de la fillette, très pénétrée de sa mission, dont la raison lui échappe, mais dont l'importance lui paraît énorme et la remplit d'orgueil et de recueillement, Jacques dépose un bouquet superbe, au milieu duquel, ainsi qu'une fleur plus rare, une lettre est piquée. Puis, tandis que ses parents, respirant à peine, attendent au seuil de la chambre, Antoinette entre avec une gravité naïve.

Noël Armand sommeillait toujours, enfoui dans son grand fauteuil.

L'enfant demeura tout interdite, armée de son bouquet.

Tout à coup, près du feu mourant, où ne rougeoyait plus qu'une bûche éventrée, la fillette aperçut les chaussures, en sentinelle.

— Tiens! Grand-père a mis ses souliers dans la cheminée!...

Alors, étouffant ses pas, retenant son souffle et s'arrêtant tout émue, quand le parquet criait sous ses pieds, la petite ambassadrice approcha de l'âtre, et très doucement, sans bruit, déposa le bouquet dans la chaussure ouverte.... Et puis, comme un oiseau qui s'en va d'un coup d'aile. Antoinette sortit.

*
* *

Les vieux ont le sommeil léger. Noël Armand ne dormait plus, mais il n'était pas encore éveillé tout à fait. Il avait cru distinguer près de lui un mignon petit être auréolé de cheveux blonds, qui se penchait vers le foyer. N'était-ce point l'Enfant-Jésus ? N'était-ce pas plutôt son petit Jacques ?...

Mais le vieillard ouvrit les yeux. L'apparition n'était qu'un songe !...

— Et pourtant, murmura-t-il encore engourdi de somnolence, et pourtant, j'aurais bien juré qu'un enfant s'était approché de moi et... Mais que signifie ? Voyons ! je rêve encore...

Là, sous ses yeux béants, dans l'une de ses chaussures, un bouquet lui souriait par ses mille corolles et, parmi les fleurs, une lettre émergeait « Prends-moi donc et lis-moi », semblait dire la feuille blanche !

Noël Armand n'osait bouger. L'espérance qui lui avait traversé le cœur, ainsi qu'une flamme, était si folle ! Il avait peur de la dissiper comme un nuage en cherchant à la saisir. Il craignait de s'éveiller pour de bon !

Lentement, très lentement, il se souleva de son fauteuil et regarda de plus près ce bouquet merveilleux.

Lentement, très lentement, il tendit la main vers les fleurs, étonné un peu de ne pas les voir s'évanouir en fumée. Lentement, très lentement, il ouvrit le papier.

Il lui sembla que son cœur sonnait, comme une cloche, à toute volée. Pourtant, ses regards brouillés et confus ne distinguaient que l'écriture et ne déchiffraient point les mots. Mon Dieu! que ses lunettes étaient difficiles à découvrir et qu'elles avaient de peine à s'ajuster sur ses yeux... Enfin, tel qu'un trait flamboyant, cette ligne apparut :

« Papa, vos enfants sont ici. Voulez-vous les recevoir ?

« Jacques et Marguerite ».

D'un bond, Noël Armand fut sur un pied. Mais debout, il chancela. Sa main se crispa sur son fauteuil. « Mes enfants, mes enf... » Il ne put achever, sa gorge étranglée retenait sa voix prisonnière. Il fût tombé, si Jacques et Marguerite, accourant, ne l'avaient soutenu... Alors, pour la première fois depuis la mort de sa femme, il pleura, tandis que ses regards noyés dévoraient ses enfants...

— Grand-papa, criait la petite Antoinette, essayant de grimper jusqu'à son cou, c'était moi le petit Noël.

— Et mon dîner de réconciliation ! s'exclama tout à coup Catherine, en se tamponnant les yeux du coin de son tablier !...

II

UN CONTE POUR L'ÉPIPHANIE

LA PART DES PAUVRES

I

Quand le crépuscule est tombé, la rue Saint-Mathieu s'enfonce dans la nuit. D'un côté, les vieux hôtels n'ont, sur ce passage étroit, que des portes basses et des fenêtres grillées ; c'est à l'opposé, le long du fleuve endormi, qu'ils déploient leurs façades aux porches massifs et aux balcons forgés. De l'autre côté, la Maison centrale allonge indéfiniment sa muraille aux plâtres noirs et loqueteux. Parfois de loin en loin, quelque réverbère indécis jette une clarté timide, uniquement destinée, semble-t-il à rendre la nuit plus sombre aux endroits moins privilégiés.

Ce soir-là, malgré les tourbillons de neige et de vent qui s'engouffraient dans la ruelle, on se heurtait, en y entrant, à des individus de mine inquiétante et falote. Ils allaient et venaient, mal vêtus de haillons, marchant dans la neige à petits pas pressés, montant devant les portes une faction bizarre.

C'était le soir de l'Epiphanie, et les malheureux vagabonds attendaient la *Part des pauvres*.

Dans ces vieux hôtels de la rue Saint-Mathieu, on est resté fidèle aux traditions du Jour des rois. Avec solennité, en présence des enfants rassemblés autour

de l'aïeul, on découpe, au repas du soir, la galette dorée dans laquelle est embusquée la fève. Bien entendu, les costumes séculaires et les plaisanteries que les générations ont transmises aux générations sont pleinement respectées. Le « roi » choisit sa « reine » et, jusqu'à la fin du repas, les deux souverains éphémères, affligés cependant des ennuis du protocole, ne pourront plus apaiser leur soif sans qu'un concert de voix enfantines ne crie éperdûment : *Le roi boit! La reine boit!*

Après quoi, l'un des enfants, le plus sage ou le plus jeune, enveloppé de châles et muni d'un beau quartier de galette, ouvre la porte de la rue, donne à un mendiant sa part du gâteau royal, et, avec une politesse enfantine et touchante, l'invite à venir se chauffer au grand feu de la cuisine, où le sans-logis trouvera, pour quelques minutes, un foyer cordial, où l'affamé engloutira une soupe chaude, où le miséreux recevra une pièce blanche.

Les errants de la rue Saint-Mathieu attendaient cette aubaine.

Vers huit heures du soir, un chemineau qui battait le pavé depuis le petit jour, se jeta, comme au hasard, entre les murs noircis de la ruelle. Il marchait tout droit devant lui, sans voir, le regard perdu dans un rêve. On aurait frissonné, sans doute, à rencontrer ce vagabond songeur, au milieu de la nuit, seul, dans les replis d'un chemin désert, en pleins champs.

Sous un feutre délavé par les pluies, crevassé de rides et dont les bords pendaient effiloqués, se burinait, au milieu d'une broussaille rousse, un visage pitoyable et terrible. Le front ravagé, les yeux bril-

lants et creux, le nez aux ailes efflanquées, les joues décharnées, tendues sur les pommettes saillantes et qui semblaient prêtes à trouer la peau, la bouche aux lèvres serrées dans un rictus amer, le teint blafard où la morsure du gel piquait çà et là des points violacés : — tout l'ensemble et tous les détails de cette physionomie criaient le désespoir, la misère et la haine.

On devinait que cet homme avait l'âme ulcérée par une douleur sans remède et les entrailles brûlées d'une fringale inassouvie. Le cœur le plus réfractaire à la pitié aurait été ému devant cette acuité de souffrance et la main la plus fermée par l'avarice aurait voulu donner l'aumône à ce dénûment. Et, cependant, l'apôtre le plus hardi de la charité aurait reculé, peut-être, à la vue de ce loqueteux sombre et muet, qui ne mendiait point : tant le regard du chemineau avait de férocité implacable, était rempli de desseins meurtriers.

Ce regard ne mentait point ; le vagabond était Romain Gailloux, l'anarchiste.

II

A neuf ans, Romain Gailloux, fils d'une mère alcoolique et d'un père mort au bagne, avait volé deux sous dans la sébile d'un aveugle. Pris sur le fait, arrêté, traduit en justice, il avait séjourné jusqu'à sa majorité dans une maison de correction. Là, on lui avait enseigné deux choses : d'abord, le métier de typographe ; en second lieu, que la vie de l'homme ayant pour but d'être heureux sur la terre, il fallait

pratiquer la vertu, qui consiste à obéir aux lois, et qui, par ce moyen, conduit au bonheur. De leur côté, ses camarades, avec beaucoup plus de succès, lui avaient démontré que la vertu, déjà fort ennuyeuse en elle-même, est en outre assez mal récompensée dans le monde, et que, par conséquent, pour jouir de la vie, la plus sûre méthode est de s'amuser comme on peut, tant qu'on peut, avec son argent ou celui des autres, en tâchant seulement de se garer des tribunaux.

Formé par cette éducation, le jeune homme avait commencé son service militaire, au premier chasseurs, à Versailles, pour le terminer sept ans plus tard, y compris les mois de prison, dans les bataillons d'Afrique. A vingt-huit ans, ayant désappris le métier qu'il n'avait jamais bien su, rebelle à l'effort et à la discipline, asservi par des instincts vicieux, Romain Gailloux, après avoir essayé quelques mois, mais sans constance et sans énergie, de remonter le courant qui l'emportait, ne tarda pas à tomber dans la misère, à rouler dans le vice. Un cambriolage audacieux le fit prendre ; il fut condamné à deux ans de prison.

Sous les verrous, il se mit à réfléchir. A la fois trop lâche et trop orgueilleux pour se blâmer lui-même, il décida que le monde était mal fait, que l'état social était organisé contre la justice. Il fallait détruire au plus tôt cet enfer et, sur ses ruines, édifier un paradis, où chacun pourrait jouir de la vie jusqu'à l'ivresse, avant de retomber dans le néant. Quand il sortit de Mazas, il était anarchiste.

Romain Gailloux n'était pas dépourvu d'intelligence ; il maniait avec souplesse et non sans vigueur

le bagout faubourien, parfois si redoutable et si déconcertant sur les lèvres parisiennes.

Amaigrie déjà par le vice et le dénûment, sa physionomie hâve et labourée donnait une portée tragique à ses discours. Il devint presque célèbre ; il se vit acclamé par des foules en démence et traqué par la police. A l'issue d'une réunion publique, en temps de grève, il fut arrêté et de nouveau condamné. Encore deux années d'emprisonnement ! Mais, cette fois, son retour à la liberté devait lui asséner un coup terrible.

Dans la vie de ce misérable, un rayon de douceur et d'innocence avait lui ; dans ce cœur souillé de vice et rongé de haine, une fleur de tendresse était éclose, avait pris racine.

Romain Gailloux avait un fils et tout ce qui restait vivace en lui de sentiment humain se fondait en amour pour son petit Pierre.

C'est au sortir du régiment que le futur anarchiste, alors quasi honnête homme, avait épousé la femme qui devait lui donner cet enfant. Celui-ci comptait dix-huit mois quand Romain Gailloux avait subi sa première condamnation. Pendant que le père était en prison, la mère abandonnée, désespérée, mourut de détresse et de chagrin. Quant au petit Pierre, il ne fut sauvé que grâce à l'humble dévouement d'une voisine.

Quelque temps après, le cambrioleur, ayant purgé sa peine, avait repris son fils et, par une contradiction bien humaine, il s'était efforcé d'en faire un honnête homme. Inconsciemment, il sentait que, mieux élevé lui-même, il eût été plus heureux, et, sans pouvoir préciser son rêve, il rêvait pour son enfant, d'un autre idéal de bonheur que la jouis-

sance grossière où il s'était vautré sans pouvoir s'assouvir. Anarchiste implacable au dehors, il était chez lui père attentif et tendre.

Survint le deuxième emprisonnement. Pierre, alors âgé de six ans, fut remis à l'Assistance publique et confié par elle à des paysans du Berry. Mais, quand Romain Gailloux, de nouveau rendu à la liberté, voulut revoir son fils, on lui répondit crûment que l'enfant avait disparu. Tombé dans la rivière? Enlevé par des saltimbanques ? On ne savait ! Les recherches tardives, mal conduites et mollement poussées, — car on n'avait pas eu grand souci de ce rejeton d'anarchiste, — étaient demeurées vaines.

De ce jour-là, Romain Gailloux devint fou de haine et jura une guerre mortelle à la société, qui lui avait volé son enfant. Dans cette lutte inégale, il fut bientôt brisé. Sans logis, sans pain, sans ressources, en guenilles et désespérant de retrouver jamais son petit Pierre, il se vit, un matin d'hiver glacial, acculé à ce dilemme : ou commettre un crime, ou périr au coin d'une borne, ou se tuer. Dégoûté de la vie, Romain Gailloux préféra le suicide. Cependant, avant de mourir, il voulut se venger.

Se venger, c'est bientôt dit ; mais par quel moyen? Le misérable, enragé de sa faiblesse et dévoré de haine, essayait d'inventer quelque vengeance effroyable, — et dont l'exécution ne lui fut pas impossible. Un cri d'enfant l'arracha de son rêve ; un garçonnet glissant sur la neige, était tombé à la renverse et son père ému le relevait avec une tendresse effrayée. Mais, Dieu merci, le petit n'avait eu aucun mal !.. Un instant, l'œil de Romain Gailloux s'alluma, se fixa au loin comme

pour suivre une idée, puis une atroce expression de joie brilla dans son regard. Il avait trouvé sa vengeance. La société bourgeoise avait pris son enfant; lui, l'anarchiste, il tuerait l'enfant d'un bourgeois; il plongerait le poignard avec volupté, dans le cœur d'un petit être innocent et faible; il réduirait au deuil, avec délices, un père et une mère...

Dans l'après-midi, Romain Gailloux réussit à voler un couteau sur l'étal d'un boucher; le soir, ayant ouï parler de la part des pauvres et des vieux hôtels de la rue Saint-Mathieu, le père du petit Pierre alla se poster dans la ruelle obscure.

III

Très gaiement, on fêtait les rois, chez le marquis de Saint-Laurent, qui, pour la circonstance, avait réuni une table joyeuse autour de son petit Paul.

Ce petit Paul était un enfant trouvé.

Le marquis de Saint-Laurent, généreux jusqu'à l'imprudence, avait la réputation d'un homme de cœur et d'un original. On admirait sa bienfaisance, on aimait son caractère, et l'on se moquait un peu de ses charités excentriques.

Il n'avait jamais voulu prendre femme et il adorait les enfants. Aussi, bien qu'il n'eût pas encore atteint la cinquantaine, il était déjà dans la ville un grand-père universel.

Or, dix-huit mois plus tôt, M. de Saint-Laurent se promenant dans la campagne, aux portes de la ville, avait découvert, au bord d'un fossé, un garçonnet de sept à huit ans, demi-nu, qui délirait. Enlever dans ses bras ce petit corps chétif et le porter chez

lui, ce fut immédiatement la pensée du gentilhomme et, comme il obéissait toujours à la première impulsion de son cœur, un instant plus tard, le vagabond malade était couché dans l'hôtel du marquis.

Mise au courant, la police essaya de découvrir d'où venait cet abandonné. Enquête infructueuse ! Un appel, inséré dans plusieurs journaux, ne fut suivi d'aucune réponse. On en conclut que le malheureux devait être un orphelin, sans famille et sans amis.

Quant à l'enfant lui-même, il était dans l'impuissance absolue de renseigner ses protecteurs. Après une fièvre intense, on pût arracher son corps au tombeau, mais on ne put réveiller sa mémoire anéantie par la secousse violente où il avait failli succomber. De sa vie antérieure, il avait oublié jusqu'à son nom. La raison, peu à peu, reprit conscience d'elle-même, en ce petit cerveau bouleversé ; mais le souvenir ne s'y ralluma point. La maladie semblait avoir brisé cette jeune existence en deux tronçons, qui ne pouvaient plus se rejoindre.

Tout autre que le marquis de Saint-Laurent eût été fort gêné, après la guérison, d'avoir assumé le fardeau de cet orphelin. Lui, n'hésita pas. Il fit baptiser l'enfant sous condition, lui donna le prénom de Paul et l'adopta pour son fils.

Tant qu'il s'était borné à soigner le vagabond dans son hôtel, on avait admiré son dévouement. Quand le bruit de l'adoption se répandit, on s'emporta contre une aussi folle excentricité. Le marquis tint bon.

Un soir, après dîner, chez M. Bonnassin, le notaire, on lui dit son fait.

La vicomtesse de Mélardy déclara qu'elle n'enver-

rait plus ses fils aux célèbres goûters du dimanche, où l'hôtel de Saint-Laurent se transformait en un vrai patronage.

Le vieux chevalier d'Alain, qui avait gardé de son éducation voltairienne un goût pour les théories des libres-penseurs, observa, d'un air entendu : « Prenez garde, marquis, l'hérédité l'emportera sur l'éducation. Cet enfant, né probablement du crime et de la débauche, deviendra, par une fatalité sans remède, un misérable. »

— Et que faites-vous de la grâce et de la volonté ? répliqua le curé de Saint-Mathieu. Bien dirigé, cet enfant d'où qu'il sorte et quel que soit son caractère, peut devenir un saint.

— Je tâcherai du moins d'en faire un chrétien solide et un honnête homme, affirma le marquis. Dieu l'a mis sur ma route et m'a chargé de guérir son corps. Est-ce qu'il ne m'a pas donné le devoir, en même temps, de guérir son âme ? Avec vos conseils, monsieur le curé, je l'essaierai. Vous tous, y compris notre aimable vicomtesse, ajouta-t-il en souriant, vous m'y aiderez ».

Et bientôt, en effet, chacun l'y aida. Ne devait-on pas lui passer toutes les hardiesses, à ce bienfaisant original ?

D'ailleurs, l'enfant lui-même attirait.

Très pâle et très mince, il avait des yeux noirs où régnait une inguérissable mélancolie, comme si le souvenir d'un pays de misère, exilé de son cerveau, s'était réfugié dans ses regards. Il portait sur son visage une de ces beautés maladives que l'on plaint plutôt qu'on ne les admire : assez charmant pour

conquérir la sympathie des femmes, il était trop délicat pour exciter la jalousie des mères.

Et, peu à peu, sous la chaleur de cette affection, dont il était comme enveloppé, le petit Paul, qui avait montré d'abord une sauvagerie défiante et sournoise, laissa voir un naturel plus tendre et plus franc. Bientôt la mémoire de l'enfant perdu fut traversée de lueurs fugitives, avant-courrières d'un réveil peut-être encore éloigné, mais certain. Le père adoptif en suivait la trace avec une vigilance inquiète et presque jalouse. Il craignait de voir tout à coup surgir un passé, qui lui ravirait son cher orphelin. Déjà, l'on croyait deviner que le petit Paul avait passé tour à tour de la ville à la campagne ; on croyait apercevoir, dans la demi-obscurité de ses souvenirs, une ou plusieurs fugues à travers champs ; le vagabond avait, sans doute, aimé quelqu'un ; mais surtout il avait dû craindre !

Maintenant, le garçonnet chétif et doux, choyé par tout le monde, ouvrait son cœur à la tendresse et n'avait plus personne à redouter. Ce soir d'Epiphanie, il était ravissant, trop ravissant même, en son costume de velours bleu marine, où la pâleur de ses joues tranchait comme un lis sur un drap funèbre. Et cependant, joyeux, excité par la fête, entraîné par ses camarades, il se prenait à babiller étourdiment.

La turbulente Andrée de Mélardy que les hasards de la galette avaient gratifiée de la couronne, avait choisi pour roi l'ancien vagabond. Lui, très amusé, simulait une grande soif, afin d'entendre crier : « Le roi boit ! » et d'avoir le plaisir infini de s'éclabousser jusqu'aux yeux en riant dans son verre.

— Et la part des pauvres ?

On n'y pensait plus. Mais le charitable marquis ne l'avait pas oubliée. Bien vite, on remit au petit roi, pétulant encore et tout barbouillé, le présent des miséreux qui devaient attendre. Un soyeux foulard autour du cou, un manteau fourré sur le dos, l'enfant se dirigea gaîment vers la porte.

IV

Après avoir longtemps arpenté la rue Saint-Mathieu, Romain Gailloux venait de choisir un hôtel où, malgré la muraille épaisse, on entendait fuser des rires enfantins... Comme il allait bien se venger !

Un porche étroit et surbaissé couvrait le seuil, élevé de quelques marches. Un réverbère, allumé de l'autre côté de la rue, éclairait les degrés de pierre tapissés de neige ; mais la porte, elle-même, abritée sous la voûte, était repoussée dans l'ombre. A l'angle du mur, près d'un bouton de cuivre, on pouvait déchiffrer cette inscription : « *Mis de S.-L.* » Ces initiales étaient indifférentes à Romain Gailloux, pour qui le nom tout entier, du reste, eût été non moins inconnu. L'anarchiste endurci, le père affolé de haine et de vengeance allait tuer un enfant de riche, un enfant d'aristocrate, il n'en demandait pas davantage ; et ses doigts, crispés de fièvre, égratignaient la poignée de son arme... Soudain, dans la serrure, un grincement de clef ; la porte s'ouvre, un enfant descend le perron. En un clin d'œil, le misérable a lancé son poignard en avant ; il a senti la lame aiguë pénétrer dans les chairs... Mais au même instant, un cri de détresse et de supplication,

suivi d'un hurlement de douleur et de rage ont déchiré la nuit : « Papa !... Mon petit Pierre !... »

Le fils du criminel avait immédiatement reconnu son père et, maintenant, le père, en voyant le petit corps rouler sur les marches, a reconnu son fils. Il le voit couché devant lui, dans la neige empourprée de sang, la figure affreusement pâle et les yeux fixes, un couteau tout droit dans la poitrine, il le voit, ce même enfant qu'il a cru mort et qu'il a voulu venger par un meurtre abominable !...

V

Deux mois ont passé. D'un jour à l'autre, on attend l'exécution de Romain Gailloux.

Les bras immobilisés dans la camisole de force et gardé à vue, le condamné à mort est étendu sur sa couchette, impassible et muet.

Après un premier moment de stupeur, l'anarchiste avait voulu arracher le poignard du corps inanimé de son petit Pierre et l'enfoncer, tout fumant, dans son cœur. Il n'avait pas eu le temps. Déjà, le marquis de Saint-Laurent le prenait à la gorge. Accourus aux cris de la victime et du meurtrier, les mendiants qui traînaient dans la ruelle et quelques voisins courageux s'emparaient promptement de l'assassin, tandis que le père adoptif emportait l'enfant.

Le lendemain, dans sa prison, Romain Gailloux avait été saisi d'une crise épouvantable. Il se tordait sur le sol, en rugissant ; il s'arrachait les ongles, en se labourant la poitrine ; il écumait. On l'avait cru frappé de folie furieuse.

Puis, le corps brisé, l'âme anéantie, l'anarchiste

était tombé soudain dans un silence obstiné, bestial, effrayant, — ce silence où il se renfermait encore, en attendant l'échafaud. Rien n'avait pu l'arracher à cette attitude. On eût dit qu'il n'entendait rien, ne voyait rien, ne sentait rien, ne comprenait rien. Seuls, le juge instructeur et le président des assises avaient pu tirer de lui quelques monosyllabes.

Un jour, pourtant, cette face immobile avait tressailli. On avait annoncé à Romain Gailloux que son fils n'était pas mort. Le couteau avait fouillé profondément les chairs, mais n'avait rencontré aucun organe essentiel. Evidemment, la terrible émotion qu'il avait éprouvée, les flots de sang qu'il avait perdus, mettaient la vie du petit Pierre en danger ; mais la blessure était en voie de guérison.

A cette nouvelle inattendue, le criminel avait pâli, son regard avait brillé ; tout son visage, un moment, s'était tendu sous la crispation des pleurs retenus, sa gorge avait rendu le son rauque du sanglot qu'on étouffe... Et, malgré tous ses efforts, une larme avait coulé lentement, sur sa joue creuse.

Devant les jurés, son défenseur, exploitant l'étrange horreur du forfait, la crise de rage insensée qui avait suivi le meurtre et le mutisme entêté du prévenu, avait plaidé la folie. Mais le jury était peu disposé à l'indulgence envers un anarchiste. Romain Gailloux avait été condamné à mort. Il avait écouté la sentence avec un inaltérable sang-froid, refusé de se pourvoir en cassation, refusé d'implorer sa grâce.

Maintenant, l'exécution approche, et le criminel est toujours raidi dans la même indifférence.

Cependant, l'aumônier de la prison vient d'entrer

dans la cellule, il a fait un signe au geôlier ; le voici seul avec l'assassin. Romain Gailloux lève la tête.

L'abbé Ménage est le seul être au monde à qui le condamné témoigne un peu d'intérêt. Il ne lui dit rien, mais il le regarde et l'écoute ; car l'aumônier lui parle de son fils. Hier encore, le prêtre a déclaré que l'enfant reprenait des forces et que les médecins commençaient à donner de l'espoir ; après quoi, le doux apôtre a essayé, comme à chaque entretien, de glisser un bon sentiment dans ce cœur farouche. Romain Gailloux comprend-il, est-il ému ? Comment le savoir ? La physionomie de cet homme est un livre fermé.

Aujourd'hui, l'aumônier, très grave et les traits bouleversés, vient au meurtrier sans ouvrir la bouche, et, longuement, le regarde. Etonné, puis inquiet, Romain Gailloux tressaille. Au lieu de parler, l'abbé Ménage secoue tristement la tête et son regard se noie de larmes. Alors, le condamné se lève, il veut parler, mais sa gorge serrée tient la voix prisonnière : ses yeux seuls, ouverts démesurément, effrayants d'angoisse, interrogent le prêtre avec une muette et poignante éloquence.

— Oui, mon pauvre ami, prononce enfin l'aumônier, d'une voix très basse, il est mort !

— Comment ?... Pourquoi ?...

— Pourquoi ?... Hélas ! répond le prêtre en levant les regards au ciel !...

Et, en quelques mots rapides, entrecoupés de soupirs, il conte au malheureux le coup brusque et foudroyant qui a terrassé le petit Pierre, à l'heure même où la blessure achevait de guérir, où la maladie semblait vaincue. Oui, la maladie était bien vaincue,

mais le malade était brisé, brisé comme un ressort détendu par un effort trop rude et trop prolongé. L'enfant n'avait pu résister au premier choc. Un refroidissement soudain, pris l'on ne sait comment, l'avait emporté en quelques heures.

— Je l'ai su, ce matin, à l'église. On venait de chercher le bon Dieu pour un malade. Un sacristain, m'apercevant, m'apprit que c'était à votre enfant qu'on allait le porter. Bien qu'il n'eût pas encore l'âge, il était assez préparé, le pauvre innocent martyr, pour faire sa première communion au lit de mort. Je suivis le prêtre et j'entrai avec lui. Je n'oublierai jamais cette première communion-là ! Le petit Pierre haletant, livide, abattu, la respiration courte et sifflante, était couché dans son lit très blanc, ses mains transparentes et déjà presque froides étendues sur le drap, le dos soutenu par trois oreillers, la tête inclinée sur l'épaule, les paupières appesanties. Quand on lui présenta la sainte Hostie, votre fils ouvrit les yeux tout grands... Vous m'écoutez bien, n'est-ce pas ? demanda l'abbé Ménage en s'interrompant ; car Romain Gailloux, écrasé de désespoir, avait le front penché, les regards à terre et ne bougeait plus.

D'un signe, il montra qu'il entendait. L'aumônier continua, d'une voix plus sourde et plus lente, où l'on sentait trembler une poignante émotion, mais qui, pourtant, prenait un caractère presque solennel.

— Quand on lui présenta la sainte Hostie, votre fils ouvrit les yeux tout grands : il fixa le corps de Notre-Seigneur avec la gravité d'un homme et, spontanément, sans que nul, hormis Dieu, ne l'eût inspiré, — car on n'osait pas lui parler de vous, — il prononça ces mots :

« Mon bon Jésus, j'offre ma vie pour la conversion de papa ».

De nouveau, l'aumônier se tut. Le condamné resta quelques secondes encore immobile et muet. Puis, tout à coup, poussé par cet instinct de la douleur qui cherche un appui, Romain Gailloux, empêché par ses liens de bouger les bras, s'écroula aux pieds du prêtre, en sanglotant.

L'aumônier tendit les mains au criminel, il pressa tendrement sur son cœur cette poitrine où battait un cœur d'assassin. Avec amour, il baisa ce front, souillé de vice et qui avait conçu le meurtre. Enfin, relevant le misérable avec une douceur maternelle et une souveraine autorité : « Debout, lui dit-il en lui montrant le crucifix, debout, mon fils, et ne doutez pas de la miséricorde infinie de Jésus ! »

VI

Deux jours après, l'anarchiste, après avoir communié, marcha d'un pas ferme à la guillotine. On ne lisait pas dans ses yeux la forfanterie de l'assassin qui ne veut pas trembler devant l'échafaud ; on y voyait la sérénité du repenti qui espère en Dieu et accepte l'expiation. Romain Gailloux n'allait pas à la mort ; il allait, près de Dieu, revoir son petit Pierre.

III

UN CONTE POUR LE CARNAVAL

LE SOUPER INTERROMPU

On causait de l'ancien abbé Quartimond, le malheureux défroqué, dont le petit livre perfide et troublant : *Comment j'ai perdu la foi,* fit tant de bruit et tant de mal.... et qui disparut soudain, dans des circonstances un peu mystérieuses, il y a quelques années.

— Vous devez l'avoir connu, demanda l'un des convives à Jean Primart, le journaliste, autrefois librepenseur, aujourd'hui fervent catholique.

— Si je l'ai connu ? Je crois bien ! C'est lui qui m'a converti !

Ce fut une exclamation générale.

— Converti ! Mais votre retour est beaucoup plus récent que son apostasie.

— Aussi bien ne m'a-t-il pas ramené à Dieu, du temps qu'il était prêtre. Il m'a rendu la foi, quand il ne l'avait plus.... ou du moins, quand il prétendait l'avoir abandonnée.... Mais c'est toute une histoire.

— Eh bien, racontez-la !

Jean Primart hésita quelques minutes et tout à coup se résolut.

— Je vous préviens que ce n'est pas gai. C'est plutôt funèbre. Et j'en ai gardé moi-même une impression si poignante que, jusqu'à présent, je n'ai voulu le dire à personne. Mais, je vois à vos regards que vous en avez si grande envie... D'ailleurs, au fait, pourquoi pas?

Et le journaliste acheva sa pensée dans un haussement d'épaules.

Voilà ! L'événement qui me convertit fut celui-là même qui provoqua la disparition du malheureux.

« J'avais rencontré Quartimond dans les bureaux de la *Libre-Pensée*, dont j'étais alors le principal rédacteur et où il donna quelques articles. Ses façons bizarres et son masque tragique, sa brusquerie même, et puis, surtout, cette parole brûlante et âpre, qui vous mordait aux entrailles et vous faisait entrer la conviction dans l'esprit comme avec une vrille, tout cela m'avait attiré vers lui. Nous nous étions liés.

« Je ne vous apprendrai rien, en vous disant qu'il menait une vie de désordre et que ses diatribes anticléricales étaient entremêlées de débauches.

« Depuis lors, certains détails que j'avais négligés, libre-penseur, et qui, chrétien, se sont réveillés du fond de ma mémoire, m'ont donné le secret de cette conduite échevelée, souvent grossière. Au milieu des plaisirs, l'ancien prêtre était saisi par instants de tristesses subites et profondes, d'amertumes allant jusqu'à la nausée. Au fond, je l'ai compris plus tard, il n'avait pas perdu la foi. Le malheureux ne pouvait s'empêcher de croire en Dieu. Et, à certains moments, la religion lui remontait du cœur au cerveau, comme une bouffée de sang qui le suffoquait. La crise d'orgueil et de passion qui l'avait précipité dans l'apostasie n'avait pas arraché les dernières racines de croyance qui lui tenaient au plus intime et au plus vif de l'âme. Aussi, quand il se jetait dans ces violences antireligieuses que vous auriez crues sataniques, il était moins entraîné par sa haine d'apostat que par

un furieux besoin de négation. Il ne cherchait pas à tuer la foi dans les autres, il voulait la tuer en lui-même. Et lorsqu'il tombait jusqu'à l'ordure, ce n'était pas à la jouissance qu'il aspirait, mais à l'oubli.

« Et, c'était bien justement cet oubli, cet étourdissement, cette anesthésie de la conscience, qu'il demandait, qu'il mendiait plutôt, ce soir de carnaval, — il y aura bientôt quatre ans — à la trop joyeuse compagnie qu'il avait invitée dans son rez-de-chaussée de la rue de Prony.

« Le souper battait son plein ; déjà les cervelles étaient fort allumées. Des plaisanteries plus ou moins vertes, se croisaient, par saccades, avec des discours d'une éloquence trop chaleureuse ou des paradoxes d'une philosophie trop profonde. Tout à coup, je ne sais plus à quel propos, Quartimond se mit à nous conter qu'il avait conservé sa dernière soutane.

« — Oui, je l'ai gardée, s'écria-t-il au milieu d'un éclat de rire exagéré, grinçant, qui sonnait faux, je l'ai gardée comme un talisman. C'est ma dernière superstition. Je l'endosse à certains jours, quand je veux écrire un article brûlant contre l'Eglise et que je me sens l'imagination trop froide. Il me monte alors à la tête une sorte de rage inspiratrice ; il me semble que la soutane me colle aux épaules et j'en éprouve une fureur qui me souffle des pensées diaboliques. Et puis, après, je l'arrache, je la jette sur le sol, je la piétine.... et c'est une jouissance exquise.

« Et, en achevant cette tirade, l'œil un peu trouble et la bouche involontairement tordue, Quartimond avala d'un trait toute une flûte de champagne.

« — Tiens ! une idée, proposa l'un des convives.

Nous sommes en carnaval, on peut se déguiser. Mets donc ta soutane. Avec ta grande barbe, on te prendra pour un bon missionnaire et notre bande fera scandale sur les boulevards et dans les cabarets.

« La plupart applaudirent bruyamment. Les moins gris, j'en étais, gardèrent un silence embarrassé. Quartimond haussa les épaules.

« — C'est absurde, grogna-t-il.

« — Pourquoi ?

« — Parce que.... c'est absurde !

« — Mais encore !

« Il ne répliqua rien. J'avais conservé assez de sang-froid pour m'apercevoir qu'il ressentait une frayeur secrète. Il craignait évidemment cette soutane qui, de son propre aveu, lui collait aux épaules.

« On insista.

« — As-tu donc peur qu'elle ne te brûle, interrogea une femme ?

« — Moi ? Ah ! par exemple ! — Et d'un bond, renversant sa chaise, il se précipita dans la pièce voisine.

« Cinq minutes après, il reparaissait au milieu de nous, portant le costume ecclésiastique avec cette aisance que donne l'habitude.

« — Eh bien, voilà l'homme, cria-t-il de la porte, en esquissant un salut grotesque et en riant aux éclats, ou plutôt, ce qui n'est pas du tout la même chose, avec éclat. Car, de plus en plus, je devinais que cet effort de gaîté cachait mal une souffrance.

« Vous m'excuserez de taire un certain nombre de détails, paroles et gestes grossiers, qui, malgré mes penchants anticléricaux, m'écœurèrent.

« Lui-même en parut agacé.

« — Allons, sortons, commanda-t-il brusquement, de sa voix sèche.

*
* *

« La nuit paraissait déjà fort avancée. Le sol était gras et glissant, l'atmosphère brumeuse. Les becs de gaz se noyaient dans l'ombre, comme des lanternes falotes. Presque personne, sur le boulevard de Courcelles où nous filions, à pas pressés, le long de la solitude noire et humide du parc Monceau. Jusqu'ici la soutane passait inaperçue. Quartimond marchait silencieux et sombre, au milieu de nos bavardages extravagants. Une pluie fine se mit à tomber, glaçant les plus braves. On héla des voitures qui remontaient du boulevard Malesherbes. Mais, un peu plus loin, la façade d'un cabaret flamboyait encore, illuminant le trottoir. Il en sortait un bruit de chansons grasses et de rires épais. Quelques-uns proposèrent de s'y attabler.

« L'ancien prêtre eut un mouvement de recul.

« — Décidément, non ! Buvez jusqu'à demain si le cœur vous en dit. Moi, je rentre.

« Et, tournant les talons, il s'éloigna, je dirais presque il s'enfuit.

« Abandonnant mes compagnons de plaisir, — on appelle ça plaisir ! — à leur cabaret de troisième ordre, je rejoignis Quartimond.

« Laissez-moi seul, gronda-t-il, agacé.

« — Non ! je vais dans la même direction que vous. Je vous accompagne.

« Il haussa les épaules et parut se renfermer dans un mutisme farouche. Mais, au bout de quelques pas :

« — Hein ! s'exclama-t-il, en me fixant tout à coup, est-elle assez stupide la plaisanterie qu'ils m'ont faite, avec cette odieuse défroque ! Ah ! les sales gens ! Ils me donnent la nausée.

« — Pourquoi les invitez-vous ?

« L'ancien prêtre eut un geste las.

« — Que voulez-vous ? reprit-il. Il faut bien se distraire un peu dans la vie. Ce serait trop lugubre, si l'on réfléchissait toujours....

« Et, sur ce mot, ponctué d'un soupir, Quartimond retomba dans le silence.

« Nous allions traverser le boulevard de Courcelles... Tout à coup, du coin de la rue de Prony, deux énormes lanternes surgirent au ras du sol, comme les deux yeux d'un monstre, et coururent sur nous d'un train vertigineux. En même temps, grondait le halettement sourd et précipité d'une automobile, qui ramenait sans doute au logis quelques masques ou quelques noceurs ; car, par-dessus le ronflement de la machine, fusaient des rires et des refrains stridents. Le chauffeur lui-même, à voir l'allure extravagante et désordonnée de sa voiture, ne devait pas avoir beaucoup plus de sang-froid que ses maîtres.

« Mais un cri d'angoisse éclata près de nous. Un couple était engagé en plein milieu du boulevard : un jeune homme, dont la pelisse de fourrure, entr'ouverte malgré le froid, laissait deviner le plastron blanc sous l'habit noir et une jeune femme emmitouflée dans une sortie de bal. Effrayée par la brusque apparition des deux lanternes flamboyantes, la femme venait de tirer son compagnon en arrière, d'un mouvement instinctif. au moment même où celui-ci s'élançait en avant ; et le

malheureux était tombé tout à plat sur le sol. Nous nous précipitâmes. Il était trop tard. Déjà l'automobile emballée virait au tournant du boulevard Malesherbes, après avoir trébuché d'une violente secousse, au passage du corps étendu sur le pavé.

« A nos pieds, sur la pelisse ouverte et maculée de boue, l'homme en habit noir, gisait, la poitrine défoncée, sa chemise émiettée comme un linge en charpie et tout éclaboussée de sang. Debout, près de lui, la jeune femme restait immobile, assommée, les yeux hagards.

« Nous appelâmes. Un sergent de ville et quelques passants accoururent. On fit ouvrir une pharmacie voisine et l'on y transporta le blessé, qui poussait des gémissements traversés de cris aigus. La femme suivait, inconsciente, en sanglotant.

« Un médecin réveillé en toute hâte opéra un premier pansement et resta près de la victime, en attendant la voiture d'ambulance....

« Cependant, Quartimond et moi, nous nous efforcions de ranimer la femme encore hébétée de ce coup horrible. Son manteau détaché laissait apercevoir un costume de bergère Louis XV, tout clair et pimpant; sur son visage poudré, les pleurs avaient tracé des sillons lamentables.

Elle parut enfin se réveiller de sa torpeur. Elle regarda fixement Quartimond. Et, tout à coup :

« — Oh ! Monsieur l'abbé, supplia-t-elle en le saisissant par le bras, confessez mon mari !

« — Moi, se récria Quartimond !

« Je le regardai, frissonnant moi-même à cette demande. Il était livide.

« — Oh ! je vous en prie, implorait la malheureuse !

« — Mais je ne peux pas ! Je ne peux pas !

« — Pourquoi donc ?

« — Je n'ai pas de pouvoirs à Paris.

« — Mais mon mari se meurt.

« — C'est que.... je suis.... interdit.

« — Ça ne fait rien ! Vous êtes toujours prêtre ! Oh ! ne m'abandonnez pas ! je vous en conjure, ne m'abandonnez pas. Ne le laissez pas mourir ainsi. Voilà deux ans qu'il ne s'est confessé !

« Et la pauvre femme affolée tenait Quartimond presque à bras-le-corps.

« Pendant ce temps, je voyais la sueur découler goutte à goutte du front de mon ami. Après quelques secondes de lutte intérieure, il se raidit, se dégagea d'un geste violent, presque brutal, et, d'un ton froid, concentré, martelé :

« — Cette soutane est un déguisement, déclara-t-il. Je ne suis pas prêtre.

« — Ah ! mon Dieu, mon Dieu, gémit l'infortunée... Puis, tout à coup, serrant les poings d'un air farouche, ah ! gronda-t-elle entre ses dents, maudit Quartimond ! maudit Quartimond !

« — Hein ! Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? interrogea durement l'ex-abbé, en lui broyant le poignet d'une main fébrile et en lui braquant les yeux dans les yeux.

« — Oui, répliqua-t-elle, avec un déchirement dans la voix, oui, c'est le livre infâme de cet odieux apostat qui a perdu mon mari, comme il en a perdu tant d'autres. Il pratiquait autrefois ; maintenant, il dit qu'il ne croit plus à rien. Et il va mourir ainsi, sans

confession, sans prêtre.... Ah ! c'est horrible, horrible ! horrible !

« Au même instant, le blessé fit entendre une plainte, ouvrit les yeux et, faiblement, il soupira : Geneviève !... Un prêtre !.... ».

« Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Quartimond ? Je l'ignore. Aurait-il pu l'expliquer lui-même ? Sans doute, la foi, la foi qui le rongeait, lui représenta soudain les effroyables conséquences de cette mort; et cette mort elle-même lui dévoila, comme à la lueur d'un éclair, toute l'étendue de ses responsabilités. Sans doute aussi, la conscience sacerdotale eut-elle un réveil puissant dans cette âme d'apostat.

« Quoi qu'il en soit, je vis tout d'un coup Quartimond se précipiter vers la femme. Et, d'une voix saccadée, mais résolue :

« — Je vous ai menti, je suis prêtre, madame. Interdit, renégat, mais prêtre. Et, devant la mort, j'ai toujours le pouvoir d'absoudre. »

Jean Primart s'arrêta quelques secondes, au milieu du silence haletant de l'auditoire.

— Vous devinez le reste. Quartimond confessa le blessé, puis s'enfuit brusquement, comme un fou, tandis que j'aidais au transport du malheureux, presque agonisant, dans la voiture d'ambulance, arrivée sur ces entrefaites. Le lendemain, quand je voulus le revoir, on m'apprit qu'il n'était pas rentré.... Quelque temps plus tard, j'allais chez un autre prêtre.

— Et vous ne savez point ce qu'il est devenu ?

— Non !..... A moins que..... mais ce n'est guère croyable.

— Dites toujours !

— Eh bien, le mois dernier, je visitais la chartreuse de Pignerol, et, dans la chapelle, j'aperçus un moine en prières qui, à ma vue, rabattit son capuchon sur la figure et courba son front vers la terre. Chez un Chartreux, le geste est trop naturel, pour qu'on en puisse déduire une conséquence. Mais j'avais eu le temps de distinguer les traits de ce visage. Et, dans cette face glabre, émaciée, ravagée de rides comme celle d'un octogénaire, une ressemblance avec la physionomie de Quartimond m'avait frappé. Mais un Quartimond si changé, si vieilli !..... La douleur a-t-elle pu, dans l'espace de quatre années, transformer si complètement un homme ? Est-ce bien lui ?

IV

UN CONTE DE PAQUES

LES CHANTEUX DE CRUX AVE

— Alors, monsieur le curé, vous pensez que Remi Champain a la vocation religieuse ?

— Mon Dieu, monsieur le comte, il serait bien hasardeux d'affirmer, d'une manière absolue, la vocation d'un garçon de onze ans. Mais enfin, dans la mesure où je puis le certifier, je crois que cet enfant, s'il répond à l'appel d'En-Haut, sera prêtre un jour.

— Est-il de caractère à bien y répondre ?

— Son caractère est très doux, franc, raisonnable. Il n'y a chez lui ni exaltation, ni calcul. On lui sent, au contraire, une piété sérieuse, une décision réfléchie.

— Hum ! On m'a conté de lui, certains tours...

— Oh ! des espiègleries d'enfants... C'est vrai qu'il se laisse un peu trop facilement entraîner par ses camarades.

— Eh ! mais, monsieur le curé, c'est un défaut dangereux.

— Hélas, oui, je le sais bien. Mais qui n'a point son côté faible ? Et c'est d'ailleurs le seul que je lui connaisse.

— Croyez-vous qu'il parvienne à en triompher ?

— Je le pense. Quand cet enfant se verra dirigé dans la voie qui mène au sacerdoce, un tel élan le poussera vers ce but, qu'il vaincra, Dieu aidant, ce manque d'énergie.

— Espérons-le !... Alors, à votre sens, on ferait une bonne œuvre, en donnant à Remi Champain les moyens d'entrer au Petit Séminaire ?

— Ah ! monsieur le comte, Dieu vous bénirait, si vous accomplissiez cette bonne action... Vous savez que l'enfant n'a d'autre appui que la pauvre Bégu, son aïeule...

— Allons, soit ! J'y consens, sur votre prière et sur votre parole... Il est enfant de chœur, n'est-ce pas ? Je le verrai donc, tout à l'heure, avec ses camarades. Eh bien, je lui parlerai moi-même.

— Ils vont venir, en effet, dans un instant, monsieur le comte, et vous demander leurs œufs de Pâques, en chantant le *Regina*. Leur lundi de Pâques, ils n'ont garde de l'oublier !

Un troisième personnage, un jeune homme, avait assisté, sans mot dire, à ce dialogue entre le comte de Fontverte et le curé de Landry. Assis près du comte, au bord de la terrasse épanouie devant le château, il regardait vaguement la prairie qui dévalait à ses pieds jusqu'à la Creuse et la colline escarpée, chamarrée de bois, qui fermait l'horizon, de l'autre côté de la rivière aux eaux profondes et vertes. Pâques était venu fort tard, en cette année 1881 ; on était au 18 avril et le printemps, assez précoce, éclatait dans toute sa fraîcheur et dans tout son parfum. Les pâquerettes blanches avaient neigé sur la prairie ; elles frissonnaient doucement sous la caresse de la brise, entre des corbeilles de tulipes aux boules panachées, de pensées aux pétales de velours sombre et de jacinthes aux houppes légères, alternant du rose au pourpre impérial.

Aux derniers mots du curé, le jeune homme rêveur avait dressé la tête.

— Ah ! c'est le lundi de Pâques et au chant du *Regina* que vous recevez ici les enfants de chœur ?

— Mais oui !

— Chez nous, sur les confins de l'Orléanais et du Berry, c'est pendant les jours saints qu'ils font leur tournée. Ils vont de ferme en ferme, avec un crucifix que l'on baise à la ronde et, dans les maisons, c'est l'*O Crux ave* qu'ils entonnent. Aussi les appelle-t-on, chez nos paysans, les « Chanteux de *Crux ave* ».

— Mais le dénouement, sans doute, est le même, interrompit le comte en souriant : des œufs ou quelques piécettes ?

— Naturellement.

— Ce sont de bons vieux usages et qu'il faut maintenir, ajouta le curé... Mais tenez, les voici. Vous voyez Remi Champain, le premier à droite.

Le comte et son jeune ami tournèrent les yeux vers la porte du parc. Elle s'ouvrait à gauche, un peu en contre-bas, au bout d'une allée qui montait doucement jusqu'à la terrasse, entre les buissons de boules de neige, de tamaris et de lilas. Sur ces buissons, comme sur la prairie, le printemps avait répandu ses trésors. Entre les bouquets odorants des lilas, de mauve très pâle ou de blanc très pur, entre les grappes arrondies et brillantes des boules de neige, entre la floraison vaporeuse qui ondulait sur les tamaris roses, entre les rhododendrons épanouis qui se serraient en massifs au pied de ces arbustes, quatre enfants montaient, comme une jeunesse triomphante, au milieu des sourires de la nature en plein renouveau,

le soleil au front, la ceinture rouge au flanc serrant les plis de l'aube blanche.

Remi Champain, le premier à droite, avait, dans son habit de chœur, un air angélique, avec ses yeux bruns, très limpides, et ses cheveux d'un roux ardent dont quelques mèches indisciplinées tombaient sur le front. On se mirait dans l'innocence, en contemplant son regard pur et profond ; le sourire de sa bouche à demi-ouverte annonçait la candeur.

Ses trois compagnons montaient près de lui : Jean Levivier, le plus grand, dont le pantalon grisâtre, aux bords effiloqués, dépassait de beaucoup l'aube trop courte ; Martin Lourson, dont les douze ans, déjà vigoureux, promettaient un gars solide, haut en couleur, aux muscles forts, aux traits robustes et qui balançait gauchement ses larges mains très rouges au bout de ses manches très claires ; enfin, le petit Jérôme Ardebèche, aux yeux noirs pétillants de malice.

La comtesse, avertie, descendait le perron, escortée de ses deux filles, Adèle et Solange...

Mais les enfants sont arrivés, le teint coloré par la marche et par l'émotion ; les voici rangés devant le château ; derrière eux, la prairie s'étend toute blanche et le ciel sourit, d'un bleu très doux, sur les coteaux boisés qui se baignent dans la Creuse.

D'abord, une gamme de toux, puis, les voix fraîches, un peu discordantes, attaquent le *Regina cœli*, tandis que le bon curé, qui s'est placé derrière les châtelains, marque la mesure en secouant la tête et en balançant la main.

Enfin, le chant s'arrête et voilà tout le cérémonial accompli.

Alors, pendant que la comtesse appelait les enfants pour leur distribuer les piécettes blanches et les désaltérer de quelques sirops bien frais, son mari fit signe à Remi Champain.

L'enfant s'approcha, baissant la tête et roulant du bout des doigts les glands de sa ceinture.

— Allons, regarde-moi bien, dit le comte ; il faut que j'examine un peu cette frimousse-là.

Remi se redressa, les joues roses, et ses yeux s'ouvrirent tout grands, — des yeux qui faisaient penser à ces lacs de montagne, où l'azur est seul à se refléter.

— Ainsi, tu voudrais bien entrer au Séminaire.

Intimidé, très ému, le petit regarda le prêtre.

— Parle toi-même, répondit le curé, souriant, à cette prière silencieuse.

L'enfant se retourna vers le comte et, tordant plus fort que jamais sa pauvre ceinture.

— Oh oui ! murmura-t-il, avec un accent profond.

— Et pourquoi ?

— Parce que... parce que... je voudrais... faire plaisir au bon Dieu.

— Mais on peut faire plaisir au bon Dieu, sans être prêtre. Demande à M. le curé.

— M. le curé me l'a bien dit. Mais... ce n'est pas la même chose !

— Qu'est-ce qui n'est pas la même chose ?

— Eh bien... voilà !

Et sur ce mot, peu explicatif, le petit Champain, qui ne savait trop comment expliquer au châtelain tout ce qu'il avait dans l'esprit, s'arrêta court.

— Allons, n'aie donc pas peur, je ne suis pas si méchant.

— Eh bien oui... voilà, reprit l'enfant, qui s'enhardit tout à coup et qui, très vite, avec du feu dans les prunelles et sur les joues, continua : Voilà ! Je voudrais faire tout ce que je peux pour le bon Dieu, je voudrais l'aimer toujours plus, inventer je ne sais quoi pour lui faire plaisir. Et puis, je suis heureux quand je sers la messe ; alors, je voudrais bien la dire aussi plus tard. Et puis, je voudrais que tous les autres aiment beaucoup le bon Dieu, et puis la sainte Vierge. Et puis, je voudrais qu'on ne fît jamais de peine au bon Dieu et puis, que moi je sois toujours auprès de lui. Et puis..., voilà..., je ne sais plus !

— Ce n'est pas très éloquent, conclut le curé. Mais, ne sentez-vous point que tout le prêtre est en germe en ce petit cœur? En somme, il veut, confusément, mais profondément, se donner tout à Dieu et lui gagner des âmes.

— Oui, répondit le châtelain pensif. Et ce sont là des sentiments bien rares, en nos campagnes, et surtout chez un enfant si jeune ; ils semblent marquer un appel divin !... D'ailleurs, je m'en rapporte à vous, monsieur le curé... Alors, poursuivit le comte, en regardant l'enfant dans les yeux, tu serais heureux d'aller au Petit Séminaire ?

— Oh ! s'exclama Remi, qui rayonna.

— Et ta grand'mère ?

— Oh ! grand'mère veut bien !

— Vous savez que la mère Bégu est ma meilleure paroissienne, appuya le curé.

— Eh bien, mon garçon, je te promets qu'au mois d'octobre, à la rentrée, tu commenceras tes classes au Petit Séminaire.

Remi Champain ne répondit pas ; mais l'épanouissement de son visage était le plus éloquent des mercis.

— Et vous, monsieur le curé, vous voilà content ?

— Ah !... monsieur le comte, comment vous témoigner ma gratitude.

— En priant pour moi... et pour cet enfant, ajouta-t-il à voix basse, afin qu'il soit fidèle à sa vocation. C'est si grave, une vocation manquée.

II

C'est aujourd'hui, vendredi saint, 28 mars 1902.

Par un temps clair et doux de printemps frais éclos, trois enfants de chœur, après un dernier merci lancé d'une voix argentine à un bon vieux tout cassé, quittent le hameau de Voranges, une jolie poignée de maisons jetées sur le bord de la Loire, à cinq kilomètres en aval de Sancerre. Derrière eux, par delà les toits du hameau serrés autour du clocher massif et carré de la vieille église, on voit au loin se dessiner la ville, accrochée sur sa colline au-dessus du fleuve et coiffée de la tour chenue qui dort en son manteau de lierre. Ils vont, d'un pas allègre, entre un mur lézardé, où quelques points d'or et de mauve annoncent déjà la giroflée jaune et la glycine, et, de l'autre côté, la Loire, au grand lit sablonneux coupé de ruisseaux vagabonds ou de torrents rapides.

La rive opposée monte doucement, mais d'un mouvement continu, jusqu'aux vignobles de Pouilly, puis jusqu'aux plateaux du Nivernais, où l'on découvre, entre la verdure et les cieux, comme un point blanc très léger, le clocher de Saint-Andelain. Le clocher, tout là-bas, par-dessus la vallée, fait face à la tour de

Sancerre, — l'église éternellement vivante en face du vieux château féodal aujourd'hui muet et brisé.

Mais nos trois enfants ne regardent point ce paysage exquis et grandiose. A l'entrée d'un chemin qui s'engage à leur gauche, à travers un champ de blé, tendre et menu comme un gazon nouveau, pour s'enfoncer dans un petit bois, le trio se consulte.

— Irons-nous jusqu'au moulin Jogué ? demande un gros blond frisé, dont les yeux naïfs s'arrondissent à fleur de tête.

— Pourquoi ? répond vivement un petit noiraud, maigre et l'air futé. Nous allons perdre une demi-heure et nous serons mis à la porte avec des injures, en guise d'œufs de Pâques.

— Faut y aller tout de même, affirme le troisième, un grand, qui porte un crucifix et paraît commander. D'abord, M. le curé l'a dit ; et puis, ça fera plaisir au petit Jacques, qui est bien malade.

— Ça, c'est vrai, conclut le gros blond, résolu, faut y aller.

Et les « Chanteux de *Crux Ave* », militairement, font par le flanc gauche.

Le moulin Jogué se trouve à l'opposé du petit bois, au milieu d'une prairie, sur un cours d'eau fluet. Pauvre moulin, si prospère autrefois, presque abandonné aujourd'hui, depuis la mort du vieil Urbain Jogué ; car le meunier d'à-présent, le gendre d'Urbain, malgré ses trente-deux ans robustes, est un paresseux, qui boit... sa farine.

Tenez ! le voici, le propriétaire du moulin Jogué. Affalé sur un escabeau, la tête entre les épaules et les bras entre les genoux, dans une salle basse et mal-

propre, où tout sent la ruine, il regarde vaguement son fils, le petit Jacques, un garçon de sept ans, qui geint de fièvre, abattu dans sa couchette.

Les yeux agrandis, les joues creusées, les lèvres blanches, les mains maigres et moites étendues sur une couverture sale et déchirée, le bambin fixe ardemment, par la fenêtre auprès de laquelle on a poussé son lit, la prairie qui renaît et le bois qui bourgeonne. Qu'il ferait bon pétrir entre ses doigts, pour les changer en balles, les coucous répandus dans l'herbe jeunette, où leurs touffes pendantes commencent à jaunir ! Les deux pommiers qui sont près du moulin entr'ouvrent déjà leurs fleurs blanches ourlées de rose, et déjà, sur les cerisiers tout proches, on croit voir moutonner des flocons neigeux.

— C'est aujourd'hui, murmure à demi-voix l'enfant, comme en un rêve, que les « Chanteux de *Crux Ave* » vont chercher leurs œufs de Pâques... Oh ! si je pouvais, moi aussi, être enfant de chœur !... Ils ne viendront pas jusqu'ici, pour sûr... Je ne les verrai pas.

— Et ils feront bien, répond le père en grommelant, car je les aurais reçus à coups de trique... Allons, Jacquot, pense à autre chose, poursuit-il d'un ton moins dur, en voyant le petit prêt à pleurer. Tu sais bien que tu ne seras jamais enfant de chœur... Est-ce qu'on prendrait le fils d'un mécréant tel que moi ?

Ce dernier mot s'est perdu dans un ricanement qui a la prétention d'être ironique et qui laisse un arrière-goût d'amertume. Et l'enfant se tait, le regard noyé sur la prairie. Tristement, il songe à la demoiselle du château qui lui commençait le catéchisme et lui parlait

du bon Dieu, quand il est tombé malade. Elle est venue, l'autre jour, au moulin, mais le père a été si brutal et si méchant qu'on ne la verra plus.

Tout à coup, le petit pousse une exclamation de joie, ses yeux s'illuminent et l'on dirait qu'une flambée de vie remonte à ses joues.

— « Les chanteurs de *Crux Ave!* »

Sous le bois, il a vu les trois enfants de chœur.

— Oh! papa, je t'en prie, ne les renvoie pas!

Mais le meunier n'entend plus son Jacquot : le regard farouche et le poing serré, il semble menacer, là-bas, la troupe enfantine ; et, en même temps, sa physionomie prend une expression étrangement douloureuse. On dirait que, très loin, derrière les aubes blanches et les ceintures rouges, il aperçoit comme une vision du passé.

L'homme, en effet, regarde à plus de vingt ans en arrière, il se revoit sous le même costume, entrant dans un château, par un beau lundi de Pâques, au bord d'une rivière.

Il était pieux alors, et, de toute son âme, il aspirait à devenir prêtre. Et, par ce radieux jour d'avril, il entendit le châtelain lui promettre : « Au mois d'octobre prochain, tu entreras au Petit Séminaire. »

Puis, de ce temps joyeux jusqu'au présent cruel, sa vie se déroule en un clin d'œil. Il est écolier, il devient séminariste ; il travaille avec ardeur, il prie avec effusion. Parfois, cependant, des crises d'indolence interrompent brusquement ses élans de ferveur. Averti, repentant, il reprend bientôt sa course laborieuse, aimantée vers l'autel.

Or, voici que la loi militaire est votée. La première

année de son application coïncide avec l'année même où il doit tirer au sort. Il faut quitter le Séminaire. Et l'homme entend sonner encore à son oreille, comme un glas qui pleure et qui fait frémir, le grave avertissement que lui donna son vieux supérieur, anxieux de l'avenir, avant le départ pour la caserne : « Prenez garde, mon cher enfant, prenez garde aux entraînements de la camaraderie ; fréquentez assidûment le cercle catholique et retrempez souvent dans la prière et dans la communion votre caractère un peu faible ».

Maintenant, le meunier se retrouve à Cosne, où il fut soldat. Et, dans une sarabande infernale, il revoit la tentation l'assaillant, terrible, insidieuse et persévérante ; il la revoit vaincue, chargeant de nouveau, repoussée encore, et enfin, dans un furieux assaut, triomphante, écrasant la vocation, piétinant la foi, déracinant la vertu. Puis, après l'enivrement, c'est le réveil en face de l'avenir tout noir : pas de métier, pas d'argent, pas de famille.

Et c'est alors que, pendant les manœuvres, il arrive, un soir, au moulin Jogué, s'éprend de la jolie Mariette et, par son vernis d'instruction, éblouit l'ignorance un peu vaniteuse du meunier. L'année suivante, il épousait la fille et, quelques mois plus tard, héritait du moulin.

Mais, de ce jour, un destin mauvais s'acharne à le torturer. Mariette, éprouvée déjà par la naissance du petit Jacques, est emportée, deux ans après, en mettant au monde un garçon chétif, qui, lui-même, au bout de dix mois, va rejoindre sa mère. Abattu, découragé, le meunier se met à boire et, peu à peu, les clients s'égrènent. Aujourd'hui, c'est la ruine et demain,

probablement, ce sera la mort de Jacques, la rupture du dernier lien qui rattache à la vie l'ancien séminariste.

Aussi, brûlant des yeux les trois enfants de chœur, à présent tout près du moulin, le renégat maudit le jour où, paré comme eux d'une robe blanche, il entrait au château de Fontverte.

Cependant, du fond de son âme, une voix monte, implacable, et lui crie : « Non, Remi Champain, non ! le jour que tu dois maudire est le jour de ta chute... Et c'est la vocation trahie qui te ronge et te tue. »

Et le malheureux, dévoré par sa conscience, voyant s'éteindre à ses côtés l'enfant né de son apostasie, se sent le cœur broyé dans la poitrine.

Les « Chanteux de *Crux Ave* » ont franchi maintenant l'enclos du moulin.

— Papa, gémit le petit Jacques, oh ! je t'en supplie, faites-les entrer !

Remi Champain s'étreint le front dans les deux mains, regarde son fils et, brusquement décidé, ouvre la porte toute grande aux trois enfants de chœur, aux trois petits envoyés du Dieu qui pardonne. Puis, muet, il se place auprès de son Jacquot, tout épanoui de joie.

Les trois enfants, un peu déconcertés de ce bon accueil, où ils craignaient une rebuffade, hésitent sur le seuil, attendant un mot de bienvenue. Mais le meunier se tait, l'air sombre. Un silence embarrassé s'alourdit sur la pièce. Il est rompu par Jacques.

— Oh ! que je suis content ! C'est gentil d'être venu si loin ! Bonjour André !

Ce dernier mot s'adresse au gros blond naïf, à peine un peu plus âgé que le petit malade.

La glace est brisée. Très simplement, le trio s'agenouille au pied du lit, le porteur du Christ au milieu. Mais, avant d'entonner leur chant, les enfants se consultent.

— Papa, insinue Jacques, il faut te mettre à genoux, toi aussi.

Le meunier répond par un geste agacé de refus. Cependant, l'œil de son fils est si chargé de prière et son propre cœur est si gonflé d'émoi que, malgré lui, ses genoux se plient vers le sol.

— *O Crux Ave !*... la voix des enfants, toute grêle et pourtant soutenue par un écho divin, remplit la triste chambre.

Puis, le porteur du crucifix se lève ; il vient offrir la sainte image aux baisers du malade ; il la présente ensuite, en tremblant un peu, aux lèvres du meunier.

Celui-ci pâlit et recule. Il a peur. Il se sent frissonner jusqu'aux moelles. Une fureur le prend à la gorge, et contre ces bambins qui voudraient le contraindre à embrasser celui qu'il abhorre, et contre ce Dieu qu'il a trahi. D'un coup rageur, il va jeter dehors le Christ et les enfants. Mais, sur son poignet brutal, il a senti, tremblante et angoissée, la petite main de son fils, et, d'un coup d'œil rapide, il a vu le regard anxieux de son Jacques. Et son cœur tressaille, et son front se courbe et, tandis que sa bouche effleure, en frémissant, les pieds du Sauveur, l'enfant qui tient le Crucifix, sent couler sur ses doigts comme une rosée tiède.

Après quoi, sans dire un mot, Remi Champain se redresse, ouvre un tiroir, y prend quelques sous, les

donne aux trois « chanteux », les regarde partir et revient à son fils.

— Papa, tu voudras bien, dis, que je sois enfant de chœur ?

Mais Remi Champain n'a pas entendu. Brusquement, sans répondre, il retombe à genoux, et d'une voix étranglée :

— Mon Dieu, pardonnez-moi de vous avoir trahi, mais guérissez mon Jacques !

Nemours, Imp. Nemourienne, Henri Bouloy (4-08)

de la douleur rentrant toute en lui dans la même seconde, affaissé sur une borne et la tête entre ses mains, se met à sangloter.

Mais deux femmes ont passé devant lui, parlant bas et marchant vite ; un mot néanmoins l'a frappé : « la messe de minuit ». Le malheureux se relève et les suit, sans savoir pourquoi, peut-être simplement pour n'être pas dehors, sous la neige, et pour avoir chaud, dans l'église.

En un coin, tout près de la porte, une crèche est bâtie, toute charmante avec ses rochers en papier gris et sa neige de farine, avec, surtout, son petit Jésus en cire, aux yeux d'émail, tout rose sur la paille dorée, et gros comme un enfant « pour de vrai », disent les bambins qui l'admirent. Pierre Bertrand s'approche, et, soudain, un coup violent le frappe au cœur ; l'enfant Jésus... mais on dirait, en vérité, que c'est son petit Jean ! Voyons, c'est une hallucination, c'est la vapeur du vin qui bouillonne encore au fond de son cerveau ! Ce n'est pas possible ! Et pourtant, plus il contemple l'enfant de la crèche et plus Pierre Bertrand se convainc du miracle extraordinaire ! Et vraiment, il n'est pas le jouet d'un rêve, et les yeux d'émail paraissent bien le regarder, et la chair de cire est toute palpitante de vie. Pierre Bertrand s'approche encore, une angoisse l'étreint, son cœur se fond, ses jambes refusent de le porter, il tombe à genoux devant la crèche. Et alors, la bouche entr'ouverte de l'Enfant laisse couler ces mots, d'une voix céleste, et que seul peut entendre Pierre : « Oui, père, c'est moi, c'est bien moi, votre petit Jean. Je vais vous apprendre une chose merveilleuse et que

nul ne sait ici-bas ; c'est que, pendant la messe de minuit, l'Enfant Jésus envoie, pour le représenter dans les crèches, les anges qu'il vient de ravir à la terre. Il m'a ordonné à moi, de m'arrêter ici, dans cette église, où, par sa bonté divine, il dirigeait vos pas. Et, de sa part, je vous dis, père, qu'il faut croire et prier ; car c'est ainsi seulement que vous pourrez rejoindre au ciel un jour maman et moi, qui sommes bien heureux là-haut et qui veillons sur vous ».

Le lendemain, Pierre Bertrand alla planter, de ses mains, une humble croix sur la tombe de son petit Jean.

LE COMPAGNON DE ROUTE

D'une horloge voisine, un coup argentin tomba dans la nuit.

— Onze heures et demie! maugréa Robert. Et pas un fiacre à la station, ni dans les rues! Pour la veillée de Noël! Est-ce assez ennuyeux! Je serai en retard et je vais m'enrhumer.

Malgré le chaud et moelleux pardessus qui couvrait son habit noir et son fin plastron de chemise, à fleurs brodées; malgré l'épais foulard qui enfermait son cou, sa bouche et ses oreilles; malgré les chaussons fourrés qui cachaient ses souliers vernis, Robert se sentait grelotter sous les pénétrantes morsures du froid; il était envahi, jusqu'aux os, par l'air dur et piquant de cette nuit glacée. Et la neige tourbillonnante, en dépit des soins qu'il prenait, glissait partout ses menus flocons, si jolis, mais encore plus sournois! Descendue jusqu'au ras du sol, il la voyait remonter soudain, comme par trahison, sous ses vêtements les plus serrés, voltiger autour de lui, légère et perfide, et se pelotonner dans tous les coins et dans tous les plis.

Elle avait commencé vers les premières ombres du soir et tombait toujours, sans discontinuer, lente et monotone, exaspérante; et les passants emmitouflés, qui se rendaient aux messes de minuit, trébuchant et

pataugeant sur l'humide et blanc tapis, où s'amortissait le bruit de leurs pas, semblaient des ombres dans la nuit.

Robert, furieux et gelé, continuait à courir en vain à la recherche de son fiacre. Il pestait, mâchonnant de gros mots sous l'épaisseur de son foulard ! Car il devait aller fort loin, chez un ami riche, habitant, au fin bout des quartiers neufs, au milieu d'une rue très courte et silencieuse, un hôtel charmant, Là, cet ami donnait un somptueux réveillon, en compagnie joyeuse ; on souperait, l'on jouerait, l'on boirait surtout ; on s'exciterait enfin, dans la chaleur des vins généreux et dans la griserie de piquantes conversations, à mille et mille absurdes folies, jusqu'à l'heure où le jour pâlirait les flambeaux. Toute une nuit de plaisirs énervants et coûteux !

C'est de la sorte, en effet, que s'apprêtait Robert à passer la nuit merveilleuse, où Jésus descendit sur la terre et commença de souffrir pour nous. Cette nuit, jadis, était, pour lui, bien différente. A l'église, auprès de sa mère, une âme infiniment pieuse, il assistait à la messe, et, pénétré de ferveur, s'approchait de la Table sainte. Hélas ! cette mère chérie, cet ange gardien de son enfance, était morte, il y avait peu d'années, à l'âge où les passions jetaient leurs premiers feux dans le cœur de l'adolescent tendre et généreux, mais si faible et si inconstant ! Il s'était laissé entraîner, et, s'il avait gardé la foi, toujours vivante ainsi qu'un remords au fond de lui-même, il avait délaissé la pratique ; et il glissait, de plus en plus vite et de plus en plus bas, sur la pente mauvaise.

Mais, en ce moment, sous la traîtresse invasion des

flocons glacés, pénétré de froid et exaspéré de colère, il ne songeait qu'à l'ennui d'enfoncer ses pieds engourdis dans la neige.

Là-bas, au tournant de la rue, deux lanternes pâles surgirent tout à coup de l'ombre épaisse et blanche. Après un soupir de bonheur, notre Robert héla fortement le cocher, au risque d'avaler toute une gorgée de froidure ; il agita son parapluie, comme un télégraphe désespéré, jetant les petits flocons, autour de lui, dans une danse éperdue. Enfin, il eut la joie de voir se diriger vers lui, tout doucement, les deux lueurs jumelles, enveloppées de brume.

Au même instant, une voix tremblante et presque mourante, élevait près du jeune homme, une humble prière, à peine formulée, aussi faible qu'un faible soupir de petit oiseau blessé. Robert tourna la tête. Un enfant était là, les pieds nus dans la neige, à peine vêtu de haillons en lambeaux, affaissé contre le mur, semblant n'avoir plus qu'un souffle de vie. Dans ses grands yeux brillaient encore une flamme ardente et profonde, éclairant tout ce visage amaigri, bleui par la gelée, creusé par une souffrance précoce. Un flot de cheveux noirs, poudrés de neige, tombait sur son front, couvrait en partie ses joues, coulait jusqu'à ses épaules, à demi décharnées par l'horrible misère. A la falote lumière d'un bec de gaz, Robert avait lu tout cela, d'un seul regard ; et, malgré la neige tombante, en dépit du froid glacial et de l'humidité pénétrante, en dépit de sa colère à peine apaisée, il avait été frappé soudain de la singulière beauté qui, au milieu d'une intense douleur et de la mort prochaine envahissant ce corps frêle et frémissant, marquait encore

ce front d'enfant misérable à l'agonie. En même temps, cette torture du gel affreux mordant la chair au travers des loques déchirées, lui empoignait le cœur comme une angoisse ; il grelottait, lui, sous sa fourrure épaisse et moelleuse ; eh bien, alors, et ce petit enfant ? Quel ne devait pas être son martyre ?

Robert comprit qu'un grand devoir s'imposait à lui, tout à coup, entrait dans son existence, un devoir urgent, impossible à rejeter : il devait empêcher cet enfant de mourir ! Il se sentirait meurtrier, s'il laissait là, pour aller se réjouir, ce petit corps à moitié nu, dans la neige !

Mais comment faire ? On l'attendait là-bas ! Il ne voulait point manquer à son rendez-vous. Pourquoi donc fallait-il qu'il eût rencontré cet enfant ? Après tout, il n'en était pas responsable... Et, cependant, ces yeux ardents, à la fois pleins de vie et annonçant la mort, ces yeux qui le fixaient, qui avaient l'air de trouer son cerveau, d'y lire clairement sa coupable hésitation, ces yeux-là semblaient lui crier : Caïn !

— Où sont tes parents ? dit-il au petit miséreux.

— Je n'en ai plus, murmura péniblement la mourante voix de petit oiseau blessé.

— Tu ne connais personne ?

— Non !

Et, pendant quelques secondes, tandis que le fiacre appelé s'arrêtait au ras du trottoir, la conscience de Robert fut comme un champ de bataille.

Donner de l'argent à cet enfant qui se mourait ? Quelle ironie cruelle ! Il ne pourrait pas même le saisir entre ses doigts gelés ! Le porter à l'hôpital ? Mais où donc était l'hôpital et comment y entrer, au milieu de

la nuit? Robert n'avait jamais arrêté son esprit sur de telles questions! Et puis son rendez-vous, dont l'heure approchait! Que faire? Il ne voulait pas abandonner l'enfant; mais dans quel embarras cette rencontre inopinée le jetait!

Le cocher, descendu de son siège, avait ouvert la portière et s'impatientait!

— Ma foi, se dit Robert, je serai peut-être raillé; mais je ne vois pas d'autres moyens... En somme, on lui donnera toujours à manger quelque chose et on le couchera quelque part. Et puis, demain, je verrai.

Aussitôt, se tournant vers le petit être glacé, puis le prenant dans ses bras, froid comme un cadavre et léger comme une plume, il le coucha au fond de la voiture et jeta au cocher le nom de la petite rue lointaine où demeurait son ami.

Le cocher maugréa, furieux de la course trop longue et fort peu au courant des dédales du quartier neuf.

Robert, assez ennuyé au fond de cette compagnie et des multiples embarras qu'il prévoyait, était tout de même assez content d'avoir concilié le cri de sa conscience et le souci de son plaisir. Et puis, l'enfant avec ses grands yeux qui brillaient de reconnaissance et ses longs cheveux bouclés, était si joli, d'une beauté si étrange et si séduisante! Il avait encore bien froid, le pauvre petit, dans la médiocre voiture, où l'air du dehors pénétrait tout à l'aise: « Il faut pourtant le couvrir, se dit le jeune homme! Et, murmurant contre la nouvelle obligation qu'il se sentait imposée par le hasard et par la charité, mais d'ailleurs trop généreux pour s'y soustraire, il retira son manteau de

fourrure et en enveloppa le petit corps gelé. L'enfant remercia par un sourire et par une larme !

Quelques instants plus tard, la forte sève de vie, qui coulait dans les artères de l'enfant, se réchauffait, reprenait le dessus, triomphait de la glace; et la langue du miséreux se délia.

L'enfant, qui semblait dormir, ouvrit les yeux, ses grands yeux d'un éclat lumineux et profond ; puis il dit :

— C'est à la messe de minuit, n'est-ce pas, que vous me conduisez ? Car je sais bien que c'est Noël, aujourd'hui, et que j'avais tant prié le petit Jésus de me secourir. Bien sûr, c'est lui qui vous a envoyé. Vous me mettrez tout près de la crèche, aux pieds du petit Jésus, n'est-ce pas ! Là, j'aurai bien chaud et je serai si content... N'est-ce pas, mon bon monsieur !

— Oui, oui, dit Robert, un peu embarrassé ; car, dans un remords surgissant de plus en plus aigu, du fond de son cœur et des lointains de son souvenir, il revoyait ses messes de minuit d'autrefois, si pieuses, si aimées, si vraiment remplies d'une joie profonde et suave !... Et puis, cet extraordinaire enfant, quand il parlait de Jésus, il avait un accent si pénétrant, si délicieux, si chaud ; on voyait flamber dans ses beaux grands yeux un regard si brûlant et presque si mystérieux, que Robert se sentait, auprès de lui, étrangement ému. Un trouble profond l'envahissait : un regret de son existence passée, toute de ferveur et de foi, le serrait à la gorge ; une horreur de sa vie présente entrait en lui, comme un glaive !... Il se reprit un instant, tout de même ; ou plutôt, ce fut le démon qui le ressaisit dans sa griffe ; il secoua les saintes pensées

de grâce et de miséricorde ; il voulut se plonger, jusqu'à la boue, dans le désir des plaisirs grossiers qui l'attendaient au terme de sa course... Mais, à ce moment précis, l'enfant reprit la parole.

— Ma mère, un jour, m'avait conduit à la messe de Noël, dans une belle église, avec beaucoup de fleurs et de lumières...

— Et moi aussi, autrefois, interrompit Robert, comme dans un rêve, moi aussi j'étais conduit par ma pauvre mère à la messe de minuit.

— Ah ! ma bonne petite mère aimée, continua l'enfant dont les yeux se voilaient d'un nuage de pleurs, quand elle est morte, elle m'a supplié : « Mon petit Robert, aime toujours le bon Dieu ! »

— Hein ! comment ! s'écria le jeune homme frappé d'un coup violent au plus profond de l'âme, et sursautant de surprise et d'émoi. Car cette même phrase avait été prononcée, pour lui aussi, par sa mère mourante... Incroyable coïncidence. Etait-ce l'enfant qui venait de lui rappeler ces mots solennels ? N'était-ce pas plutôt sa conscience éveillée qui avait parlé tout haut dans le silence et la nuit de son cerveau obscurci par le mal ?...

Le cœur bouleversé dans un trouble inouï, les yeux débordant enfin des pleurs du remords, de ces pleurs qui couvaient en lui, depuis vingt minutes déjà, depuis l'acte de charité qui avait ouvert à la grâce un tout petit coin dans son âme fermée, — Robert se retourna vers l'extraordinaire enfant.

Mais l'enfant avait disparu. Et Robert, en proie à la plus indicible émotion, jeta vers le ciel, et vers

sa mère, avec ses sanglots, une supplication de miséricorde et un cri de reconnaissance !

En même temps le fiacre s'arrêtait, le cocher ouvrait la portière, avouait son ignorance du chemin.

— Nous sommes dans le quartier, ajoutait-il ; il y a là des gens qui entrent dans l'église. On peut leur demander la route.

Une église était là, en effet, dressant dans la nuit, derrière le voile blanc de la neige, une façade noire où flamboyaient des vitraux éclairés par l'illumination intérieure. Et du clocher, tombèrent, dans l'instant, les douze coups solennels de minuit, tandis que l'orgue éclatait majestueux et puissant.

— Inutile d'aller plus loin, dit Robert : je m'arrête ici ; — il descendit, paya la course et, quelques minutes plus tard, il se prosternait aux genoux d'un prêtre.

LE NOEL DE NOEL ARMAND

C'était le 24 décembre, à la nuit close. Bien triste et bien solitaire allait s'écouler, pour Noël Armand, cette aimable veillée, qui met tant de sourire et de pur bonheur à tant de foyers. Cependant, pour lui, ce jour était grand ; longtemps même, il avait été plein de joie. La Nativité de l'Enfant-Dieu, avec le charme et le vieux attrait de sa solennité religieuse, apportait encore, au veillard, et le retour de sa fête, et son anniversaire de naissance. Il était venu au monde, un 25 décembre, — il y aurait demain soixante et dix années ! — et ses parents l'avaient baptisé Noël.

Tout seul, il pressait le pas vers son logis modeste, où nul ne l'attendait. Sa vieille Catherine elle-même était sortie, laissant la lampe allumée sur la commode, un bon feu clair et pétillant dans la cheminée, le grand fauteuil au velours râpé devant l'âtre et les pantoufles chaudes au pied du fauteuil.

Noël Armand entra dans sa chambrette et se hâta d'enlever ses chaussures humides. Au dehors, en effet, le dégel inondait les rues d'une boue noire et gluante. Puis le vieillard s'enfonça tristement dans le grand fauteuil, et, l'œil errant parmi les caprices des flammes et le scintillement des braises, il remonta

le cours des souvenirs, — ainsi qu'il rêvait chaque soir en attendant le souper solitaire, auquel son maigre appétit ne faisait guère honneur.

Mais, bientôt, sa rêverie fut distraite un moment.

— Tiens, songea-t-il en souriant avec mélancolie, le petit Jésus va-t-il donc apporter, au vieil enfant que je suis, son cadeau de Noël ?

Il venait d'observer, en effet, ses souliers boueux, qu'il avait mis près des bûches, afin de les sécher, — tout comme il les plaçait autrefois, pour recevoir les jouets ou les bonbons que l'enfant de la crèche allait jeter dans l'âtre, en descendant des cieux !

Et le vieux se revit à cinq ans, déposant tout ému ses escarpins mignons dans la cheminée, en rêvant de polichinelles et de sucres de pomme ; et puis, le lendemain, dès son réveil, accourant pieds nus, le cœur battant, l'œil encore gros de sommeil et déjà brillant de plaisir, pour contempler les trésors arrivés pendant la nuit !

Noël Armand riait à sa lointaine image. Il ne rit pas longtemps. La tristesse à nouveau remonta sur son front et noya ses regards. Ses souvenirs avaient franchi trente ans. Maintenant, ce n'était plus lui qu'il apercevait au fond du passé ; c'était son petit Jacques. A son tour, l'enfant arrangeait avec soin ses souliers au pied des chenêts de fonte ; à son tour, il bondissait de son lit le matin...

Noël Armand revoyait son fils ; il se revoyait lui-même, attendant que bébé fût bien endormi, pour remplir les chaussures ouvertes largement, sans troubler cet innocent sommeil et sans déflorer ses illusions charmantes.

Et puis, près de l'âtre, avec sa femme, il se voyait causant, à demi-voix, de cet être chéri. Enfin, vers onze heures, on quittait la maison pour l'église et l'enfant restait sous la protection de sa grand'mère qui couchait dans la chambre voisine.

Et le matin, malgré la nuit plus courte, avec quel empressement le père était debout, dès le jour naissant, pour guetter le réveil de son fils et les éclats joyeux de sa surprise et de son ravissement !

Que ces jours de douceur étaient loin. L'aïeule était partie la première. A quelque temps de là, l'épouse avait suivi. Et le petit Jacques !... Ah! plus poignante et plus profonde était la douleur de Noël Armand, quand il songeait à ce fils unique et si tendrement aimé ! Car celui-là n'était pas mort !

Sept ans plus tôt, Jacques avait épousé, malgré son père, une jeune fille, à qui le vieillard, la jugeant de condition inférieure, avait trop obstinément refusé d'ouvrir son cœur et sa maison. De son fils, établi dans une autre région, Noël Armand ne savait plus rien, sinon que, dix mois après son mariage, il avait eu la joie d'être père à son tour.

Et lui, dont le cœur tressaillait à la pensée qu'il était grand-père ; et, lui, qui eût été si heureux de pardonner maintenant, pleurait tout seul, auprès de son foyer désert, en cette veillée si triste et douloureuse !

*
* *

Or, cette année-là, durant la station de l'Avent, la petite ville de X... avait été secouée dans sa torpeur et sa tranquille impiété, par une mission extraor-

dinaire. Un vrai bataillon d'ardents religieux s'était partagé les paroisses et rallumait la foi au cœur des habitants.

Jacques Armand, qui, depuis son mariage, avait déserté l'église, était agacé de cette invasion cléricale; il laissait, pourtant, très volontiers, sa femme entendre les sermons.

D'ailleurs, cet événement religieux bouleversait la cité paisible et servait de thème aux entretiens des plus indifférents. Bien des libres-penseurs, entraînés par la curiosité et désireux de se faire une opinion sur ces « moines », allaient entendre un de leurs discours. Jacques, un beau soir, après avoir hésité longtemps, résolut de les imiter.

Marguerite, sa femme, en fut ravie. Depuis quelques années, dans toutes ses prières, elle implorait de Dieu la conversion de Jacques et la réconciliation de la famille.

Au début de son mariage, elle avait gardé d'abord une furieuse rancune à ce beau-père, qui ne la voulait point pour belle-fille. Mais, quand sa petite fille, à elle, avait grandi, quand l'amour maternel avait pénétré jusqu'aux dernières fibres de son âme, elle avait eu grand'pitié de ce vieillard, qui vivait solitaire et n'avait plus de fils. Un jour même, elle en avait parlé, timidement, à son mari. Mais Jacques, obstiné, lui avait répondu par un « jamais » si violent que Marguerite avait eu peur. Elle n'osait plus faire allusion à ce terrible sujet.

Quand son mari lui déclara qu'il voulait entendre un sermon du P. Moreau, le prédicateur dont l'éloquence était la plus courue, Marguerite alla sup-

plier Dieu d'inspirer au missionnaire un accent qui pénétrât le cœur de son mari.

Or, les jours précédents, le religieux apôtre avait rappelé nos devoirs envers Dieu. Ce soir-là, il voulait aborder les devoirs de l'homme envers son prochain ; et, au premier rang, le P. Moreau mettait la piété filiale.

Marguerite, émue, regarda son époux. Celui-ci s'était composé une figure indifférente ; on l'aurait cru au spectacle ; il était venu pour apprécier un talent, non pour écouter des leçons. La jeune femme eut une angoisse au cœur.

Cependant, le missionnaire, avec une énergie merveilleuse et une émotion pénétrante, exposait les obligations d'un fils envers son père. A mesure qu'il parlait, on eût dit qu'une pensée pénible, un importun souci montait sur la physionomie de Jacques, en chassait la froideur, y réveillait enfin des sentiments longtemps endormis. Marguerite espérait.

Tandis que les deux époux rentraient, le sermon achevé :

— Comment l'as-tu trouvé ? dit-elle à son mari.

— Qui ? demanda Jacques avec une sorte de brutalité.

— Mais... le prédicateur.

— Je ne sais pas.

— Comment ! tu ne...

— Parlons d'autre chose.

Huit jours durant, Jacques fut sombre et morose. Un travail évident s'opérait en lui.

Un soir, une semaine avant Noël, il rentra fort tard

au logis. Sa femme, inquiète, attendait sur le seuil.

— Ah ! te voilà ? lui dit-elle, interrogative.

— Il y avait tant de monde au confessionnal du Père Moreau, expliqua Jacques, en souriant.

Et comme Marguerite, ahurie, croyant rêver, ne disait rien :

— Eh bien, oui, c'est fait, continua-t-il avec émotion... Veux-tu que nous allions fêter la Noël avec mon père ?

Pour toute réponse, Marguerite fondit en larmes, en se jetant au cou de son mari. Ce que voyant, la petite Antoinette éclata en sanglots, sans savoir pourquoi.

— Non, ma chérie, lui dit la jeune femme, il ne faut pas pleurer. Maman est bien heureuse. Elle va te donner un grand-père !

*
* *

La vieille Catherine était rentrée. Un coup d'œil au pardessus et au chapeau de son maître accrochés dans le vestibule lui avait montré que M. Noël Armand était dans sa chambre. Entrebâillant la porte du logis, Catherine attendait, l'œil à son fourneau, l'oreille au guet.

Marguerite et Jacques avaient résolu de faire une surprise à leur père. Mais la vieille bonne était dans la confidence. Elle mettait la dernière main à son beau dîner de réconciliation. Mais, mon Dieu ! si « monsieur Jacques » allait manquer au rendez-vous !

Des pas dans l'escalier. Une cuiller à la main, qu'elle brandit comme un rameau d'olivier, Cathe-

TABLE DES MATIÈRES

HUMBLES VICTIMES

COUP DOUBLE

CONTES POUR LES JOURS DE FÊTE

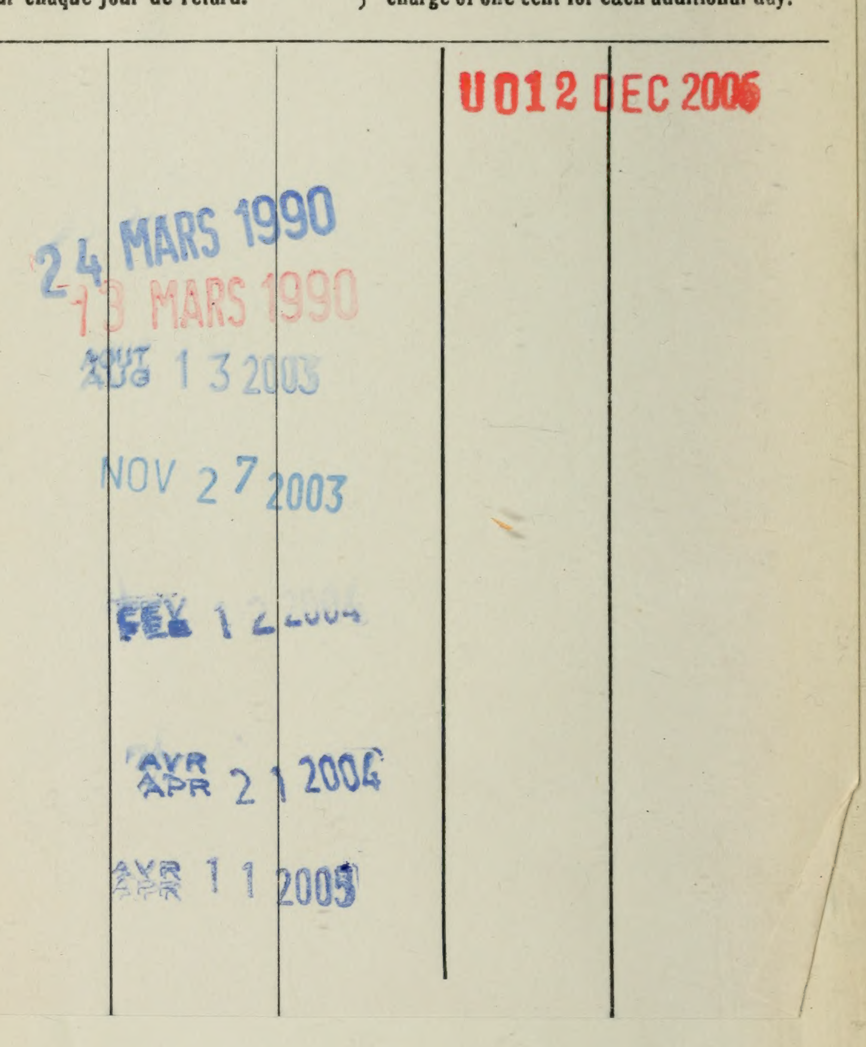
I. — CINQ CONTES DE NOEL

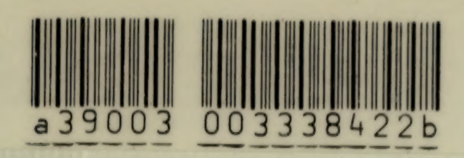
II. — UN CONTE POUR L'ÉPIPHANIE

III. — UN CONTE POUR LE CARNAVAL

IV. — UN CONTE DE PAQUES




24 MARS 1990
13 MARS 1990
AOUT AUG 1 3 2003
NOV 2 7 2003
AVR APR 2 1 2004
AVR APR 1 1 2005
U012 DEC 2006


a39003 003338422b